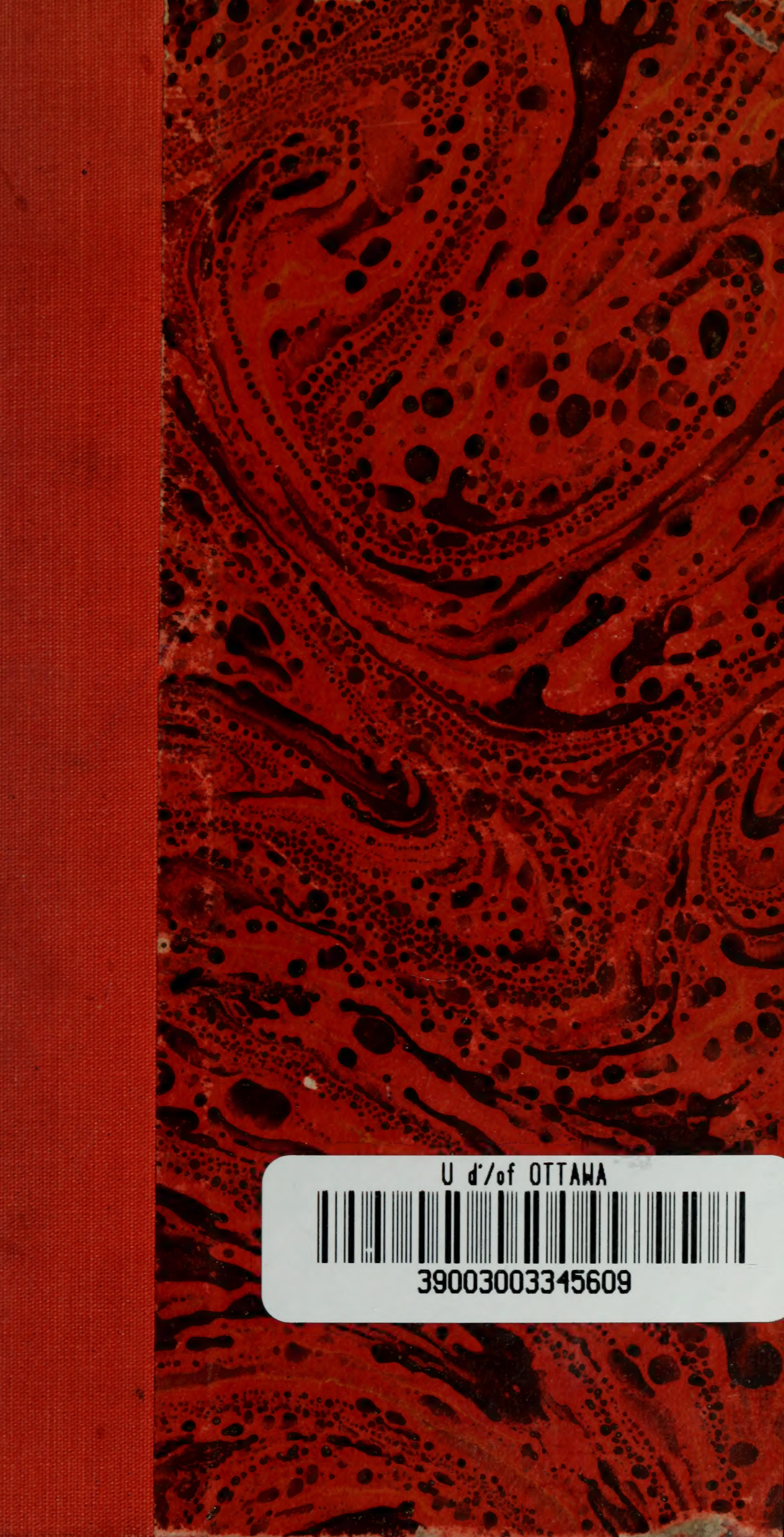


JOSEPH FABRE

LA CHANSON DE ROLAND

Joseph Fabre

La Chanson de Roland, traduite et rythmée conformément au texte roman, précédée de *Roland et la belle Aude* et suivie de **Récits épiques**, échos des chansons de geste de la vieille France.

Librairie Belin frères. 1 vol. in-18 jésus, broché, de 664 pages. 4 fr.

DU MÊME AUTEUR :

Les Libérateurs. — Troisième édition. (Hachette et Cie.)

Washington, libérateur de l'Amérique. — Quatrième édition. (*Id.*)

Jeanne d'Arc, libératrice de la France. — Sixième édition. (*Id.*)

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, traduit du latin d'après les procès-verbaux officiels, avec *éclaircissements* et *fac-similé* de l'attestation d'authenticité du manuscrit appartenant à la bibliothèque de la Chambre des députés. — Troisième édition. (*Id.*)

Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, raconté et traduit du latin, d'après les procès-verbaux officiels, suivi de *Jeanne d'Arc et le peuple de France.* 2 vol. — Deuxième édition. (*Id.*)

Jeanne d'Arc, *drame en trois parties et neuf tableaux.* Nouvelle édition. (*Id.*)

Notice sur les personnages du procès de condamnation, suivie de **Documents sur la fête nationale de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme.**

La délivrance d'Orléans, mystère en quatre actes et dix-sept tableaux, tiré du *Vieux Mystère du siège d'Orléans.*

Jésus. — Mystère en cinq actes, avec prologue et épilogue.

Le mois de Jeanne d'Arc, ou Ephémérides de Jeanne d'Arc en trente et un chapitres comportant une lecture pour chaque jour du mois de mai. (Colin et Cie.)

Couronné par l'Académie française (Prix Guizot).

Notions populaires de Philosophie. — Nouvelle édition.

Histoire de la Philosophie.

Nota. — L'auteur donne à tous les éditeurs le droit de rééditer sous un format quelconque, sans avoir aucune espèce de droits à acquitter, les deux ouvrages ci-dessus désignés : *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc; Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc,* à la seule condition que cette reproduction soit absolument *fidèle* et *intégrale.*

JOSEPH FABRE

LA CHANSON DE ROLAND

Traduction nouvelle et complète

RYTHMÉE CONFORMÉMENT AU TEXTE ROMAN

PRÉCÉDÉE DE

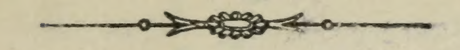
ROLAND ET LA BELLE AUDE

PROLOGUE A LA CHANSON DE ROLAND

> La grandeur d'un peuple est en proportion avec l'intensité de son foyer patriotique. Générosité et dévouement sont deux vertus françaises. De par elles l'histoire de France est pleine de miracles.
>
> Adam MICKIEWICZ.

> La poésie est plus vraie que l'histoire.
>
> ARISTOTE.

ÉDITION CLASSIQUE



PARIS

BELIN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DE VAUGIRARD, 52

1906



Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Belin frères

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

A l'Armée nationale
est dédiée
cette traduction
de l'épopée du patriotisme

Lettre de M. Gaston PARIS
à M. Joseph FABRE

COLLÈGE
DE
FRANCE

Paris, 11 janvier 1902.

CHER MONSIEUR,

Je vous remercie de votre beau livre.

Vous avez fait une œuvre scientifique, littéraire et patriotique, qui réalise un de mes vœux les plus chers et qui contribuera efficacement, je n'en doute pas, à fortifier la conscience nationale en la retrempant à sa source.

Je suis très heureux de pouvoir croire, puisque vous le dites, que mes travaux vous ont été de quelque secours, et je m'associe de tout cœur à votre tentative de ressusciter et de rajeunir nos vieux poèmes trop oubliés, qui méritent de ne pas être lus seulement par les savants et de fournir à tout notre peuple un élément vivifiant.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

GASTON PARIS [1].

1. A la date du 19 juillet 1902, l'éminent académicien a bien voulu autoriser la reproduction de la lettre ci-dessus, dans les termes suivants : « *Je ne puis qu'être très honoré de voir ma lettre sur le beau livre de M. Joseph Fabre figurer en tête d'une édition nouvelle...* G. PARIS. »

PRÉFACE

Pendant qu'il pousse la charrue
Dans le creux du sillon fumant,
Une dépouille est apparue
Qui le saisit d'étonnement.

Ce sont des restes de cuirasse,
Glaives rouillés, casques fendus,
Crânes énormes d'une race
Dont les enfants se sont perdus.

Le vent du soir passe et murmure;
L'arbre frissonne au bord du champ;
Les vieux débris, la vieille armure,
Brillent aux flammes du couchant.

Il rêve, il sent couler ses larmes;
A-t-il bien là devant les yeux
Les grands squelettes et les armes
De ceux qui furent ses aïeux?

AUTRAN.

Le moment me paraît bon pour livrer au public une version populaire de cette *Chanson de Roland*, qui est le poème du patriotisme.

C'est aux simples qui ont gardé le goût des vieux récits où revivent des âmes candides, bonnes et fortes, que mon travail s'adresse.

I. — L'Iliade française.

Il y a les épopées savantes, produit d'un art raffiné qui se complaît en inventions ingénieuses dont il n'est pas dupe. L'*Énéide*, la *Divine Comédie*, la *Jérusalem délivrée*, le *Paradis perdu* sont les plus remarquables.

Il y a les épopées populaires, produit d'un art spontané, où la naïveté domine. L'*Iliade* en est le type incomparable. Immédiatement après elle il faut placer la *Chanson de Roland*.

Quand Voltaire prononçait que les Français n'ont pas la tête épique, il disait vrai de ses contemporains et de lui-même. Mais à son insu il calomniait nos ancêtres. Il ne connaissait pas tous ces poèmes héroïques que nos pères avaient semés par le monde et qui, imités ou traduits, furent accrédités en Europe jusqu'à la Renaissance, mais ensuite ont été si oubliés que La Harpe et Nisard, les deux grands classiques de la critique française, n'ont même pas honoré d'une mention le poème où nous reconnaissons la merveille littéraire du moyen âge.

Notre Iliade a son Achille et son Patrocle dans les deux amis, le bouillant Roland et le sage Olivier; son Agamemnon dans Charlemagne; son Nestor dans le duc Naime. Elle a eu ses aèdes dans les jongleurs qu'applaudissaient tour à tour l'aristocratie des châteaux et la plèbe des places publiques.

Tout comme l'œuvre d'Homère fut précédée de chants populaires qui disaient la chute de Troie, le héros des Thermopyles françaises, avant de devenir le sujet d'un grand poème, défraya des cantilènes où on contait son histoire; et, tout comme il se trouva un Wolf pour imaginer que l'Iliade était une compilation de vieux chants héroïques, il s'est trouvé des critiques (victorieusement réfutés par un grand philologue, M. Paul Meyer) qui, pendant quelque temps, ont cru que la Chanson de Roland était une juxtaposition de vieilles cantilènes.

A l'auteur de la Chanson de Roland on peut adresser les deux mêmes reproches qu'a encourus l'auteur de l'Iliade, savoir de trop se complaire aux récits de coups d'épée et d'avoir un souci insuffisant de la couleur locale en ce

qui concerne les ennemis qu'il oppose à ses héros.

Enfin, de même qu'il n'est pas sûr qu'Homère ait composé l'Iliade, il est douteux que Théroulde, à qui on l'attribue, soit l'auteur de la Chanson de Roland.

D'où était du moins cet auteur? De Normandie, disent Genin et Léon Gautier. De Paris, dit M. Gaston Paris. Oui, ou tout au moins de l'Ile-de-France, dit Fœrster. De fait, diverses provinces se le disputent, comme diverses villes se disputaient Homère.

Certes, comme psychologie et comme poésie, la Chanson de Roland est bien inférieure à l'Iliade, dont elle n'a ni les inventions, ni les analyses, ni les peintures, ni les comparaisons, ni les paroles de feu; mais elle l'emporte du côté de l'élévation morale. Là le style est plus beau; ici les âmes sont plus belles. La mort de Roland atteint à un degré de sublime auquel ne s'est jamais élevé Homère.

De même que les enfants de la Grèce étaient nourris de l'*Iliade*, les enfants de France devraient être nourris de *Roland*, mis à leur portée dans un français moderne.

Tant qu'il y aura des revanches nécessaires, ne craignons pas de rallumer le foyer où s'alimenta la flamme guerrière des croisés.

II. — La Chanson de Roland, bréviaire du soldat français.

N'est-il pas le bréviaire naturel du soldat français, ce poème où tous les personnages, sauf Ganelon, le Judas du patriotisme, méritent qu'il soit dit : « Bons sont leurs cœurs et fières leurs paroles » ; ce poème où est exaltée la « douce terre de France », et où est tracée cette esquisse du soldat patriote :

« Maudit qui porte au ventre un lâche cœur ! — Plutôt mourir que d'encourir la honte.

» Pour son seigneur (lisez : *le pays*) on doit souffrir détresse ; — bien supporter la faim, le froid, le chaud ; — perdre son sang, ses membres et sa vie...

» Quand Roland voit s'apprêter le combat, — il se fait fier plus que tigre ou lion... — Telle valeur sied à un chevalier, — sur bon cheval portant de bonnes armes. — Qu'il soit ainsi

fort et fier en bataille! — Il ne vaut pas autrement trois deniers, — et doit aller, moine, dans un moutier, — le jour durant, pour nos péchés prier. »

Le poème d'Homère mis à part, il n'existe aucune œuvre qui, autant que *Roland*, vous fasse sentir l'ivresse et le frisson des combats.

De vieux textes nous montrent, à la bataille d'Hastings, le jongleur Taillefer et les soldats normands entonnant la chanson des vaincus de Roncevaux pour s'animer à la victoire, et transformant la complainte funèbre en hymne de triomphe.

III. — Culte populaire dû à notre épopée nationale.

On n'imagine pas les services que pourrait rendre au patriotisme français la vulgarisation de notre épopée parmi les paysans, les ouvriers, les femmes et les enfants.

Aussi fictive que soit leur légende de Guillaume Tell, les Suisses en parlent avec une religieuse exaltation et demeurent attachés à tout

ce qui rappelle les vieilles luttes pour l'indépendance; les Espagnols réchauffent la fierté de leur race par de fréquentes commémorations des aventures martiales de leur Cid Campéador; les Allemands remplissent leurs œuvres poétiques et musicales d'évocations d'anciennes légendes où ils voient leur plus précieux patrimoine.

Cette passion des autres peuples pour les monuments des premières phases de leur vie nationale leur est un bienfait.

Imitons-les; et, pieux envers nos pères, allions au culte de la Révolution le culte de traditions chevaleresques qui ne sauraient nous ôter ni le sens, ni l'amour des innovations fécondes. Il y a une parenté spirituelle entre Roland, Jeanne d'Arc et Hoche. La vieille France et la France nouvelle fraternisent sur les sommets.

A quoi bon cette multiplicité d'exhumations archéologiques, de travaux historiques, de théories évolutionnistes, qui fut une des caractéristiques du dix-neuvième siècle, s'il ne devait en résulter un élargissement des esprits et des cœurs complétant et vivifiant, par des

leçons de choses, les enseignements abstraits de la raison?

La naïveté, la simplicité, l'enthousiasme des temps héroïques sont pour les âmes un air pur où il fait bon se baigner et dont le souffle rafraîchissant pourrait créer, dans cette société qui périt de ses divisions, un large courant de fraternité patriotique.

Les preux de la Chanson de Roland personnifient dans Charlemagne la patrie terrestre et dans le Christ la patrie céleste. En même temps qu'ils sont avides d'exterminer le barbare et l'infidèle qui à leurs yeux ne font qu'un, ils se montrent prompts à tous les sacrifices pour le service de leur seigneur et de leur Dieu. Leur féroce intolérance est une tare du temps où ils vivent. Leur magnanimité est un exemple pour tous les temps. Appliquant la haute maxime « vivre non pour soi, mais pour autrui », ils sont grands, ils sont forts, ils sont frères.

Dans notre démocratie, la juste suppression des inégalités conventionnelles aboutirait à l'abaissement de toutes les supériorités de mérite et de vertu; au triomphe de l'irrévérence et de l'envie; au relâchement des disci-

plines dont vivent familles, cités, États et armées; au déchaînement d'un égoïste individualisme; à l'impuissance pour toute action commune, grande et féconde, si nous laissions se perdre ces sentiments d'abnégation, de solidarité, de dévouement, de sacrifice, qui, à chaque page, apparaissent, avec un si séduisant éclat, comme l'âme du pays aimé et envié entre tous, « la douce France ».

IV. — Des beautés de la Chanson de Roland et des services que sa vulgarisation pourrait rendre à notre littérature.

De même que nos consciences, notre littérature pourrait tirer un sérieux profit de la vulgarisation du vieux poème national. Rappelons-nous que les Niebelungen, mis à la portée de tous, ont rajeuni la littérature allemande en lui infusant un sang nouveau.

Trop nombreux et trop goûtés sont les acrobates de la plume, dénués du sens de la mesure, soucieux de frapper fort plutôt que de penser juste, prodigues d'imaginations tapageuses, noyés dans un flot perpétuel de descriptions

superflues, et remplaçant la vérité des sentiments par la parade des attitudes.

Ces professionnels de la copie, gonflés de mots et vides d'idées, se font les débitants de telle ou telle espèce d'articles selon les jeux de la mode, et, quels que soient leurs changements d'étiquette, abondent toujours en puérilités séniles dont une bourgeoisie veule fait ses délices.

Qui nous délivrera de cette écriture artiste, foncièrement artificielle, bigarrure des jargons les plus divers, tour à tour encanaillée ou raffinée, selon qu'elle vise les suffrages d'une foule grossière ou d'une élite blasée?

A ces débordements d'obscénité, de déraison et de bavardage, où se délecte la badauderie des sots, n'y aurait-il pas lieu d'opposer l'image d'un art chaste, sensé et sobre?

Chaste, sensé et sobre est l'art de cette Chanson de Roland, faite de vérité et d'émotion, qui eut, au moyen âge, une popularité immense non seulement en France, mais aussi en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, dans les pays scandinaves, parce que l'inspiration en était sincère, le fond universel

et la forme accessible à tous, serfs et seigneurs, paysannes et châtelaines.

Le peuple est fait pour goûter ce qu'il y a d'éternelle jeunesse dans cette poésie simple et passionnée, qui ne met en jeu que les sentiments les plus élémentaires de l'humanité et où tout est action, action glorifiant l'esprit de foi, de désintéressement, de sacrifice, l'amitié, le courage, l'honneur, le patriotisme.

L'instinct classique de la France des Descartes et des Pascal, des Corneille et des Racine, se reconnaît dans l'ordonnance du poème qui déroule avec une sévère unité le récit épique d'une glorieuse défaite glorieusement vengée ; dans la netteté des lignes ; dans la transparence de la forme ; dans la plénitude constante de l'idée et du sentiment ; dans la maîtrise avec laquelle sont développés certains épisodes où un heureux alliage de vie et d'harmonie aboutit à une éminente beauté. Le ton n'est ni banal ni criard. On sent toujours l'homme, jamais l'artiste ; on ne voit pas l'auteur ; on voit les choses. Rien ne vise à l'effet ; et l'effet résulte de la parfaite adaptation du mot à la pensée, ferme, vigoureuse, grande.

Ah! je sais bien, cela manque de ces fines nuances où triomphent les habiles; de ces ingéniosités élégantes qui font se récrier les délicats. C'est une poésie fruste, primitive, d'allure raide et d'haleine courte. Mais combien robuste et touchante en sa mâle simplicité! Les personnages n'ont rien de complexe; ils sont carrés, tout d'une pièce. Mais quelle intensité de passion, quelle puissance de volonté, quelle sève intérieure! Nous sommes plus agités. Sommes-nous plus vivants? Quel peuple que celui qui, sans avoir les férocités de leur fanatisme guerrier et les intolérances de leur fanatisme religieux, aurait les nobles fiertés, les viriles énergies, la santé morale des Charlemagne, des Olivier et des Roland!

Rien là de cette galanterie qui affadit tant de nos vieux poèmes et qui est restée le poison de notre littérature. Roland expirant ne pense qu'à son pays, à son roi et à son Dieu; et c'est sans phrases que sa fiancée meurt de sa mort.

V. — Texte et traductions de la Chanson de Roland.

On n'a pu encore retrouver le texte primitif de la Chanson de Roland.

La plus ancienne et la plus sûre rédaction du texte de *Roland* que nous possédions appartient à la seconde moitié du onzième siècle et est consignée dans le manuscrit de la bibliothèque bodléienne d'Oxford, écrit au milieu du douzième siècle.

Un autre manuscrit qui, après le manuscrit d'Oxford, est visiblement la meilleure transcription du texte primitif (sauf dans sa dernière partie où se trouve notamment introduit le récit de la prise de Narbonne) a été conservé à la bibliothèque Saint-Marc de Venise. Il date de la première moitié du treizième siècle et a été écrit dans une espèce de patois mi-français, mi-italien. La rédaction de ce précieux manuscrit est une sœur cadette de la rédaction d'Oxford; et, quoique péchant elle-même par de nombreuses fautes et de nombreuses lacunes, elle permet de corriger maintes fautes

manifestes et de combler maintes lacunes incontestables du texte d'Oxford.

Les autres manuscrits, manuscrit de Paris, manuscrit de Châteauroux, second manuscrit de Venise, manuscrit de Lyon, manuscrit de Cambridge, manuscrit lorrain (celui-ci très incomplet), remontent au treizième, au quatorzième, ou même seulement au quinzième siècle, et contiennent de multiples remaniements de la Chanson de Roland, rimée et paraphrasée.

En 1837, Francisque Michel, mis en éveil par la thèse suggestive de Monin, *Dissertation sur le roman de Roncevaux* parue en 1832, publie pour la première fois le texte de la Chanson de Roland d'après le manuscrit d'Oxford. En 1840, paraît une traduction de Bourdillon; en 1845, une traduction de Delécluse.

En 1850, Génin publie un texte critique et une traduction. Sa traduction, écrite dans le français du quinzième siècle, pèche par un excès d'archaïsme qui lui est commun avec plusieurs autres parues depuis. N'empêche que cette publication fut un événement. Bientôt la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes* s'ouvrent à la Chanson de Roland, là

traduite par Génin, ici résumée par Vitet; et les savantes dissertations se multiplient.

En 1861, traduction en vers de Jônain, faite sur le texte de Génin; en 1864, traduction en prose d'Alexandre de Saint-Albin; en 1865, traduction de M. le baron d'Avril en vers blancs; en 1870, traduction de M. Lehugeur en alexandrins; en 1877, traduction de M. Petit de Julleville en vers assonancés; en 1886, traduction de M. Jubert en vers de dix et de douze syllabes; en 1899, traduction en huitains de M. Maurice Bouchor.

La traduction la plus accréditée est en prose et date de 1872. Elle est l'œuvre de Léon Gautier, érudit éminent, chrétien pieux, chaud patriote, qui s'est honoré par ses doctes travaux pour établir le texte critique du poème, et par sa généreuse ardeur à le propager.

Il y a lieu de remarquer que les Allemands se sont toujours occupés, beaucoup plus que nous, de la Chanson de Roland. Ils ont multiplié les éditions critiques; et c'est à leur initiative qu'est due la publication des textes de manuscrits importants, entre autres du vieux manuscrit de Venise.

N'empêche que très nombreux sont les romanistes français qui ont semé dans leurs travaux de précieux enseignements sur notre épopée. Je me contenterai de nommer M. Gaston Paris qui allie à l'érudition la plus sagace et la mieux informée, le goût littéraire le plus sûr et le plus délicat.

VI. — **La présente traduction.**

Rendre tout le sens et toute la poésie du vieux chef-d'œuvre dans une traduction qui ait la clarté, la netteté, l'aisance sans lesquelles on n'a pas de lecteurs, et le mouvement, le coloris, le pathétique nécessaires pour ne pas trahir le modèle : voilà l'idéal. Le concevoir est aisé ; le réaliser est difficile.

La présente traduction est complète. Je me suis interdit les abréviations qui abondent chez divers traducteurs ; et j'aurais cru notamment commettre un sacrilège si j'avais supprimé le grandiose épisode de *Baligant et Charlemagne*.

Ma traduction suit d'un bout à l'autre le rythme du texte original.

Pourquoi pas une traduction en prose libre?

Parce que ne pas avoir le constant souci de la cadence du vieux texte, c'est se résigner à ne pas en rendre la couleur et la poésie.

Pourquoi pas une traduction rimée? Parce que les nécessités de la rime entraîneraient inexactitudes et remplissages ; puis, parce qu'une traduction en rimes, ou plates, ou croisées, ou mêlées, constituerait une altération sérieuse du texte original.

Le texte original n'est pas rimé ; il est assonancé[1], et chaque couplet a son assonance.

1. La plupart de nos vieilles chansons populaires sont simplement assonancées, c'est-à-dire qu'on s'y contente, à la fin des vers, de la répétition d'une même voyelle accentuée, au lieu de s'imposer l'uniformité de finales consonnantes.

On connaît ces couplets de la complainte du Juif-Errant :

Un habit très dif*forme*
Et très mal arran*gé*
Leur fit croire que cet *homme*
Etait fort étran*ger*.

« Messieurs, je vous prot*este*
Que j'ai bien du mal*heur ;*
Jamais je ne m'ar*rête*
Ni ici ni ail*leurs*. »

— « Entrez dans cette au*berge*,
Vénérable vieil*lard*,
D'un peu de bière *fraîche*
Vous prendrez votre *part*. »

— « J'accepterais à *boire*
Plus d'un coup avec *vous ;*
Mais je ne puis m'as*seoir*
Je dois rester de*bout*. »

Voyez-vous une traduction avec des couplets de dix ou vingt vers monorimes? Voyez-vous le tour de force à faire? Et, le tour de force opéré, que d'infidélités inévitables! quelle inévitable monotonie[1]!

Le *Départ du conscrit* commence ainsi :

> Je suis un pauvre cons*crit*
> De l'an mil huit cent *dix :*
> Faut quitter le Langue*doc*
> Avec le sac sur le *dos*.

Boileau a dit à propos des vieux poèmes du moyen âge :

> La rime au bout des mots assemblés sans mesure
> Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.

L'auteur de l'*Art poétique* se trompe du tout au tout. Ce qui manque précisément dans nos vieilles chansons de geste, c'est la rime. Mais la mesure, le nombre et la césure n'y manquent pas; et c'est le rythme qui en est l'âme ainsi que le principal ornement.

Si Boileau eût parcouru les textes qu'il condamne en bloc sans les avoir lus, il aurait reconnu que les vieux poèmes de France avaient leur prosodie; il aurait reconnu aussi qu'ils étaient écrits dans une langue moins informe qu'il ne l'a imaginé.

Ce n'est pas sans de bonnes raisons que Littré a dit : « Toute polie et cultivée que soit la langue actuelle, pourtant elle n'égale pas en correction, en régularité, en analogie, celle dont elle est descendue, de sorte qu'il est regrettable que toutes les ressources de perfectionnement et de culture se soient appliquées à un instrument moins bon, la langue du seizième siècle, et non à un instrument meilleur, la langue du douzième et du treizième siècle. »

1. Même si le texte original était rimé, la vraie manière de le traduire serait encore, selon moi, de rendre le rythme, en renonçant à rendre la rime.

Je relève avec plaisir, dans la plus récente *Histoire de la littérature française*, la note suivante qui confirme cette opinion : « Je suivrai, dit l'auteur, M. Gustave Lanson, pour les vers de l'ancienne langue que je traduirai, l'excellente règle donnée par

Pour que le lecteur prononce sur la manière dont il convient de traduire la *Chanson de Roland*, j'en reproduis ici un passage, plus accessible que d'autres aux personnes ignorantes de notre vieille langue romane; et, à la suite du texte original, je place : 1° un extrait correspondant de ma traduction rythmée; 2° un extrait de la traduction en prose libre de Léon

M. Clédat, dans son étude sur Rutebeuf : rendre le rythme avec le sens, en sacrifiant la rime. »

M. Léon Clédat constate, en effet, que s'il se fût astreint à rendre les rimes de son vieux poète, il aurait dû « introduire dans le texte des changements parfois considérables, et se contenter d'approximation dans l'expression des pensées : mieux valait être infidèle à la rime qu'à l'idée ». Mais, en même temps, il s'impose de demeurer fidèle au rythme dans toutes ses citations : « Comme le rythme fait partie intégrante de la pensée d'un poète, nous maintiendrons fidèlement le nombre des syllabes et la répartition de l'accent dans chaque vers. »

De fait, dans presque toutes les littératures, et notamment dans celle de l'Allemagne et de l'Angleterre, il arrive fréquemment que les meilleurs poètes font des poèmes sans rime et s'en tiennent au rythme. La rime est l'ornement du vers, et un ornement du plus grand prix. Mais c'est le rythme qui en est l'essence.

Je m'en voudrais d'avoir mentionné le *Rutebeuf* de M. Léon Clédat sans signaler en même temps son édition critique du texte de la Chanson de Roland.

Bien convaincu, avec M. Gaston Paris et la plupart des romanistes, qu'on ne saurait attribuer une origine normande à la Chanson de Roland, M. Clédat a modifié la forme sous laquelle se présente le manuscrit d'Oxford, en substituant au dialecte de la Normandie, selon une idée chère à Victor Leclerc, le dialecte de l'Ile-de-France.

Gautier; 3° un extrait de la traduction en vers de M. Maurice Bouchor, le poète distingué que l'on connaît; 4° un extrait de la traduction assonancée de Petit de Julleville qui fut si remarquée par les connaisseurs.

Texte roman.

Li quens Rollanz par peine e par ahan
Par grant dulur, sunet sun olifant;
Par mi la buche en salt fors li clers sancs,
De sun cervel la temple en est rumpant.
Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant.
Carles l'entent, ki est as porz passant,
Naimes l'oïd, si l'escultent li Franc.
Ço dist li reis : « Jo oi le corn Rollant;
Unc ne l' sunast, se ne fust cumbatant. »
Guenes respunt : « De bataille est nient.
Ja estes vus vieilz e fluriz e blancs;
Par tels paroles vus resemblez enfant.
Asez savez le grant orguill Rollant',
Ço est merveille que Deus le soefret tant.
Ja prist il Noples seinz le vostre cumant.

. . . .

Per un sul levre vait tut le jur cornant;
Devant ses pers vait il ore gabant.
Suz ciel n'ad gent l'osast requerre en champ.
Car chevalciez! Pur qu'alez arestant?
Terre Major mult est luinz ça devant.

Li quens Rollanz ad la buche sanglente,
De sun cervel rumpuz en est li temples.
L'olifant sunet à dulur e à peine.
Carles l'oït, e si Franceis l'entendent.
Ço dist li reis : « Cil corns ad lunge aleine ! »
Respunt ducs Naimes : « Car ber le fait en peine !
Bataille i ad par le mien escientre.
Cil l'at traït qui vus en roevet feindre.
Adubez vus, si criez vostre enseigne,
Si succurez vostre maisniée gente !
Asez oez que Rollanz se dementet. »

Li empereres ad fait suner ses corns.
Franceis descendent, si adubent lur cors
D'osbercs e d'helmes e d'espées à or ;
Escuz unt genz e espiez granz e forz,
E gunfanuns blancs, e vermeilz e blois.
Es destriers muntent tuit li barun de l'host,
Brochent ad ait tant cum durent li port.
N'i ad celui al altre ne parolt :
« Se veïssum Rollant, ainz qu'il fust mort,
Ensembl'od lui i durriums granz colps. »
De ço cui calt ? car demuret unt trop.

Esclargiz est li vespres cum li jurz,
Cuntre soleil reluisent cil adub,
Osberc e helme i getent grant flambur,
E cil escuz ki bien sunt peinz à flurs,
E cil espiet, cil oret gunfanun :
Li empereres cevalchet par irur,
E li Franceis dolenz e curius.
N'i ad celui qui durement ne plurt,
Et de Rollant sunt eu mult grant poür.

Halt sunt li pui e tenebrus e grant,
Li val parfunt e les erves curanz.
Sunent cil graisle e deriere e devant,
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li empereres chevalchet iréement,
E li Franceis curucus e dolent;
N'i ad celui n'i plurt e sei dement,
E prient Deu que guarisset Rollant,
Josque il viegnent el camp cumunement;
Ensembl'od lui i ferrunt veirement.
De ço cui calt? car ne lur valt nient;
Demurent trop, n'i poedent estre à tens.

Traduction rythmée.

Avec effort, grande peine et douleur,
Le preux Roland sonne son cor d'ivoire...
Et de sa bouche a jailli le sang clair;
Et de son front la tempe s'est rompue.
Mais combien loin porte le son du cor!
Charles l'entend qui passe aux défilés;
Naime l'entend; tous les Français l'entendent.
« Oui, dit le roi, c'est le cor de Roland...
» Il n'en sonna jamais qu'à la bataille. »
Ganelon dit : « La bataille! Allons donc!
» Vous, un vieillard, tout fleuri et tout blanc,
» Par tels propos vous semblez un enfant...
» Ignorez-vous tout l'orgueil de Roland?
» On est surpris que Dieu le souffre tant.
» N'a-t-il pas pris Noples sans votre aveu?

. . . .

» Il va cornant tout le jour pour un lièvre...
» Sans doute il rit et joue avec ses pairs.
» Qui, sous le ciel, l'oserait provoquer?

» Chevauchez donc. Pourquoi vous arrêter?
» La grande terre est bien loin devant nous. »

Le preux Roland a la bouche sanglante,
Et de son front les tempes sont rompues.
Il corne encore avec peine et douleur.
Charles l'entend; tous les Français l'entendent.
« Ah! dit le roi, ce cor a longue haleine! »
— « Roland, dit Naime, à coup sûr est en peine,
» On a bataille, en mon âme et conscience.
» Traître est celui qui veut donner le change.
» Sire, armez-vous; criez le cri de France,
» Et secourez votre noble maison!
» N'oyez-vous pas la plainte de Roland?... »

L'empereur-roi fait sonner tous ses cors.
Francs, pied à terre! On s'arme, avec hauberts,
Heaumes luisants, épées à garde d'or,
Riches écus, grandes et fortes lances,
Et gonfanons blancs et bleus et vermeils.
Puis les barons, montés sur leurs chevaux,
Vont au galop le long des défilés...
Ils vont, disant chacun à son voisin :
« Puissions-nous voir Roland vivant encore!
» Quels rudes coups nous frapperons ensemble! »
Mais à quoi bon? Ils seront là trop tard.

Le soir est clair, on dirait le plein jour;
Et au soleil les armures reluisent.
Heaumes, hauberts, écus bien peints à fleurs,
Lances pointues et gonfanons dorés

Dardent au loin de beaux rayons de flamme.
L'empereur-roi chevauche avec colère ;
Tout angoissés et dolents sont les cœurs.
Pas un Français qui ne pleure avec rage;
Pas un qui n'ait grande peur pour Roland.

Hauts sont les monts, et ténébreux et grands;
Profonds les vaux, rapides les torrents.
A l'olifant tous les clairons répondent,
Qui vont sonnant et derrière et devant.
L'empereur-roi chevauche avec furie.
Les Français sont dolents et courroucés ;
Il n'en est pas qui ne pleure et sanglote;
Il n'en est pas qui ne prie pour Roland.
Qu'il vive au moins jusqu'à ce qu'ils arrivent!
Quand ils seront sur le champ de bataille,
Ah ! comme ils vont bien frapper tous ensemble!
Mais à quoi bon? C'est en vain qu'ils s'empressent.
Ils sont trop loin ; ils seront là trop tard.

Traduction en prose libre de Léon Gautier

Le comte Roland, à grand'peine, à grande angoisse,
Et très douloureusement sonne son olifant.
De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue ;
Mais de son cor le son alla si loin!
Charles l'entend, qui passe aux défilés,
Naimes l'entend, les Français l'écoutent;
Et le Roi dit : « C'est le cor de Roland;
» Certes, il n'en sonnerait pas, s'il n'était en bataille.
— » Il n'y a pas de bataille, dit Ganelon.
» Vous êtes vieux, tout blanc et tout fleuri ;
» Ces paroles vous font ressembler à un enfant.

» D'ailleurs, vous connaissez le grand orgueil de Roland,
» C'est merveille que Dieu le souffre si longtemps.
» Déjà il prit Nobles sans votre ordre...

. . . .

» Pour un seul lièvre Roland corne toute la journée.
» Avec ses pairs sans doute il est en train de rire;
» Et puis, qui oserait attaquer Roland? Personne.
» Chevauchez, Sire; pourquoi faire halte?
» Le grand pays est très loin devant nous. »

Le comte Roland a la bouche sanglante;
De son front la tempe est brisée.
Il sonne l'olifant à grande douleur, à grande angoisse.
Charles et tous les Français l'entendent,
Et le Roi dit : « Ce cor a longue haleine! »
— « Roland, » dit Naimes, « c'est Roland qui souffre là-bas.
» Sur ma conscience, il y a bataille,
» Et quelqu'un a trahi Roland : c'est celui qui feint avec vous,
» Armez-vous, Sire; jetez votre cri de guerre,
» Et secourez votre noble maison :
» Vous entendez assez la plainte de Roland. »

L'empereur fait sonner tous ses cors;
Français descendent, et les voilà qui s'arment
De heaumes, de hauberts, d'épées à pommeaux d'or;
Ils ont de beaux écus, de grandes et fortes lances,
Des gonfanons blancs, rouges, bleus.
Tous les barons du camp remontent à cheval;
Ils éperonnent, et, tant que durent les défilés,
Il n'en est pas un qui ne dise à l'autre :
« Si nous voyions Roland avant sa mort,
» Quels beaux coups nous frapperions avec lui!
Las! Que sert? En retard! trop en retard!

Le soir s'est éclairci, voici le jour.
Au soleil reluisent les armes;
Heaumes et hauberts jettent des flammes,
Et les écus aussi, si bien peints à fleurs,
Et les lances, et les gonfanons dorés,
L'Empereur chevauche, plein de colère;
Tous les Français sont tristes, sont angoisseux;
Il n'en est pas un qui ne pleure à chaudes larmes.
Il n'en est pas un qui ne tremble pour Roland.

Comme les montagnes sont hautes, énormes et ténébreuses!
Comme les vallées sont profondes! Comme les torrents sont [rapides!
Par derrière, par devant, sonnent les trompettes de Charles
Qui toutes répondent au cor de Roland.
L'Empereur chevauche, plein de colère.
Les Français sont en grande fureur et tout angoisseux.
Il n'en est pas un qui ne pleure et ne sanglote,
Pas un qui ne prie Dieu de préserver Roland
Jusqu'à ce que, tous ensemble, ils arrivent sur le champ de [bataille.
Ah! C'est alors qu'avec Roland ils frapperont de rudes coups!
Mais, hélas! à quoi bon? Tout cela ne sert de rien;
Ils ne peuvent arriver à temps. En retard! en retard!

Traduction en vers de M. Maurice Bouchor.

Avec angoisse, effort et grande peine,
Roland, là-bas, sonne; chacun l'entend.
L'empereur dit : « Ce cor a longue haleine!
Roland m'appelle. » Et Ganelon reprend :
« Vous appeler, lui, le brave, le grand,
» Le merveilleux? Il a toujours aux lèvres,
» Vous le savez, son terrible olifant,
» Et, tout un jour, il corne pour un lièvre. »

Roland se dit : « Les Français m'entendront. »
Prenant son cor, il en sonne, farouche,
En sonne encore, et sa tempe se rompt;
Un flot de sang lui jaillit de la bouche...
Naimes s'écrie : « Ah! cet appel vous touche!
» Sire, un de nous a commis trahison :
» Roland le dit par ce cor qu'il embouche.
» Sire, en avant! Sauvez votre maison! »

Bien que la nuit tombe de la montagne,
Le roi des Francs fait sonner ses clairons.
Vite on reprend le dur chemin d'Espagne.
Les destriers sentent les éperons;
Et, dans les noirs défilés, nos barons
Disent entre eux : « Amis, que vous en semble?
» S'il est vivant quand nous arriverons,
» Quels vaillants coups nous frapperons ensemble! »

Oui; mais vont-ils le retrouver vivant?
Nul ne le sait. L'angoisse les oppresse;
De larges pleurs, que séchera le vent,
Mouillent leurs yeux sans que rien y paraisse.
Ah! puisse Dieu l'aider en sa détresse,
Avant qu'on soit là-bas! Si les païens
Le blessaient, lui, par force ou par adresse,
Sauverait-il un seul d'entre les siens?

Hauts sont les monts, et ténébreux, et grands,
Et les forêts y font un bruit immense.
Hauts sont les monts; rapides, les torrents.
Avec les siens le roi Charles s'avance.

Tous, pour sauver le fier champion de France,
Font grande hâte : il n'est pas un traînard;
Tous ont vaillante épée et forte lance;
Mais à quoi bon, s'ils arrivent trop tard?

Traduction assonancée de Petit de Julleville.

Roland le comte, avec peine et tourment
Et grand'douleur, sonne son olifant,
Et de sa bouche clair en jaillit le sang,
De son cerveau la tempe aussi se fend.
Du cor qu'il tient le son fort loin s'étend.
Charles l'entend par les gorges passant.
Naimes l'ouït et l'écoutent les Francs.
Ce dit le Roi : « C'est le cor de Roland.
» N'en sonnerait s'il ne fût combattant. »
Gane répond : « Nul ne se bat pourtant.
» Vous êtes vieux, tout fleuri et tout blanc;
» Par tel discours vous semblez un enfant.
» Assez savez tout l'orgueil de Roland;
» Et c'est merveille que Dieu le souffre tant.
» Il a pris Noples, vous ne le commandant.
. . . .
» Pour un seul lièvre, un jour entier, cornant,
» Devant ses pairs, il s'en va plaisantant!
» Sous ciel n'est gent qui le provoque en champs!
» Chevauchez donc! Pourquoi perdre le temps?
» La grande terre est encor loin devant. »

Roland le comte a la bouche sanglante;
De son cerveau il a rompu les tempes,
Sonne du cor, plein de douleur poignante;
Charles l'ouït, et ses Français l'entendent.
« Ce cor, dit Charles, a l'haleine puissante! »

« Roland, dit Naimes, que son angoisse est grande!
» Bataille y a, oui, sur ma conscience.
» Quelqu'un qui feint encore, a dû le vendre.
» Armez-vous, Sire, criez le cri de France,
» Et secourez votre maison vaillante!
» Entendez-vous que Roland se lamente? »

Lors l'Empereur a fait sonner ses cors.
Français descendent; ils vont armer leurs corps;
Hauberts et heaumes, épée à garde d'or,
Riches écus, et grands épieux très forts.
Blancs, bleus, vermeils, flottent tous les drapeaux.
A cheval montent tous les barons de l'ost,
Piquent en hâte, tant que durent les ports,
Et chacun d'eux à l'autre dit ces mots:
« Puissions-nous voir Roland vivant encor!
» Auprès de lui nous frapperions grands coups! »
Qu'importe, hélas? car ils ont tardé trop!

Comme le jour, le soir est lumineux;
Et les armures, au soleil, sont en feu;
Hauberts et heaumes jettent grandes lueurs;
Et ces écus, qui sont bien peints à fleurs,
Ces gonfanons dorés, et ces épieux.
L'Empereur Charles chevauche avec fureur,
Et les Français dolents et anxieux;
Pas un n'y a qui ne verse des pleurs,
Et pour Roland ne soit en très grand'peur.

Hauts sont les monts et ténébreux et grands,
Les vaux profonds, rapides les torrents.
Les clairons sonnent, et derrière et devant;
Répondent tous ensemble à l'olifant.

Charles chevauche avec emportement;
Et les Français, anxieux et dolents,
Vont pleurant tous et se désespérant
Et priant Dieu qu'il préserve Roland,
Tant qu'ils aient pu venir ensemble au champ
Et, avec lui, frapper là bravement.
Qu'importe-t-il? C'est inutilement!
Ils tardent trop, ils n'y seront à temps!

J'ai eu sous les yeux les principales éditions critiques du texte de la Chanson de Roland.

Mais mon grand instrument de travail a été le texte donné par un illustre Allemand, Théodore Müller.

Il a publié trois éditions de plus en plus améliorées du texte d'Oxford : la première en 1857, la deuxième en 1863, la troisième en 1878. Ces deux dernières sont justement devenues classiques dans toute l'Europe.

« Müller est l'homme du monde qui s'est le plus occupé de la Chanson de Roland », disait son émule, Léon Gautier. « C'est lui qui le premier a vu d'un œil net toutes les lacunes de la version d'Oxford et qui a tenté de les combler avec autant d'extraits empruntés aux textes de Venise, de Paris, de Versailles; c'est lui qui, le

premier, a corrigé, par centaines, les fautes évidentes de ce scribe médiocre et distrait auquel on doit le texte du manuscrit d'Oxford; c'est lui qui a remis sur leurs pieds cinq cents vers titubants ou boiteux. On ne lui sera jamais assez reconnaissant. »

Dans ma traduction, en même temps que j'ai suivi scrupuleusement le texte consacré d'Oxford, j'ai intercalé, — presque toujours d'après le vieux texte de Venise, et quelquefois d'après d'autres textes, — des passages qui comblaient des lacunes évidentes ou ajoutaient à l'effet esthétique.

Ces additions sont signalées aux lecteurs au fur et à mesure qu'elles se rencontrent. J'ai tâché d'éviter toutes celles qui n'auraient été que vains remplissages ou ornements de mauvais goût.

Il est arrivé à des éditeurs de la Chanson de Roland de ne pas assez laisser dans l'ombre de multiples variantes qui leur semblaient intéressantes et étaient insignifiantes. Certains érudits admirent trop indistinctement les vieux textes. Tout ce qui est archaïque leur semble

digne de devenir classique, et l'éclectisme de leur superstition ingénue compromet le culte dû à de réelles beautés.

VII. — **Divisions de l'œuvre.**

La Chanson de Roland est divisée en tirades de longueur très variable, et composées chacune de vers ayant même assonance.

En général, chaque couplet a le mérite d'offrir un développement propre où existe une réelle unité et qui comporterait une figuration par la peinture ou la sculpture.

Sauf cette distinction des couplets, les textes ne renferment aucune mention relative aux diverses parties du poème.

Mais c'est trahir l'œuvre que de la présenter avec la continuité qu'elle offre dans les manuscrits, sans y distinguer les divers moments du récit, les phases de l'action, les ensembles, bref les divisions que le jongleur ne manquait pas de signaler à ses multiples auditoires.

Quelles étaient ces divisions?

Je crois qu'un examen attentif du poème permet de les conjecturer avec quelque vraisemblance.

De l'ordonnance de l'œuvre il m'a paru ressortir que le partage en six livres était tout indiqué.

Dans chaque livre, j'ai distingué par des titres les divers développements, formant chacun un tout dont les parties se répondent.

L'étude isolée de plusieurs de ces développements permettra au lecteur attentif de démêler l'art qui se cache sous des répétitions apparentes. Tel morceau constitue une véritable symphonie poétique, se déroulant avec une progression harmonieuse où domine un thème principal qui joue le rôle du refrain ou du *leit motive*.

C'est ainsi que la poésie hébraïque repose sur la correspondance de développements analogues les uns aux autres. Chaque phrase de ses chants a deux parties dont la seconde est une reprise du thème de la première.

Composée en un temps où, sauf les gens d'église, presque personne ne savait lire, la Chanson de Roland fut faite non pour être lue, mais pour être entendue. Aussi est-ce surtout quand elle est dite devant un public, que deviennent sensibles les harmonies que j'y signale.

Même des enfants, des illettrés, sans savoir le pourquoi, s'en montreront touchés. Dès lors, je ne souhaiterais rien tant à la présente traduction que la faveur de quelques lectures publiques faites dans les écoles ou dans les salles de conférences, en donnant un juste relief au rythme des couplets et à ces expressives reprises du récit, à ces retours gradués des motifs dominants, d'où résulte un crescendo d'intérêt et d'émotion.

VIII. — Le prologue naturel de la Chanson de Roland.

Avant d'aborder la Chanson de Roland, je veux faire précéder le poème de son prologue naturel, en contant comment Olivier et Roland devinrent amis, et comment la belle Aude devint la fiancée de Roland.

Mon guide sera la chanson de geste *Girard de Viane*, composée, d'après des chansons antérieures aujourd'hui perdues, par le trouvère Bertrand, de Bar-sur-Aube, durant la première moitié du treizième siècle, et éditée à Reims par Tarbé, en 1850

Dans le libre récit que j'intitule *Roland et la belle Aude*, je resterai fidèle à l'esprit de simplicité de la vieille légende; mais j'y supprimerai beaucoup de détails qui l'alourdissent, et j'y ferai, d'après d'autres gestes, des additions qui la complètent.

JOSEPH FABRE.

PROLOGUE A LA CHANSON DE ROLAND

ROLAND ET LA BELLE AUDE

Elle apparait plus belle que le soleil de mars ou la rose de mai... Et devant elle le preux frissonne d'amour comme fait la feuille au vent, tant est gente sa personne, doux son regard, clair son visage, et empourprée sa bouche souriante.

ARNAUD DE MAREUIL et BERNARD DE VENTADOUR (*douzième siècle*).

Les beaux jours se laissent entrevoir et s'enfuient. Reviendront-ils jamais? La vie se passe à caresser de vaines espérances; et, au moment où on croit tenir le bonheur, on s'aperçoit qu'il faut lui dire un éternel adieu. Douce alors est la mort qui clôt une existence devenue un martyre.

PÉTRARQUE.

ROLAND ET LA BELLE AUDE

I

Les deux champions.

Gérard de Vienne, puissant seigneur, avait bravé Charlemagne.

C'était un preux de grand courage qui, avec sa lance, faisait merveilles. Il disait : « Maudit le premier qui fut archer! C'était un couard : il n'osait approcher. »

Charlemagne vint l'assiéger dans son château. Au pied de ce château vaste et beau, coulait le Rhône, dont les flots rapides et sonores amenaient force bateaux chargés de provisions.

La forteresse semblait imprenable. Épais étaient ses murs et hautes ses tours.

Parmi les chevaliers en présence, il y en avait deux qui brillaient par-dessus tous : Roland, ne-

veu de Charlemagne, et Olivier, neveu de Gérard de Vienne.

Également forts, jeunes et beaux, également courageux, courtois et magnanimes, ils furent proclamés, d'une commune voix, l'un le champion du roi de France, l'autre le champion du seigneur de Vienne.

— « Sire Roland, dit Olivier, vous plaît-il de venir un jour, au lever du soleil, dans l'île qui est sous Vienne, pour que nous nous battions seul à seul? Dieu décidera qui mérite de vaincre. »

— « Je veux bien », répondit Roland.

II

La première entrevue de la belle Aude et de Roland.

Sur ces entrefaites il advint que, parmi les dames venues sur les remparts du château pour assister aux joutes fréquentes des chevaliers, se trouva la belle Aude, sœur d'Olivier.

Aude resplendissait entre toutes les femmes comme un magnifique lis au milieu d'un bouquet de fleurs.

Élancée, svelte, elle avait des cheveux blonds aux tresses bouclées, des yeux d'un bleu clair, le visage frais et rosé, les bras longs, les pieds petits et bien moulés. Sa peau était blanche comme l'aubépine printanière. Son manteau était tissé d'or et de soie. Sur sa tête était posé un chapelet orné de pierres précieuses qui jetaient grande clarté.

Roland l'aperçut, et il se mit à dire d'une voix haute : « Par Dieu, jamais de ce côté-ci la ville ne sera prise. Nous ne faisons pas l'assaut contre les

dames... Mais qui êtes-vous, noble demoiselle? Croyez que je ne le demande pas par mauvaise intention. »

A ces mots, le visage de la belle Aude fut tout empourpré. Elle répondit : « On me nomme Aude, nièce de Gérard et sœur d'Olivier. »

— « N'avez-vous pas de maître et seigneur? » reprit Roland.

— « Je n'ai pas de maître et seigneur, dit-elle, et jamais je n'en aurai que par la volonté de sire Gérard mon oncle et d'Olivier mon frère. »

— « Ah! dit Roland, si bas qu'elle ne put l'entendre, je voudrais bien, par Dieu fils de Marie, que vous deveniez mienne! »

Aude reprit : « Seigneur chevalier, j'ai répondu sans rien celer à ce que vous m'avez demandé. A votre tour, dites-moi qui vous êtes, vous qui avez si belle épée et chevauchez sur un coursier pommelé aussi agile qu'une flèche... Vous avez fait bien de mal à nos gens et semblez être fier pardessus tous les autres. Votre dame, j'imagine, est de grande beauté. »

Là-dessus, Roland se mit à rire : « Oh! pour cela, vous dites vrai », s'écria-t-il, en pensant à elle et la regardant. « Il n'y en a pas d'aussi belle

dans la chrétienté. Non, je ne trouverais pas la pareille, irais-je la chercher jusqu'à Rome... Dame, mes pairs et mes amis m'appellent Roland. »

Cette réponse fit grand plaisir à Aude.

— « Vous êtes donc, dit-elle, ce Roland dont on conte tant de prouesses? J'ai ouï dire que vous devez vous battre contre mon frère. Vous ne savez pas combien il est hardi et valeureux. Cela me pèse que vous ayez bataille l'un contre l'autre. »

Elle partit, et Roland s'en alla rejoindre Charlemagne qui plaisanta son beau neveu sur cet entretien avec la belle Aude. « J'ai idée, lui dit-il, que vous n'étiez pas tout à fait d'accord avec cette gente demoiselle. Si vous avez à vous plaindre d'elle, ne lui gardez pas trop rancune, je vous prie. »

III

Olivier contre Roland.

Le jour fixé pour le combat des deux champions était venu[1].

Olivier arriva le premier dans l'île, dès l'aube.

Par trois fois il sonna du cor : et ses appels se prolongèrent bien loin des deux côtés du Rhône.

Le cor sonnait encore que Roland apparut.

Les deux adversaires se saluèrent.

— « Gardez-vous bien », s'entredirent-ils ; et le combat commença.

Éperonnant leurs chevaux, les preux s'éloignent l'un de l'autre la longueur d'un demi-arpent ; puis ils se font face, brandissent leurs lances, et, au milieu du pré fleuri, s'abordent impétueusement.

La lance heurte la lance ; l'armure heurte l'ar-

1. Ici commence le duel que Victor Hugo, s'inspirant de *Girard de Viane*, a conté avec grand éclat, mais aussi avec de regrettables outrances qui sentent la rhétorique et révoltent le sens commun. (*Voir la fin du présent ouvrage.*)

mure. Si violent est le choc que les chevaux s'affaissent sur les genoux; mais aussitôt ils se relèvent.

Les deux chevaliers se donnent de grands coups sur leurs écus; les boucliers craquent; des tronçons de lance sont brisés. Mais les plus fiers assauts ne peuvent entamer leurs solides hauberts.

Roland finit par tirer son épée, Durandal. Il en assène un tel coup sur le casque d'Olivier qu'il fait sauter toutes les pierres précieuses dont le heaume était orné. Le coup glisse le long de l'armure et va atteindre le cheval d'Olivier qu'il coupe en deux moitiés.

Aussitôt, Olivier bondit à terre et tombe droit sur ses pieds.

— « Monjoie! criait Roland, victoire à Charlemagne! Le château de Vienne sera rasé, et le traître Gérard sera pendu comme félon. »

— « De tels propos ne sont que vantardise, dit Olivier. Dieu, qui souffris passion pour nous, donne-moi secours! Je lutterai à outrance, pour bien défendre le sire de Vienne et son donjon. »

L'épée en main, il pousse en avant.

IV

Les angoisses de Gérard et de la belle Aude.

Pourtant, à travers les créneaux de sa plus haute tour, Gérard de Vienne regardait au loin avec une anxiété bien grande : « O Dieu, notre glorieux père, s'écriait-il, sauve mon champion de la mort ! »

La belle Aude était aussi à l'embrasure d'une petite fenêtre. La joue appuyée sur sa main, elle soupirait et pleurait.

Voici que tout à coup elle s'aperçoit que son frère est démonté. La selle est vide !

Telle est sa douleur que son cœur se fend. Elle court s'agenouiller dans une chapelle et s'écrie : « O Dieu qui t'es fait homme pour le salut des hommes, ô Dieu que chacun invoque en sa détresse, accorde-moi que nous recevions une nouvelle qui soit à la fois belle et bonne pour les deux chevaliers alignés là-bas l'un contre l'autre ! »

En même temps elle tombe évanouie sur les

dalles de marbre. Quand elle se remet, ses pleurs coulent si abondants que sa fraîche robe garnie d'hermine en est toute mouillée.

Joignant encore les mains, elle supplie Dieu bien doucement : « Dieu bon, dit-elle, prenez en pitié les deux chevaliers en qui est toute mon amitié! Qu'aucun des deux ne soit humilié; et qu'ils restent vivants! »

V

Roland démonté.

Pour être à pied, Olivier n'en est pas moins un valeureux champion.

Tenant en main son épée à la poignée d'or, il s'est précipité sur Roland et a frappé un grand coup sur son heaume dont les pierreries volent en éclats. La bonne épée retombe sur le cheval et lui fend le corps entre les deux épaules : voilà à terre le cheval de Roland.

On eût donné à Olivier la moitié de la France, qu'il n'aurait pas eu au cœur une joie aussi vive que celle qu'il éprouva quand il vit Roland démonté comme lui, et réduit à combattre à pied.

Ah! avec quelle fierté et hardiesse ils luttent tous deux ! Quels violents coups ils se donnent! Le fer choque le fer, et le feu en jaillit. Vraiment, si vous aviez été dans l'île sous Vienne, vous auriez vu un beau spectacle.

VI

Sur les remparts de Vienne et dans l'île.

Sur les remparts de Vienne le duc Gérard s'était mis à genoux : « Sainte Marie, disait-il, les yeux mouillés de larmes, protégez le preux Olivier ! Qu'il ne meure pas ! Qu'il ne se rende pas ! »

De son côté, Charlemagne prie pour son neveu : « Sainte Marie, protégez Roland ! Il est si noble chevalier ! Je le ferai roi de France. »

Et dans l'île, les deux chevaliers continuent à s'escrimer en champions qui ont résolu de lutter sans trêve ni merci.

Ils sont plus fiers que lions ou léopards. Pour tous les trésors de Salomon aucun des deux ne consentirait à reculer de la longueur d'un éperon.

Ils vont se frappant à toute volée de leurs épées nues d'où rayonnent des éclairs. C'est merveille comme ils se cherchent avec ardeur !

Leurs boucliers sont fendus ; leurs cottes de mailles sont rompues ; leurs tuniques sont mises

à découvert : désormais ni l'un ni l'autre n'a de protection contre la mort.

A Vienne, au haut du maître donjon, se tiennent dame Guibourg, la femme d'Olivier, et la belle Aude au clair visage.

Elles s'arrachent les cheveux ; elles tordent leurs bras avec désespoir.

— « Ah ! s'écrient-elles, maudit ce château de Vienne ! Que n'est-il brûlé plutôt que ne se combattent de si bons chevaliers ! »

— « Beau sire, dit Aude à son oncle, n'y a-t-il donc pas moyen que la paix soit faite entre ces deux preux ? »

— « Je n'en puis mais », répond Gérard. Et il attend inquiet.

VII

Propos des deux combattants. Olivier désarmé.

Comme ils continuaient tous deux à combattre dans l'île, le vaillant Roland s'interrompit pour parler à Olivier :

— « Par ma foi, lui dit-il, jamais je ne vis homme de votre valeur. Nous persisterons à lutter sans l'aide d'aucun homme vivant jusqu'à ce que l'un des deux soit vaincu. Mais en vérité il me fait peine de voir là-haut ces deux dames qui, à cause de nous, ont l'air de pleurer fort et poussent de grands cris. »

— « Ah ! répondit Olivier, j'en ai profonde pitié. C'est Guibourg, ma prude femme, et Aude, ma gracieuse et honorée sœur. Comme elles sont en lamentable chagrin !... En vérité vous êtes le premier des preux. Si Dieu me donne de sortir d'ici vivant, je parlerai de vous à ma sœur. J'ai en tête qu'elle vous épouse ou se fasse nonne. »

Et les deux chevaliers se remettent à combattre de plus belle.

Olivier, qui tient son épée droite et raide, l'engage dans le bouclier de Roland qu'elle traverse. Il veut la retirer; mais elle y est retenue et se brise tout près de la garde.

Il n'a plus en main que la poignée de son épée.

Tout consterné, il la jette dans le Rhône devant Vienne.

VIII

La grande pitié pour Olivier.

On apprit vite à Vienne qu'Olivier avait perdu son épée mise en morceaux.

A cette nouvelle, le duc Gérard gémit, et Aude tomba évanouie.

Lorsqu'elle eut repris connaissance, Aude fit ces plaintes : « Hélas! Olivier, mon cher frère, combien dure est notre destinée ! Ah! pour que je te perde il faut que Dieu m'oublie! Sans doute, Roland est le meilleur chevalier qui jamais ait tenu l'épée. Mais jamais je ne serai sa femme. Je serai une nonne voilée... Sainte Marie, dame du ciel, pitié! Là-bas se combattent mon frère et l'ami qui m'aime tant... Lequel qui meure, j'en mourrai. Séparez-les, reine du paradis! »

Gérard l'entend. Il pâlit, et, l'ayant relevée, il l'amène au monastère où on la réconforte à grand'-peine.

La nouvelle qu'Olivier a eu l'épée brisée est allée aussi au camp de Charlemagne. Les cheva-

liers de l'empereur s'en affligent; et Charlemagne, cachant son visage sous ses fourrures de martre, en verse des larmes.

Olivier est un si noble ennemi! Le sort a été pour lui bien cruel.

IX

La magnanimité de Roland et le message d'Olivier.

Donc, l'épée d'Olivier est brisée ; et ses tronçons épars gisent sur l'herbe verte.

Être ainsi désarmé en face d'un adversaire qui vous presse ! C'est à devenir fou de douleur.

— « Eh bien ! se dit le hardi chevalier, mieux vaut mourir ici avec honneur que de m'exposer, par un semblant de fuite, à un reproche de lâcheté. »

En même temps, des deux mains, il empoigne Roland à bras-le-corps.

— « Je reconnais là votre fier cœur, sire Olivier, dit Roland. Mais si j'allais vous frapper, maintenant que vous n'avez plus d'épée et que moi j'en ai une si bonne que nul ne la pourrait ni tordre ni briser, j'encourrais un juste blâme. Ce n'est pas le neveu de Charlemagne qui tuera un adversaire désarmé. Envoyez chercher une

épée. Puis, si c'est votre plaisir, faites-nous apporter du vin ; car j'ai grand'soif. »

— « Merci, sire Roland, répondit Olivier. Or donc, reposez-vous un peu sur l'herbe pendant que je vais parler au batelier qui m'a amené dans l'île. »

Il va trouver le batelier : « Ami, lui dit-il, pars rapidement pour Vienne. Dis à mon oncle de m'envoyer une autre épée, et qu'il y joigne un vase de vin ; car Roland a grand'soif. »

X

Hauteclaire.

Le batelier fit son message à Gérard qui lui dit : « Bon marinier, Dieu te garde! Mon sommelier va apporter un setier de vin et une coupe d'or. Moi, je vais prendre l'épée. »

L'épée à dure trempe que Gérard destinait à Olivier était la fameuse Hauteclaire.

Elle avait appartenu à l'empereur Closamont qui la laissa sur le champ de bataille où il fut tué.

Des faucheurs, l'ayant trouvée dans l'herbe drue, l'offrirent à l'apôtre de Rome.

Le pape la fit bien fourbir par un maître ouvrier et la conserva dans le trésor de Saint-Pierre jusqu'au jour où il en fit don à Pépin le Bref.

Plus tard elle fut vendue, contre une mule chargée d'or, à un vieux juif de Vienne nommé Joachim.

C'est de ce juif que Gérard l'obtint pour l'envoyer à son neveu.

XI

Olivier fait boire Roland. L'écuyer félon.

Le batelier repartit, accompagné d'un écuyer qui remit à Olivier le vase de vin, la coupe d'or pur et la bonne épée.

Olivier remplit de vin la coupe d'or ; et, comme Roland en sueur s'était étendu sur l'herbe afin de prendre un peu de repos, il s'agenouilla devant Roland pour lui présenter la coupe. Roland se souleva et but longuement.

Tandis que Roland penchait la tête pour boire, l'écuyer, trouvant l'occasion bonne, prit l'épée et s'apprêta à couper la tête du preux.

Olivier s'en aperçut. Il arrêta le coup, et avec son poing envoya l'écuyer rouler à terre en lui criant : « Arrière, lâche ! »

XII

Comment Roland gagna Durandal.

Voilà en présence Hauteclaire et Durandal, les deux épées sans pareilles...

C'est dès l'âge de quinze ans que Roland avait été mis en possession de Durandal, la meilleure épée qui ait jamais été forgée, et de Veillantif, le meilleur cheval qui ait couru sur terre.

Un Sarrasin envoyé par le puissant roi Agolant était venu défier Charlemagne, lui disant : « Mon maître a l'Asie et l'Afrique. Il veut avoir l'Europe. Viens lui en faire hommage. Sinon, tu n'échapperas pas à ses coups, à moins que, comme un aigle, tu ne t'envoles au plus haut des airs. »

L'empereur lui avait répondu : « Va dire à ton maître que sous peu je dresserai l'oriflamme de France dans la ville d'Aspremont où il se tient. »

Le jeune Roland voulait suivre son oncle. Mais celui-ci, le trouvant trop jeune, prescrivit qu'on le gardât bien enfermé dans la forteresse de Laon.

— « Quoi! les gentilshommes chevaucheront;

on donnera de grands coups d'épée, et je ne serais pas de la fête!... J'en serai! » s'écria Roland. Il assomma le portier de la forteresse; s'en ouvrit les portes, et courut à Aspremont en Calabre.

Là, Yaumont, le fils du grand Agolant, faisait merveilles. Dans une épouvantable mêlée il venait de renverser à terre le vieux Charlemagne, qui avait bien même cœur que jadis, mais non même force.

Sur ces entrefaites Roland arrive. Il attaque Yaumont si bravement qu'il réussit à lui prendre et son cheval Veillantif, et son épée Durandal, avec laquelle il lui tranche la tête.

Lors, il courut relever son oncle qui lui dit :

« Cher neveu, sois le bienvenu. A la plus grande peine tu viens de faire succéder la plus grande joie.

» Je veux t'armer chevalier. Reçois de ma main Durandal. Qu'avec elle Dieu te donne toute vertu et te fasse à jamais vainqueur de la gent mécréante! »

XIII

Hauteclaire contre Durandal. La magnanimité d'Olivier.

Donc, voilà en présence Durandal et Hauteclaire, les deux épées sans pareilles.

Au premier assaut Roland porte un tel coup qu'Olivier s'écrie : « Sans l'aide de Dieu j'étais bien pourfendu jusqu'à l'oreille. »

Olivier riposte avec vigueur.

— « Vrai, dit Roland, vous ne me ménagez pas non plus. »

Au bout de deux heures, Roland dit :

« Il faut que je vous l'avoue ; je me sens malade.

» Tel est mon épuisement que je voudrais bien me coucher un peu. »

— « Sire Roland, répondit Olivier, il ne faut à ma lame que des adversaires bien portants. Couchez-vous, si c'est votre plaisir. Je vous éventerai pendant votre sommeil. »

— « Vous ne comprenez donc pas? reprit Roland. C'est pour vous éprouver que j'ai parlé ainsi. Je combattrais aisément quatre jours de suite. »

— « Eh bien! recommençons », dit Olivier.

Et le combat reprit de plus belle.

XIV

La belle Aude en appelle à Dieu.

Pourtant, la belle Aude était remontée aux créneaux ; et, voyant les deux adversaires si acharnés, elle était toute frissonnante.

Il était bien clair que l'un ou l'autre allait périr.

Et la malheureuse prenait sa tête entre ses mains avec désespoir ; et, détachés, ses cheveux blonds, luisant comme or fin, ondoyaient sur ses épaules.

Que pouvait-elle faire? Prier. Elle se mit à prier de toute son âme :

« Beau sire Dieu, s'écriait-elle, mets entre eux la paix! Si l'un des deux meurt, je ne demeurerai pas vivante. »

Les bras au ciel, toute pâle et en larmes, la belle Aude faisait peine à voir.

Se pouvait-il que Dieu ne la prît pas en pitié?

XV

L'ange pacificateur.

Le combat n'eût pas fini avant que l'un des deux combattants eût perdu la vie, si Dieu ne s'en fût mêlé.

La nuit venait; et le corps à corps des deux champions continuait; et ni l'un ni l'autre ne voulait se rendre.

Le cliquetis de leurs épées ne faisait que redoubler. De plus en plus ils devenaient violents, exaspérés, farouches.

Mais voici qu'entre les lutteurs descend une nuée qui met un voile sur leurs yeux.

Ils restent immobiles et tout saisis. Aussi hardis soient-ils, ils s'écrient, pleins d'épouvante : « Qu'est ceci, Seigneur Dieu? »

Alors un ange leur apparaît, dans un cercle de lumière : « Bons chevaliers, l'honneur est sauf. Vous avez assez longtemps soutenu le combat. Dieu vous défend d'aller outre. Désormais, c'est

côte à côte, en Espagne, aux dépens de la gent païenne, que vous devez signaler votre valeur. »

Les deux chevaliers, très émus, laissèrent tomber leurs épées et allèrent s'asseoir l'un près de l'autre sous un arbre à l'épais feuillage.

XVI

Le pacte d'amitié entre Olivier et Roland.

Les deux chevaliers étaient allés s'asseoir l'un près de l'autre sous un arbre à l'épais feuillage.

— « Sire Olivier, dit Roland, je vous en donne la loyale assurance, vous m'êtes cher plus qu'aucun homme vivant, Charlemagne excepté. Puisque Dieu veut bien que nous soyons unis, jamais je n'aurai ni ville, ni bois, ni château, ni tour, que vous ne les ayez en partage avec moi... Si cela vous agrée, j'épouserai la belle Aude. »

Olivier leva les deux mains au ciel : « Seigneur Dieu, s'écria-t-il, soyez loué pour m'avoir mis d'accord avec un tel chevalier!... Sire Roland, il n'est personne au monde que j'aime plus que vous. C'est de bon cœur que je vous donne Aude pour femme. Mais délacez votre heaume pour que nous puissions nous baiser. »

— « Volontiers », dit Roland.

Tous deux délacent leurs casques; et de bon

cœur ils se donnent un fraternel baiser, se jurant de rester compagnons pendant toute leur vie.

Ainsi la paix fut faite[1].

1. L'abbaye de Saint-Faron, près de Meaux, fondée à la fin du dixième siècle, possédait un monument où étaient groupés la belle Aude, Roland, l'archevêque Turpin et Olivier. D'après l'inscription latine, Olivier disait à son ami :

> Cher Roland, je te donne Aude ma sœur pour femme
> Comme gage éternel de l'amour qui nous lia.

XVII

Les fiançailles de Roland et de la belle Aude.

On était en mai, en ces jours où le ciel est chaud et serein, où les arbres sont feuillus et les prés reverdis, où les oiseaux volettent en chantant haut et clair.

C'était la fête de saint Maurice, le preux des anciens temps ; et Charlemagne, entouré de vaillants chevaliers, tenait sa cour au palais seigneurial de Vienne.

Dame Guibourg entra dans la grande salle, menant Aude par la main droite.

Aude, richement vêtue, s'avance à pas lents, les yeux à demi baissés.

Le palais est illuminé par sa présence ; nul ne la voit qui ne soit ébloui.

— « Qu'elle est belle ! » dit Charlemagne.

Après l'avoir un moment admirée, il ajouta : « Sire Gérard, donnez-la-moi pour Roland, mon neveu bien-aimé. Tant qu'il l'aura, nos familles

ne seront plus divisées; et, s'il plaît à Dieu, Aude et Roland auront de bons héritiers pour notre plus grand bien. »

Le seigneur de Vienne répondit : « Sire, à votre gré. Ma nièce ne pouvait avoir mari de plus haute valeur. »

Charlemagne se dresse debout; appelle Roland; lui amène Aude par la main et dit : « Tu seras son mari; elle sera ta femme. »

En même temps, maints barons et l'archevêque sont pris à témoin que, devant tous, Roland et Aude sont fiancés.

XVIII

On a compté sans les Sarrasins.

Un jour est fixé pour la célébration du mariage. Mais les Sarrasins, — Dieu confonde les Sarrasins! — vont faire de ce jour un jour de deuil.

En effet, voici venir des messagers qui apprennent à l'empereur que les païens s'apprêtent à envahir la France. On doit tout quitter pour courir sus aux païens.

Roland va dans la chambre où est Aude, sa douce amie. Il lui donne un anneau; elle lui donne une bannière blanche.

Que de Sarrasins vaincus la verront triomphante, cette blanche bannière! Sur combien de villes prises elle flottera!

Mais, quand même, Roland ne la rapportera pas à sa fiancée... Roland ne reviendra plus : il mourra à Roncevaux.

LA CHANSON DE ROLAND

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE

rythmée conformément au texte roman

LA CHANSON DE ROLAND

LIVRE PREMIER

LE RESSENTIMENT

Qui ne sait quels sont les emportements d'une passion de vengeance? On se croit tout permis, et l'on ne garde nulle mesure. Dans la fausse idée qu'on se forme d'une offense que l'imagination grossit et que notre délicatesse fait croître à l'infini, quoi qu'on entreprenne, quoi qu'on exécute, ce n'est jamais trop. Un ressentiment non surmonté, à qui peu à peu nous laissons prendre l'ascendant sur nous, peut devenir le principe du plus abominable des crimes. BOURDALOUE.

Le ressentiment dont il était meurtri et aiguillonné le faisait semblable au sanglier pourchassé qui hérisse le poil de son dos et aiguise ses défenses... Il s'en allait roulant dans son esprit l'affront qu'il venait de recevoir et grommelant sa colère. De son œil qui luisait comme un cierge jaillissaient des éclairs. Sa tête était bouleversée, et, de temps à autre, les élancements de sa rage concentrée lui jetaient au front le sang et la honte.

MISTRAL.

I

LE CONSEIL TENU A SARAGOSSE PAR LE ROI MARSILE

1.

Notre grand roi, l'empereur Charlemagne[1], sept ans tout pleins est resté en Espagne, la conquérant des monts jusqu'à la mer.

1. « Carle magne » (*Carolus magnus*) ou « Charle magne » équivaut à Charles le grand. — Magne n'est plus usité que dans la désignation de la *tour grande* de Nimes, dite toujours la *tour magne*.

Pas de château qui tienne devant lui; pas de cité qui demeure debout, hors Saragosse au haut de sa montagne.

Marsile y règne. Il n'adore pas Dieu; sert Mahomet et invoque Apollon[1].

Mais le mal vient. Il ne s'en peut garder[2].

1. « Apollin reclamet. » Du moment où les Sarrasins n'étaient pas des chrétiens, on se les représentait comme étant à égal titre les adeptes des deux grandes religions qui avaient combattu le christianisme; et, par conséquent, on croyait que, non contents de servir leur Mahomet, ils priaient Apollon à l'exemple des Grecs et des Romains. Plus loin (*couplet* 224), quand Baligant entrera en scène, le trouvère fera de lui la personnification du vieux monde païen, non moins que du monde musulman, soulevés dans un suprême effort contre le chef du monde chrétien.

De fait, les Mahométans, pour n'être pas des chrétiens, ne sont ni des polythéistes, ni des idolâtres; car ils affirment l'unité de Dieu, Créateur du ciel et de la terre, et l'immatérialité de l'Esprit pur dont il est impie de se faire des images.

Au temps où nous reporte la Chanson de Roland, les Sarrasins, disciples de Mahomet, étaient le grand ennemi qui faisait trembler l'Europe et mettait en péril la chrétienté. Par cela même, l'imagination populaire, qui si volontiers généralise, voyait des Mahométans et des Sarrasins dans tous ceux qui n'étaient pas chrétiens et sujets de Charlemagne.

C'est là notamment ce qui explique que la légende, se greffant sur l'histoire, ait converti en foules sarrasines les bandes de Basques qui, le 15 août 778, au moment où Charles revenait de son expédition en Espagne, surprirent son arrière-garde dans les gorges des Pyrénées et lui infligèrent un désastre où, au témoignage de l'historien contemporain Eginhard, périrent jusqu'au dernier les Francs, parmi lesquels Roland, comte de la marche de Bretagne.

2. Dans les manuscrits, à la suite de la plupart des couplets, on trouve la mention *Aoi*. Les uns ont vu là une espèce de hourra si-

2.

Le roi païen, qui est à Saragosse, s'en est allé dans un verger, sous l'ombre, et s'est couché sur un perron de marbre.

Autour de lui sont plus de vingt mille hommes. Il en appelle à ses ducs, à ses comtes :

« Oyez, seigneurs, quel malheur nous accable : Charle le Grand, roi de France la douce, en ce pays nous est venu confondre.

» Et plus d'armée qui l'affronte en bataille ; et plus de gens qui dispersent ses gens.

» Conseillez-moi, vous êtes mes lumières ; préservez-moi de la mort, de la honte ! »

Il n'est païen qui réponde un seul mot, hors Blancandrin du château de Val-Fonde.

3.

Blancandrin fut un païen des plus sages, bon

gnifiant *Allons!* ou *En route!* D'autres ont voulu que ces trois voyelles, rattachées au verbe *aïuder*, signifiassent *Dieu nous aide!* Francisque Michel et M. Duméril ont supposé que c'était une simple notation musicale. Léon Gautier incline à penser que c'est « une interjection analogue à notre *ohé!* » M. Gaston Paris, suivi par Petit de Julleville, voit dans cette exclamation un « véritable refrain ». L'interprétation de M. Gaston Paris me paraît la bonne. J'imagine qu'à la fin des couplets qu'il accompagnait de la vielle, espèce de violon rudimentaire, pour en accentuer la cadence, le jongleur modulait le cri *Aoi;* et les auditeurs reprenaient *Aoi.*

chevalier pour briller au combat, bon conseiller pour aider son seigneur.

Il dit au roi :

« Ne vous effrayez pas; mais promettez au superbe empereur loyal service et fidèle amitié, avec présents d'ours, de lions, de chiens, sept cents chameaux, mille autours déjà grands, et quatre cents mulets qui traîneront cinquante chars remplis d'or et d'argent. Voilà de quoi payer tous ses soldats...

« *Mais trop longtemps c'est ici guerroyer*, lui direz-vous; *rentrez en France*[1], *à Aix. Je vous*

1. On remarquera que l'auteur de la Chanson de Roland désigne le plus souvent par le mot *France* tout l'empire de Charlemagne comprenant, outre les territoires français, belges et hollandais, une partie de l'Espagne, de l'Italie, de la Suisse et de l'Allemagne actuelle, si bien qu'Aix-la-Chapelle est une ville *française*, au même titre que Paris, et même à meilleur titre, étant la capitale.

D'autres fois, le poète use du mot *France* et du mot *français*, dans un sens limitatif, l'appliquant, à l'exclusion de la Flandre, de la Lorraine, de la Bourgogne, de l'Auvergne, du Poitou, de la Bretagne et de la Normandie, à cette partie de la France non méridionale qui formait le domaine royal, avant Philippe-Auguste. (*Voir notamment les couplets* 301 *et* 309.)

Il arrive au poète d'appeler la France *terre major*, la *plus grande terre* (*voir le couplet* 71 *et le couplet* 158), parce que terres latines et terres germaines relevaient d'elle.

Dans le poème du *Couronnement de Louis*, qui, sous sa forme actuelle, date du douzième siècle, il est dit :

joindrai, vienne la Saint-Michel; et, me courbant sous la loi des chrétiens, serai votre homme, en tout bien, tout honneur. »

» Même, s'il veut, donnez-lui des otages, ou dix, ou vingt, pour le mieux endormir.

» Envoyons-lui les enfants de nos femmes... Dût-il périr, j'enverrai mon enfant...

» Mieux vaut encor qu'on leur coupe la tête, que s'il nous faut perdre biens et honneurs, et nous voir tous réduits à mendier. »

4.

Il ajouta :

« J'en jure par ma droite, et par ma barbe aux poils longs et flottants : vous les verrez lever le camp en hâte, et s'en aller en France, leur pays, revoir leurs fiefs et leurs riches domaines.

Quand Dieu créa nonante et neuf royaumes,
Tout le meilleur il mit en douce France.

Le vieux trouvère ajoute :

Le premier roi que Dieu plaça en France, — Dut sa couronne à l'onction d'un ange. — Aussi le roi, ayant cette couronne, — A grands pays qui tous relèvent d'elle. — Ce sont d'abord Bavière et Allemagne; — puis, Normandie et Anjou et Bretagne, — Poitou, Gascogne et les bords de l'Espagne; — enfin Bourgogne et Lorraine, et Toscane. (Voir *Li Coronemenz Looïs :* texte publié en 1854 par Jonckbloët, et en 1888 par M. E. Langlois.)

» Charle, rentré dans son Aix-la-Chapelle, de Saint-Michel tiendra la grande fête[1]...

» Le jour fixé pourtant se passera sans que de nous on ait mot ni nouvelles.

» Le roi est fier; son cœur est implacable. De chaque otage il tranchera la tête.

» Mais il vaut mieux qu'ils y perdent leurs têtes, que perdre, nous, la claire et belle Espagne, et supporter tant de maux et souffrances.

— » C'est ma foi vrai », murmurent les païens.

1. La « grant fète » de Saint-Michel du Péril avait lieu le 16 octobre.

On la célébrait même en Angleterre, tant alors était universellement populaire l'Archange à l'épée flamboyante.

Le Mont-Saint-Michel-du-Péril-de-la-Mer (*Mons Sancti Michaelis de periculo maris*), situé aux confins de la Normandie et de la Bretagne, était un grand centre de pèlerinage.

Les écrits des onzième, douzième, treizième, quatorzième, quinzième siècles nous montrent les chrétiens de France allant en foule à ce château-abbaye dont les gigantesques murs de granit, debout au milieu des flots sur la crête d'un roc escarpé, ont été justement appelés *la Merveille*.

Il se dressait comme un défi en face de l'Angleterre; et, lors de la guerre de Cent Ans, il sut tenir, quand tout cédait.

On devrait en faire une sorte de temple du patriotisme, consacré à Jeanne d'Arc, qui, dans saint Michel du Péril, l'antique saint de la France, vit l'inspirateur de son œuvre de délivrance.

II

L'AMBASSADE SARRASINE

5.

Le roi Marsile a levé son conseil.

Il fait venir Clarin de Balaguer; Estramarin et son pair Eudropin; et Priamon et Garlan le Barbu; et Machiner et son oncle Maheu; et Joïmer et Malbien d'outre-mer, et Blancandrin, pour leur donner ses ordres.

Ces dix païens étaient des plus félons :

— « Barons, dit-il, allez vers Charlemagne, qui est devant la ville de Cordoue.

» Portez en main des branches d'olivier, symbolisant paix et soumission.

» Si par votre art vous nous mettez d'accord, vous recevrez de moi or et argent, terres et fiefs, autant que vous voudrez.

— » C'est nous combler », lui dirent les païens[1].

6.

Le roi Marsile a fini son conseil.

— « Or çà, dit-il, seigneurs, il faut partir : vous

1. Dient païen : « De ço avum asez. »

porterez des branches d'olivier; et de ma part direz à Charlemagne, que, par son Dieu, il ait merci de moi; qu'accompagné de mille de mes gens, j'irai le joindre, avant le mois fini ; que des chrétiens je recevrai la loi, et, par amour, par foi, serai son homme; qu'enfin, s'il veut, il aura des otages. »

Blancandrin dit : « Vous aurez bon succès. »

7.

Marsile fit venir dix mules blanches, beau présent fait par le roi de Séville, avec freins d'or et selles d'argent pur.

Les messagers sur les mules montèrent...

Portant aux mains des branches d'olivier, ils vont où est le roi qui tient la France.

Charle a beau faire; il sera pris au piège.

III

CHARLEMAGNE ET BLANCANDRIN

8.

En belle humeur et joie est l'empereur :

Cordoue est pris.

Les machines de guerre, brisant ses tours, ont mis ses murs en pièces.

Les chevaliers ont eu très grand butin, or et argent, et armures de prix.

Pas un païen n'est resté dans la ville sans recevoir la mort ou le baptême[1]...

L'empereur Charle est dans un grand verger. Avec lui sont Olivier et Roland, le duc Samson et le fier Auséïs, Geoffroy d'Anjou, gonfanonier du roi, Gérin, Gérier, et maints autres seigneurs.

On peut compter quinze mille Français.

Ils sont assis sur de beaux tapis blancs, et, s'amusant, jouent, les uns au trictrac ; d'autres, les vieux, les sages, aux échecs. Des jouvenceaux fringants font de l'escrime.

1. Ici apparaît le côté barbare de la figure de Charlemagne et de ses barons. Aux couplets 296, 299, 322 on trouvera d'autres témoignages de cette brutalité intolérante et féroce dont l'inconscience diminue l'horreur.

Sous un grand pin, auprès d'un églantier, est un fauteuil, tout forgé d'or massif.

Là sied le roi qui tient la douce France.

Sa barbe est blanche et son chef tout fleuri; bien fait son corps, fière sa contenance : qui veut le voir le reconnaît sans peine.

Les messagers descendent de leurs mules, et saluent Charle avec grâce et respect.

9.

Blancandrin prend le premier la parole, et dit au roi :

« Salut au nom de Dieu, que vous devez adorer dans sa gloire.

» Mon vaillant roi vous fait savoir ceci :

» S'étant enquis de la loi du salut, il vous fera grands dons sur son avoir ; vous aurez ours, lions, beaux lévriers; sept cents chameaux, mille autours déjà grands, cinquante chars remplis d'or et d'argent, traînés ici par quatre cents mulets ; bref, tant et tant de besants d'or vermeil que vous pourrez payer tous vos soldats.

» Mais finissez de séjourner ici. En France, à Aix, il vous faut retourner.

» Notre grand roi promet de vous y suivre. »

Lors l'empereur étend ses mains vers Dieu, baisse la tête et commence à penser.

10.

L'empereur-roi reste tête baissée; car en propos il ne fut jamais prompt. A sa coutume il prend temps pour parler; puis se redresse avec un fier visage :

— « C'est très bien dit, fait-il aux messagers.

» Mais votre roi est mon grand ennemi.

» Quand il m'envoie d'excellentes promesses, comment puis-je être assuré qu'il les tienne? »

Le Sarrasin répond :

« Par bons otages...

» Vous en aurez ou dix, ou quinze, ou vingt; même un mien fils au risque de sa vie. Vous n'en sauriez avoir qui soient plus nobles.

» Lorsque, rentré dans le royal palais[1], vous

1. Un château de toute beauté, entouré de douze autres châteaux magnifiques, tel était, d'après les vieilles chansons de geste, le *royal palais* de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. On y accédait par un grand perron d'acier sur lequel les chevaliers aiguisaient leurs épées et en éprouvaient la trempe. C'est sur ce perron que Roland avait essayé sa Durandal, quand il l'eut reçue en don des mains de Charlemagne. Il l'y heurta avec force. Elle n'eut pas la plus petite brèche. — Ce perron sera mentionné au couplet 301.

La *Chapelle* de Charlemagne était la cathédrale qu'il avait fait construire à Aix. On contait sur elle toutes sortes de légendes dont une est celle-ci : L'église était déjà toute bâtie et ornée, à grand

fêterez saint Michel du Péril, mon roi promet qu'il viendra vous rejoindre, à ces bains d'Aix que Dieu a faits pour vous. C'est là qu'il veut qu'on le fasse chrétien. »

Charle répond : « Ce sera son salut. »

11.

Le soir fut beau et le soleil fut clair.

Hospitalier pour les dix messagers, Charle fit mettre à l'étable leurs mules, et fit dresser au verger une tente, où, jusqu'au jour, ils passèrent la nuit.

Douze sergents durent prendre soin d'eux...

De grand matin l'empereur s'est levé.

Après avoir ouï messe et matines, il va s'asseoir à l'ombre d'un grand pin, et dit qu'on mande au conseil ses barons.

Par ceux de France en tout il veut marcher.

renfort de blocs de marbre et de lingots d'or ou d'argent, lorsque l'empereur s'avisa qu'elle était trop petite pour contenir les grandes foules qui y venaient. Il supplia Dieu de l'agrandir. Et tout à coup elle se trouva trois fois plus vaste. (Consulter l'*Histoire poétique de Charlemagne*, par Gaston Paris.)

Aix renfermait des sources d'eaux chaudes, déjà célèbres du temps des Romains. On conta néanmoins qu'elles avaient miraculeusement jailli pour Charlemagne. D'où ce vers :

« Enz en voz bainz que Deus pur vos i fist. »

IV

LE CONSEIL TENU A CORDOUE PAR CHARLEMAGNE

12.

L'empereur-roi est assis sous un pin, et ses barons viennent tenir conseil : le duc Ogier, l'archevêque Turpin, Richard le Vieux, et son neveu Henri, Thibaud de Reims et son cousin Milon, et Acelin, preux comte de Gascogne. Ils étaient bien plus de mille Français.

On y voyait et Gérin et Gérier. Avec eux vint Roland, le noble comte, accompagné du vaillant Olivier.

Puis vint celui qui trahit : Ganelon...

Lors commença ce conseil de malheur.

13.

— « Seigneurs barons, dit Charle l'empereur, le roi païen m'a transmis un message.

» De son avoir il me donne part grande : des lévriers, des lions et des ours ; sept cents chameaux, mille autours déjà grands, cinquante chars, remplis d'or d'Arabie et attelés de quatre cents mulets.

» Mais il prétend qu'en France je retourne.

» Il me suivra à Aix, en mon palais, pour recevoir notre loi de salut; et, fait chrétien, tiendra de moi ses terres.

» Le veut-il bien, en son cœur? Je ne sais. »

Et tous de dire : « Il nous faut prendre garde. »

14.

Quand l'empereur a fini son discours, le preux Roland, qui n'admet pas d'entente, se met debout et contredit son oncle.

Il dit au roi :

« Fou qui croirait Marsile !

» Voilà sept ans, nous sommes en Espagne[1]. J'ai pris pour vous et Noples et Commibles[2], con-

1. Les assauts des Sarrasins et leur vigoureuse résistance avaient tellement frappé les imaginations qu'il arriva à tel trouvère d'étendre de *sept* ans à *vingt-sept* ans la durée du séjour de l'empereur en Espagne. La chanson de *Gui de Bourgogne* (XIIe siècle) nous montre les barons, encore jeunes à leur départ de France, devenus des vieillards, et leurs fils, qu'ils avaient laissés enfants, devenus des hommes. Les fils franchissent à leur tour les Pyrénées pour prêter main forte à leurs pères. C'est Gui qui les conduit. Après de beaux faits d'armes, les nouveaux venus rejoignent leurs anciens. Vive est la joie des pères et des fils qui s'embrassent et vont fraterniser dans de communes victoires, puis reprendre la route de France. Sur cette route, hélas ! il y aura Roncevaux.

2. Noples et Commibles demeurent pour nous des villes inconnues. Nombreux sont, dans le cours du poème, les noms de villes

quis Valterre et la terre de Pine, et Balaguer, et Tudèle et Séville.

» Marsile, lui, n'a fait qu'œuvres de traître.

» Il envoya jadis quinze païens, portant chacun une branche d'olive, et vous disant des paroles semblables.

» De vos Français vous prîtes le conseil...

» On vous loua de faire une folie ; et ce païen reçut deux de vos comtes, Basan, Basile, envoyés de par vous.

» Que fit-il d'eux? Il les décapita. Leurs têtes sont sur les monts Haltoïe...

» Poussez la guerre ainsi qu'elle s'est faite; menez l'armée assiéger Saragosse, y dussiez-vous

et de peuples incertains, comportant toutes les conjectures. Qui voudra avoir là-dessus les meilleurs éclaircissements, devra lire deux études de M. Gaston Paris, l'une sur la *Géographie de la Chanson de Roland* (*Revue Critique*, septembre 1869), l'autre sur les *Noms de peuple dans la Chanson de Roland* (*Romania*, octobre 1873).

Il est manifeste que l'auteur de la *Chanson de Roland* n'a aucun souci de l'exactitude géographique. Il lui suffit d'utiliser sans discernement toute une nomenclature de pays divers et notamment de villes espagnoles qu'il a en tête et dont il ne connait pas d'ailleurs le plus souvent la position respective. De vagues notions le déterminent. Il sait, par exemple, que l'Espagne est montagneuse. C'est une raison suffisante pour qu'au commencement de son poème, il place sur une montagne la ville de Saragosse qui est en plaine. « Sarraguce k'est en une muntaigne. »

peiner toute la vie; et vengez ceux que tua ce félon[1] ! »

15.

L'empereur, sombre et la tête baissée, tord sa moustache et tourmente sa barbe, sans dire oui ni non à son neveu.

Tous sont muets; tous, hormis Ganelon, lequel se lève et s'en vient devant Charle.

D'un air superbe, il se met à parler :

« O roi, dit-il, qu'un autre parle ou moi, n'écoutez rien, sinon votre avantage.

» Le roi Marsile aujourd'hui vous avise qu'à

1. La chanson de geste, *la Prise de Pampelune*, composée vers la fin du treizième siècle, nous raconte l'épisode de Basile et Basan, qui devait avoir servi de thème à une chanson plus ancienne.

Ganelon, qui alors faisait figure de parfait baron, avait dit à Charlemagne : « Sire, au lieu d'aller mettre le siège devant Cordoue, commencez par envoyer une ambassade à Marsile. Nous avons mis cinq ans à prendre Pampelune. A ce compte, les plus jeunes d'entre nous auront barbe blanche avant que nous ayons pu faire nôtres toutes les villes d'Espagne. »

— « Soit! dit Roland. Envoyez deux messagers, droit empereur. Ils sommeront Marsile d'être chrétien et d'être votre homme. A ce prix, qu'il garde sa terre! Il en reste d'autres à conquérir. »

Basin, comte de Langres, et son ami Basile, vont trouver le roi païen au milieu de ses émirs et lui notifient la sommation de leur empereur.

— « A la potence les deux messagers! dit Marsile. Voilà ma réponse à Charlemagne, que lui apporteront leurs deux valets. »

Et les deux chevaliers furent pendus.

jointes mains il se fera votre homme, tenant de vous en don toute l'Espagne ; puis recevra la loi que nous suivons.

» Qui vous exhorte à rejeter ces offres, point ne lui chaut quelle mort nous attend.

» Conseil d'orgueil ne doit point prévaloir. Laissons les fous, et tenons-nous aux sages ! »

16.

Lors, vers le roi s'avance le duc Naime.

Charle n'a pas de vassal plus fidèle [1].

Il dit au roi :

« Vous avez entendu comment vous a conseillé Ganelon.

» L'avis est bon. Qu'il soit donc écouté !

» Ce Marsile est un vaincu de la guerre. Vous lui avez détruit tous ses remparts ; pris ses châteaux rasés par nos machines ; battu ses gens et brûlé ses cités.

» Or, il vous dit d'avoir pitié de lui, pour sûreté vous offrant des otages.

» Exiger plus vraiment serait péché.

1. Dans la chanson de geste, *Aspremont*, il est dit du duc Naime : Jamais les Francs n'eurent tel conseiller. — Jamais ce duc ne fit tort aux barons ; — ni ne donna conseil petit ou grand, — qui pût léser la veuve ou l'orphelin.

» Mettons un terme à cette grande guerre ! »
— « C'est bien parlé ! » crièrent les Français[1].

1. L'empereur ne prend aucune grande décision sans l'avis de ses barons. Comme il est dit au couplet 11 : « Par ceux de France en tout il veut marcher. » « Par cels de France voelt il del tut errer. » Il préside leur conseil; et l'avis du grand nombre fait loi.

Sans doute, Charles est impérieux avec ses barons, et à l'occasion il les tance très vertement. Mais, d'un autre côté, il y a à remarquer leur franc parler avec lui. Ce franc parler, manifesté dans divers propos de Roland (*couplet* 14) et de Ganelon (*couplet* 158), éclate surtout dans l'apostrophe brutale qu'adresse à l'empereur le comte Ogier, au fort de la bataille contre le grand émir de Babylone (*couplet* 289).

La royauté de Charlemagne est une royauté toute paternelle, tempérée par le droit d'initiative et par les libres allures d'une forte aristocratie.

V

LE CHOIX DU MESSAGER

17.

— « Seigneurs barons, qui de vous enverrai-je, à Saragosse, auprès du roi Marsile ? »

Naime répond : « J'irai, si ça vous plaît ; octroyez-moi le bâton et le gant. »

Le roi reprend :

« Vous êtes un sage homme.

» Par cette barbe et par cette moustache, vous n'irez pas si loin de votre roi...

» Rasseyez-vous ; vous n'avez rien à dire. »

18.

« Seigneurs barons, qui de vous enverrai-je au Sarrasin qui règne à Saragosse ? »

Roland répond : « J'y puis fort bien aller. »

— « Gardez-vous-en, dit le comte Olivier ; votre cœur est trop ardent et farouche : vous vous feriez, j'en ai peur, quelque affaire. J'irai plutôt, s'il plaît à l'empereur. »

Le roi reprend :

« Taisez-vous tous les deux.

» Ni vous ni lui n'y porterez les pieds.

» Non, par ces poils que vous voyez blanchis, je n'enverrai aucun des douze pairs[1]. »

Chacun se tait et attend en silence.

19.

Turpin de Reims se lève de son rang, et dit au roi :

« Laissez en paix vos Francs.

» Depuis sept ans que vous êtes ici, ils ont assez eu peines et labeurs.

» A moi d'avoir le bâton et le gant.

» J'irai trouver ce Sarrasin d'Espagne : je prétends voir un peu comme il est fait, et lui marquer ma façon de penser[2]. »

1. Les douze *pairs*, mentionnés avec des noms divers dans les chansons de geste, étaient douze seigneurs, frères d'armes ou *compagnons*, qui étaient en même temps les *compagnons* de Charlemagne.

On les appelait aussi *paladins*, hommes du *palais*, parce qu'ils étaient attachés à la personne de l'empereur comme les meilleurs de ses preux.

Les douze pairs, dans la Chanson de Roland, sont : Roland et son ami Olivier, Gérin et son ami Gérier, Yvon et son ami Yvore, Otto et Béranger, Samson et Anséis, Girard de Roussillon et Angelier le gascon.

L'auteur de *Roland*, à la fois enfantin et charmant dans son naïf amour de la symétrie, nous montrera se constituant le compagnonnage de douze Sarrasins qui seront les douze pairs de Marsile et qui combattront tour à tour les douze pairs de Charlemagne. (*Troisième livre.*)

2. Il y a ici deux sens possibles. Je les marque tous deux en tra-

Mais l'empereur répond d'un ton fâché :

« Rasseyez-vous sur votre tapis blanc ; et plus un mot, sauf si je vous l'ordonne. »

20.

« Chevaliers francs, dit le grand empereur, pour messager auprès du roi Marsile élisez-moi un baron de ma terre. »

Alors Roland : « Prenez donc mon parâtre ; vous ne sauriez en choisir un plus sage. »

— « Oui, dit chacun ; il fera bien l'affaire. »

duisant les deux vers suivants, l'un appartenant au texte d'Oxford, l'autre tiré des manuscrits de Venise :

Si'n vois vedeir alques de sun semblant,
Si li diro un poco de mon semblant.



VI

LA DISPUTE DE GANELON ET DE ROLAND

21[1].

L'empereur dit : « Çà, venez, Ganelon, et recevez le bâton et le gant : vous l'entendez, les Français vous désignent. »

Lors Ganelon :

« Roland a tout fait, sire.

» Non, jamais plus je n'aimerai Roland, ni Olivier qui est son compagnon, ni tous ces pairs qui tant aiment Roland.

» Devant vos yeux, sire, je les défie. »

— « Chut ! dit le roi : c'est là trop de rancune. Vous partirez parce que je l'ordonne. »

— « J'y puis aller ; mais c'en est fait de moi, comme jadis de Basile et Basan.

1. A cet endroit Théodore Müller introduit dans l'ordre des couplets une modification qui me paraît trop motivée par le sens pour que je ne l'adopte point, à l'exemple de Léon Gautier et de M. Léon Clédat, — quoiqu'elle n'ait pas été adoptée par maints éditeurs du vieux texte, notamment par Bœhmer et Petit de Julleville qui pourtant a l'habitude de se conformer avec fidélité au texte de Müller.

Dans le texte du manuscrit d'Oxford, les couplets qui portent ici la notation 21, 22, 23, 24, 25 se succèdent dans l'ordre suivant : 23, 24, 25, 22, 21.

22.

» Soit, je le dois, j'irai à Saragosse... Qui va là-bas pourtant n'en revient point.

» Or, songez-y, votre sœur est ma femme ; j'ai d'elle un fils : il n'est plus bel enfant ; et mon Baudoin promet d'être un vrai preux.

» A lui je laisse et mes fiefs et mes terres. Soyez-lui bon ; je ne le verrai plus. »

Le roi répond : « C'est trop vous attendrir. Il faut partir puisque je le commande. »

23.

Le comte Gane a grande angoisse au cœur.

Faisant tomber ses fourrures de martre, il n'a gardé que sa blouse de soie.

Ses yeux sont gris ; très fier est son visage ; svelte son corps, et large sa poitrine : tant il est beau, tous les regards l'admirent.

Apostrophant son beau-fils avec force :

« Fou, s'écrie-t-il, d'où te vient cette rage ? On le sait bien que je suis ton parâtre...

» Donc, il t'a plu que j'aille vers Marsile !

» Roland, si Dieu permet que j'en revienne, je te ferai subir si fort dommage, qu'il n'aura pas d'autre fin que ta vie. »

Roland répond :

« C'est orgueil et folie. On sait assez si j'ai peur des menaces.

» Pour ce message, il faut un prudent homme...

» S'il plaît au roi, j'irai à votre place. »

24.

Gane reprend :

« Tu n'iras point pour moi.

» Suis-je un seigneur dont tu sois le vassal ?

» Charle commande ; il faut que je le serve.

» J'irai trouver Marsile à Saragosse ; mais j'y ferai, qui sait ? quelque folie, pour apaiser ma très grande colère. »

Roland l'entend ; et il se met à rire.

25.

Quand Gane voit que Roland rit de lui, son cœur se fend, tordu par la colère ; et peu s'en faut qu'il ne perde le sens.

— « Roland, dit-il, je ne vous aime pas ; car c'est de vous que vient ce choix injuste...

» Droit empereur, me voici devant vous, prêt à remplir votre commandement[1]. »

1. Gane est travaillé par la haine ; il va être mûr pour la trahison. La chanson de geste, *Anséis de Carthage*, nous représente

VII

MAUVAIS PRÉSAGE

26[1].

— « Beau sire Gane, écoutez, dit le roi ; vous partirez accomplir ce message.

» Parlant pour moi, dites au roi Marsile qu'à jointes mains il soit mon homme lige.

» A lui sera la moitié de l'Espagne. L'autre moitié, je la donne à Roland.

» S'il ne s'y prête, il faut bien l'aviser que par mon ordre il sera pris, lié, dûment jugé pour fait de trahison, et mis à mort en grand deuil et opprobre.

» Voici l'écrit revêtu de mon sceau.

» Dans le poing droit livrez-le au païen. »

les barons de Charlemagne groupés autour de leur empereur expirant. Il leur dit : « Au nom de Dieu, je vous en prie — à cette heure où finit ma vie, — évitez de vivre en discorde ; — aimez-vous bien en braves gens. — *La haine est la mort d'un pays.* »

1. Ce couplet, qui comble une lacune du texte d'Oxford, est traduit sur le texte du manuscrit de Châteauroux, texte cité par Théodore Müller dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878 (Göttingen). — Le manuscrit que je désigne ici sous le nom de manuscrit de Châteauroux, parce qu'il a été donné à la bibliothèque de cette ville, est connu sous le nom de manuscrit de Versailles. Il avait appartenu à Louis XVI.

27.

Charle lui tend le gant de sa main droite.

Mais Ganelon voudrait être bien loin ; il le prend mal, et le gant tombe à terre.

— « Dieu ! s'écrie-t-on, que présage cela ? Un grand malheur suivra donc ce message ? »

— « Vous le saurez, seigneurs », dit Ganelon.

28.

Il ajouta : « Donnez-moi congé, sire. Devant partir, je ne veux plus attendre. »

— « Allez : au nom de Jésus et au mien ! » dit l'empereur.

De la droite il l'absout; et fait sur lui le signe de la croix[1] ; puis lui remet le bâton et la lettre.

1. L'empereur allie au caractère royal un caractère sacerdotal dont on trouvera un autre témoignage au couplet 255.

Quand ses guerres lui laissaient des loisirs, Charlemagne s'occupait de régler la discipline ecclésiastique et la liturgie.

De son temps, on ne comprenait pas un chef de l'Etat qui ne fût pas très religieux et défenseur zélé du catholicisme. Mais aussi très grande était l'ingérence de l'autorité civile dans les choses de la religion. Ainsi les vieilles annales nous représentent le grand empereur renvoyant à leurs familles des enfants que les évêques allaient baptiser, et leur interdisant les fonts baptismaux jusqu'à ce qu'ils fussent mieux instruits.

VIII

LE DÉPART DE GANELON

29.

A son logis Gane s'en est allé, pour y vaquer à son équipement.

Il se revêt de ses meilleures armes ; fixe à ses pieds de beaux éperons d'or ; ceint au côté Murglais, sa bonne épée ; fait amener son cheval Tachebrun ; et saute en selle, aidé par Guinemer, qui est son oncle et lui tient l'étrier.

Vous auriez vu maints chevaliers pleurer.

Tous lui disaient :

« Quel malheur est sur vous, vous si ancien dans la cour du roi Charle ! Vous renommé comme noble vassal !

» Ah ! le seigneur qui vous force à partir, même le roi ne saurait le défendre...

» Pourquoi Roland eut-il telle pensée ? Vous êtes né de parenté si haute ! »

Ils ajoutaient : « Emmenez-nous, beau sire. »

Mais Ganelon :

« Non pas, à Dieu ne plaise !

» Vous, de tels preux, mourir ! Je mourrai seul.

» Vous reviendrez dans notre douce France. Saluez-y ma femme de ma part, et Pinabel, mon pair et mon ami, et puis Baudoin, mon fils que vous savez; aidez-lui bien, tenez-le pour seigneur. »

Il suit sa voie, et va par les chemins...

LIVRE DEUXIÈME

LA TRAHISON

> Si Caïn jeta semence en ce monde, de cette semence celui-là est issu... Perfidie et orgueil ont bataille engagée avec sincérité et droiture.
>
> PIERRE CARDINAL (*treizième siècle*).

> Le fruit de la trahison c'est l'éternelle malédiction de l'histoire. Elle dira du traître : « Il avait été un brave gentilhomme ; mais, par sa dernière action, il se raya du nombre des gentilshommes et souilla à jamais sa gloire. Il s'est fait ignominieusement l'ennemi de sa patrie ; et son nom ne passe aux générations futures que pour en être abhorré. »
>
> SHAKESPEARE.

> On profite du crime et dans l'âme on le flétrit ; on fait fête au criminel et dans l'âme on le méprise.
>
> LOPE DE VEGA.

I

L'ENTRETIEN DE GANELON ET DE BLANCANDRIN

30.

En chevauchant sous les hauts oliviers, Gane a rejoint les messagers arabes, dont Blancandrin ralentissait le pas.

Les deux madrés se mettent à parler.

L'Arabe dit :

« Ce Charle est merveilleux.

» Il a conquis la Calabre et la Pouille. Sur les Anglais, passant la mer salée, il a conquis le tribut de saint Pierre.

» Mais que vient-il chercher en nos pays? »

Gane répond :

« Tel est son bon plaisir.

» Jamais mortel ne tiendra devant lui. »

31.

Lors Blancandrin :

« Certes les Francs sont braves[1].

» Mais en donnant tels conseils à leur roi, comtes et ducs lui font un très grand tort.

» Ils créent tourments et pour lui et pour d'autres. »

Gane répond :

« C'est faux de tous nos grands, sauf de Roland; et ce sera sa honte.

» Hier même encor, le roi, assis à l'ombre, se reposait sous un arbre touffu.

» Vint son neveu, vêtu de son haubert; il avait fait butin près Carcassonne.

1. Dans la vieille *Chronique de Turpin*, il est dit que « Franc » signifie « exempt de toute servitude » et que « le Français est appelé libre ou franc, de par son droit de domination et de prééminence sur tous les autres peuples », « *quia super omnes alias gentes dominatio et decus illi debetur* ».

» Tenant en main une pomme vermeille :

— « Sire, dit-il, je prétends, avec elle, mettre » à vos pieds tous les sceptres des rois. »

» Son grand orgueil devrait être sa perte ; car chaque jour il s'expose à la mort.

» Qu'il fût tué, nous aurions paix profonde ! »

32.

Lors Blancandrin :

« Roland est bien cruel, qui veut réduire à merci tous les peuples et ravager tous les pays du monde.

» Pour tels exploits sur qui donc compte-t-il ? »

— « Sur les Français, répondit Ganelon.

» Ils l'aiment tant qu'il les aura toujours. Ils ont pour lui flots d'or et flots d'argent, chevaux, mulets, étoffes et armures.

» Notre empereur doit tout à sa valeur. Levant, couchant, il conquerra le monde. »

33[1].

Le Sarrasin regarde Ganelon.

Son corps est beau ; mais félon son regard :

Il a frémi de la tête au talon. Et Blancandrin l'apostrophe en ces termes :

1. Je traduis ici dix vers empruntés au texte de Léon Gautier dans son édition critique (Tours. — Alfred Mame et fils, éditeurs).

« Or çà, seigneur, veuillez me bien entendre : désirez-vous vous venger de Roland?

» Par Mahomet, il faut nous le livrer.

» Le roi Marsile est plein de courtoisie; de ses trésors il vous fera largesse. »

Gane l'entend et baisse le menton.

II

LE MESSAGER DE CHARLEMAGNE DEVANT MARSILE

33.

Tant chemina Gane près Blancandrin, que l'un à l'autre ils donnèrent leur foi de travailler à la mort de Roland.

Par monts et vaux chevauchant, ils arrivent à Saragosse, et sous un if descendent.

Au pied d'un pin un trône se dressait, enveloppé de soie d'Alexandrie.

Là est assis le roi qui tient l'Espagne. Autour de lui sont vingt mille païens.

Par grande soif d'apprendre des nouvelles, aucun ne bouge, aucun ne souffle mot, quand Ganelon et Blancandrin paraissent.

34.

Devant le roi s'avance Blancandrin, qui par le poing tenait le comte Gane :

— « Salut », dit-il, « au nom de Mahomet, et d'Apollon dont nous suivons la loi.

» Nous avons fait votre message à Charle.

» Il a levé ses deux mains vers le ciel, et loué Dieu sans faire autre réponse.

» Mais il envoie un sien noble baron, prisé parmi les plus puissants de France.

» Sachez par lui ce qu'il veut : paix ou guerre. »

Marsile dit : « Nous écoutons. Qu'il parle ! »

35.

Lors Ganelon prend son temps, se recueille; puis avec art commence son discours, en homme expert qui s'entend à parler.

Il dit au roi :

« Soyez en garde à Dieu, le roi de gloire à qui tout culte est dû.

» Charle le preux vous mande ce message :

» Si, baptisé, vous vous faites chrétien, vous recevrez la moitié de l'Espagne.

» Si cet accord par vous est refusé, vous serez pris, puis garrotté de force, et mené droit à Aix, la capitale.

» Un jugement y finira vos jours : vous mourrez là, dans l'opprobre et la honte. »

36.

Le roi Marsile était tout frémissant. Son bras qui tient un javelot, se lève. Il va frapper. D'autres bras le retiennent.

Le roi Marsile a changé de couleur : sa main brandit la flèche aux pointes d'or.

Gane le voit; il saisit son épée, et de deux doigts la tire du fourreau.

— « Épée, dit-il, vous êtes claire et belle.

» Devant ce roi tant que je vous tiendrai, Charle mon roi n'aura pas lieu de dire que je sois mort tout seul chez l'étranger.

» Leur meilleur sang vous paiera de mon sang. »

Lors les païens : « Empêchons qu'ils se battent. »

37.

Les principaux ont tant prié Marsile que sur son trône il s'est enfin rassis.

Son oncle dit : « C'était vous donner tort que de vouloir le frapper sans l'entendre. Il vous convient d'écouter ce Français. »

— Lors Ganelon : « Je veux bien passer outre; mais je ne puis, pour tout l'or que Dieu fit, me donnât-on tous les trésors d'Espagne, me dispenser, si j'en ai le loisir, de déclarer ce que mon puissant roi vous mande, à vous, son mortel ennemi. »

Gane portait un grand manteau de martre, couvert de soie venue d'Alexandrie : il le rejette; et Blancandrin le prend.

Pour son épée, il entend la garder; et du poing droit il tient sa poignée d'or.

On se disait : « C'est un noble baron. »

38.

A pas comptés Gane du roi s'approche; puis il lui dit :

— « Vous vous fâchez à tort.

» Le roi qui tient la France, Charlemagne, si vous prenez pour loi la loi chrétienne, vous donne en fief la moitié de l'Espagne. L'autre sera pour son neveu Roland. Vous aurez là certe un fier compagnon.

» Si cet accord par vous est refusé, dans Saragosse on vous assiégera; vous serez pris, puis garrotté de force; jeté sur un mauvais cheval de charge, au lieu d'avoir destrier, palefroi, mule ou mulet pour chevaucher à l'aise; et, conduit droit à Aix la capitale, où par arrêt vous perdrez votre tête.

» Voilà le bref que Charle vous envoie. »

Dans le poing droit il lui remet la lettre.

39.

Le roi Marsile est rouge de colère.

Brisant le sceau, il en jette la cire; voit d'un

regard ce que porte le bref; puis, l'œil en feu, dit à ses chevaliers :

« Charle me dit, comme empereur de France, d'avoir souci de sa grande colère.

» C'est pour Basan et son frère Basile, décapités sur les monts d'Haltoïe.

» Si pour mon corps je veux avoir vie sauve, je dois livrer le calife mon oncle.

» Que je l'envoie! Sinon, point d'amitié. »

Le fils du roi dit alors à son père :

« Le comte Gane a parlé comme un fou. Après tels mots, il n'a plus droit de vivre. Livrez-le-moi; et j'en ferai justice. »

Gane l'entend; il brandit son épée; et il s'adosse à la tige d'un pin.

III

LE CONCILIABULE SECRET

40.

Dans son verger s'en est allé le roi.

Seuls l'ont suivi ses conseillers d'élite : c'est Blancandrin à la tête blanchie ; c'est Jurfaleu, son fils et héritier ; c'est le calife, oncle et ami fidèle.

Blancandrin dit :

« Appelez le Français : Il m'a donné sa foi pour notre cause. »

Le roi répond : « Amenez-le vous-même. »

Blancandrin part et emmène au verger Gane qu'il tient aux doigts par la main droite.

Lors fut tramée la trahison infâme.

41.

Marsile dit :

« Beau sire Ganelon, je fus trop vif et léger avec vous, quand, par courroux, je voulus vous frapper.

» Je vous fais droit. Ces fourrures de martre, dont le bel or vaut plus de cinq cents livres, avant

demain seront sur vos épaules. Belle sera ma réparation. »

Gane répond :

« Je veux bien accepter. Qu'il plaise à Dieu de vous récompenser ! »

42.

Marsile dit :

« Comte, tenez pour vrai que j'ai désir de beaucoup vous aimer.

» Me voudriez-vous parler de Charlemagne? Il est bien vieux ; il a fini son temps : je crois qu'il a deux cents ans, ou bien plus.

» En tant de lieux son corps s'est démené ! Tant de grands coups ont frappé son écu ! Il a réduit tant de rois à l'aumône ! Quand sera-t-il lassé de guerroyer ? »

Gane répond :

« Tel n'est pas Charlemagne. Pour qui le voit et pour qui le connaît, il est bien sûr que c'est un vrai baron.

» Je ne puis tant le louer ni vanter que plus il n'ait d'honneur et de bonté.

» Qui peut conter l'éclat de sa valeur? De tels rayons de vertu Dieu l'éclaire que le quitter est plus dur que mourir. »

43

Le païen dit :

« Je suis émerveillé de ce grand roi tout chenu et tout blanc, qui, j'imagine, a plus de deux cents ans.

» Que de pays où son corps a peiné ! Que de grands coups de lance il a reçus ! Quels riches rois il a faits mendiants ! Quand sera-t-il lassé de guerroyer ? »

— « Il n'en sera jamais lassé, dit Gane, tant que vivra son beau neveu Roland.

» Point n'est tel preux sous la chape du ciel.

» Très preux aussi est son cher Olivier ; preux sont les pairs, ces bien-aimés de Charle, qui ont sous eux vingt mille chevaliers.

» Ainsi gardé, Charle ne craint personne. »

44.

Le roi reprend :

« Oui, vraiment, je l'admire, cet empereur qui est vieux et chenu, et a, je crois, passé les deux cents ans.

» Par tant de lieux il est allé vainqueur ; a tant reçu de coups d'épée ou lance ; a surmonté, tué tant de grands rois ! Quand sera-t-il las de faire la guerre ? »

— « Certes jamais, tant que Roland vivra », dit Ganelon.

» Il n'a point son égal, de l'Occident jusque dans l'Orient.

» Preux est aussi son fidèle Olivier.

» Les douze pairs, qu'aime tant le roi Charle, font l'avant-garde avec vingt mille Francs; et Charle sûr ne craint homme qui vive. »

45.

Marsile dit :

« Beau sire Ganelon, j'ai belle armée; il n'en est de plus belle. Mes chevaliers sont bien quatre cent mille, prêts à lutter avec Charle et ses Francs. »

Mais Ganelon :

« Ne tentez pas le coup; vous y perdriez des milliers de vos gens.

» Pas de folie! Montrez du savoir-faire.

» Il suffira d'envoyer vingt otages, et de donner au roi tant de trésors que les Français en soient émerveillés.

» De douce France il reprendra la route, derrière lui laissant l'arrière-garde, où son neveu Roland se trouvera, avec le brave et courtois Olivier.

» Tous deux sont morts si vous voulez m'en croire.

» Charle verra tomber son grand orgueil, et n'aura plus envie de vous combattre. »

46.

Marsile alors :

« Beau sire Ganelon, par quel moyen Roland pourrai-je occire? »

Gane répond :

« Je vais vous l'expliquer :

» Charle parti aux défilés de Cize[1], derrière lui sera l'arrière-garde, que guideront le superbe Roland et Olivier en qui tant il se fie. Leur corps sera de vingt mille Français.

1. Cize (Cizre dans l'original), région confinant à Roncevaux.

Pour aller d'Espagne en France, on traversait d'abord les défilés de Roncevaux, qui sont sur le territoire espagnol, puis les défilés de Cize qui sont sur le territoire français.

Roncevaux est placé entre Pampelune et Saint-Jean-Pied-de-Port.

Au treizième siècle, des chroniqueurs espagnols, offusqués de la popularité qu'avaient acquise dans leur pays les légendes françaises à la gloire de Roland et de Charlemagne, imaginèrent de faire de dom Bernard del Carpio le héros de Roncevaux où il aurait vaincu et tué Roland. Il advint même qu'un monument fut érigé à Roncevaux en l'honneur du prétendu triomphateur espagnol. Mais, en 1794, les soldats de la Révolution, qui allaient en vainqueurs sur toutes les routes de l'Europe, s'avisèrent de passer à Roncevaux, et ils démolirent le monument de mensonge.

» Lancez sur eux cent mille de vos gens, pour engager la première bataille.

» Les Francs, sans doute, y périront en nombre.

» Vous y serez vous-mêmes décimés. Mais livrez-leur un deuxième combat.

» Dans l'un ou l'autre il faut que Roland tombe. Vous aurez fait un très brillant fait d'armes, et n'aurez plus de guerre en votre vie.

47.

» Oui, qui pourra faire que Roland meure, à l'empereur ôtera son bras droit.

» Adieu alors ses armées merveilleuses.

» N'assemblant plus toutes ces grandes forces, il laisserait France et monde en repos. »

Marsile saute au cou de Ganelon; l'embrasse et puis lui ouvre ses trésors.

IV

LE PACTE INFAME

48.

Marsile dit au comte Ganelon :

« Des bons propos il faut passer aux actes.

» Mort à Roland! Jurez qu'il sera là; et de sa mort je me porte garant. »

— « Qu'il en soit donc selon votre plaisir! dit Ganelon. Je vous jure ma foi, sur mon épée où sont saintes reliques. »

Du noir forfait le pacte est consommé.

49.

Un grand fauteuil en ivoire était là.

Marsile fait apporter le saint livre, qui sert de Bible aux Sarrasins d'Espagne : C'est de Mahom et Tervagant[1] la loi.

1. Tervagant était une idole des vieux peuples barbares. Selon Paulin Paris, c'était soit une divinité scandinave, soit une divinité gauloise.

Dans sa *Fiancée du roi de Garbe*, La Fontaine nomme cette idole :

> « Et reniant Mahom, Jupin et *Tervagant*,
> Avec maint autre dieu non moins extravagant. »

Ajouté à *Apollon*, l'idole des païens, et à *Mahomet*, l'idole des

Le roi le touche et prête son serment : Si Roland marche avec l'arrière-garde, il lancera sur lui toutes ses troupes; et, s'il se peut, Roland pour sûr mourra[1].

Gane répond : « Puissions-nous aboutir! »

50.

Vient un païen, du nom de Valdabrun; c'est lui qui fut le parrain de Marsile, lorsque ce roi fut armé chevalier.

Gai et riant, il dit à Ganelon :

« J'ai belle épée. Il n'en est de meilleure. Dans la poignée sont bien mille écus d'or. Par amitié recevez-la, beau sire. Mais aidez-nous contre le preux Roland : qu'on le rencontre avec l'arrière-garde ! »

— « Ce sera fait », lui répond Ganelon.

Puis, à la joue, au menton, il se baisent.

51.

Vient un païen qu'on nomme Climborin.

Gai et riant, il dit à Ganelon :

« Prenez mon heaume : on n'en vit de plus

Musulmans, *Tervagant* complétait la trinité des faux dieux des Sarrasins, aux yeux de l'auteur de *Roland*.

1. « E, se il poet, murrat i veirement. »

beau... Mais aidez-nous contre le preux Roland ; donnez moyen de le couvrir d'opprobre ! »

— « Ce sera fait », lui répond Ganelon.

Puis à la joue, à la bouche, ils se baisent.

52.

Ensuite vient la reine Bramimonde.

— « Sire », dit-elle au comte, « je vous aime, puisque mon sire et ses gens tant vous prisent.

» Ces bracelets seront pour votre femme : tous deux sont d'or, de rubis, d'améthyste ; ils valent plus que les trésors de Rome. Votre empereur n'en a pas de si riches. »

Gane les prend et les met dans sa botte.

53.

Marsile fait venir son trésorier :

« Malduit, dit-il, les présents sont-ils prêts ? »

Malduit répond :

« Beau sire, tout est prêt : sept cents chameaux chargés d'or et d'argent, et vingt beaux fils, les plus nobles qui soient. »

54.

Marsile tient Ganelon par l'épaule :

« Baron », dit-il, vous êtes brave et sage. Par

cette loi qui pour vous est la bonne, gardez-vous bien de changer envers nous.

» Vous aurez part fort grande en mes richesses : à chaque année il vous sera fait don de dix mulets, chargés d'or d'Arabie.

» Je vous remets les clefs de Saragosse. Offrez pour moi ces trésors au roi Charle ; et que Roland soit à l'arrière-garde !

» Si je le trouve en quelque défilé, il trouvera en moi à qui parler. J'engagerai une bataille à mort. »

— « Il m'est avis que je m'attarde trop », dit Ganelon... Et, chevauchant, il part.

V

GANELON ET CHARLEMAGNE

55.

L'empereur Charle approche de la France.

Déjà il est arrivé à Valterre, que Roland prit et puis démantela, et qui cent ans est demeurée déserte.

Là il attend des nouvelles de Gane et les tributs du grand pays d'Espagne.

Or, un matin, aux premiers feux du jour, le comte Gane arrive au campement.

56.

De grand matin l'empereur s'est levé. Il a ouï et la messe et matines ; puis est allé s'asseoir sur l'herbe verte, devant sa tente, où sont assis Roland, Olivier, Naime et nombre d'autres preux.

Là Gane vient, lui félon, lui parjure.

Perfidement il se met à parler, et dit au roi :

« Salut, au nom de Dieu.

» Sire, voici les clefs de Saragosse.

» De plus, voilà de très riches trésors, et vingt beaux fils qui serviront d'otages.

» Gardez-les bien.

» Le Sarrasin vous mande de l'excuser si le calife y manque.

» Mes yeux ont vu trois cent mille hommes d'armes, hauberts au dos, heaumes fermés en tête, et sur le flanc l'épée au pommeau d'or, prendre la mer avec le grand calife.

» Ils s'en allaient du pays de Marsile, pour éviter qu'on ne les fît chrétiens.

» Ils n'étaient pas à quatre lieues du bord, qu'on vit sévir le vent et la tempête : tous sont noyés ; on ne les verra plus...

» Avec ses gens est mort le grand calife... S'il eût vécu, je vous l'eusse amené.

» Quant à Marsile, ayez pour assuré, qu'avant que soit passé le présent mois, il vous suivra dans le pays de France, pour recevoir la sainte loi du Christ, et devenir votre vassal, mains jointes, tenant de vous le royaume d'Espagne. »

Le roi s'écrie :

« A Dieu rendons tous grâce !

» Votre œuvre est bonne et vous vaudra profit. »

Mille clairons résonnent dans l'armée.

Le camp levé, les chevaux sont chargés ; et tous, on part vers le doux sol de France.

VI

LE DÉPART DE L'EMPEREUR ET SES DEUX SONGES

57.

Charle le Grand, qui dévasta l'Espagne, prit les châteaux et força les cités, dit maintenant : « C'est la fin ; plus de guerre ! » Et l'on s'en va, chevauchant vers la France.

Le jour décline et le soir gris descend[1], quand Roland plante au haut d'une colline son étendard qui flotte sous le ciel.

Le camp français tient toute la contrée...

58.

Pendant ce temps, par les grandes vallées, vient chevauchant la foule des païens ; et ce ne sont qu'épées, casques, cuirasses, écus aux cous et lances bien fourbies.

Au haut des monts, ils sont quatre cent mille,

1. Je traduis ici un vers du manuscrit de Venise, vers cité par Müller dans son édition de 1863, et dans son édition de 1878.

Il doit être bien entendu que, dans toute la suite de ces notes, cette simple mention, *manuscrit de Venise*, désignera toujours celui des deux manuscrits de Venise dont j'ai signalé la valeur dans ma Préface (*Bibliothèque Saint-Marc. Manuscrits français*, IV).

qui, dans les bois, font halte, attendant l'aube.

Dieu! quel malheur! les Francs n'en savent rien.

59.

Le jour expire; il fait noir; c'est la nuit.

Charle s'endort.

Le puissant empereur se voit en songe aux défilés de Cize, tenant du poing sa lance au bois de frêne.

Voici soudain que Gane s'en empare.

Il la brandit et la tord à tel point que les éclats en volent vers le ciel...

Mais Charle dort, et point ne se réveille.

60.

Ce songe cesse et un autre commence.

Charle est en France, à sa chapelle, à Aix.

Un ours féroce au bras droit mord sa chair[1].

Vient, d'autre part, du côté des Ardennes, un léopard qui fièrement l'attaque.

Mais du palais un lévrier s'élance; accourt vers Charle au galop et par bonds; tranche d'abord

1. Ce songe symbolise divers incidents qui suivront. Le bras droit de Charlemagne, c'est Roland; l'ours, c'est Ganelon; le léopard, c'est Pinabel, futur champion de Ganelon: le lévrier, c'est Thierri qui proclamera la félonie de Ganelon et vaincra Pinabel.

l'oreille droite à l'ours; puis, furieux, s'en prend au léopard.

— « Le beau combat ! » s'écriaient les Français... Ils ne savaient quel serait le vainqueur...

Mais Charle dort et point ne se réveille.

VII

ROLAND A L'ARRIÈRE-GARDE

61.

La nuit s'en va ; l'aube claire reluit[1].

Très fièrement chevauche Charlemagne ; et ses clairons haut et clair retentissent.

Après avoir bien inspecté son monde[2] :

« Seigneurs barons, dit le grand empereur, voyez ces trous, ces défilés étroits : qui placerai-je à notre arrière-garde ? »

— « Prenez Roland, mon beau-fils, lui dit

1. Les rajeunisseurs de la Chanson de Roland ajoutent ici ce détail que les oiseaux s'éveillent avec l'aurore, prennent leur vol et gazouillent. C'est là une note qui sonne faux dans le poème. Son auteur n'a d'yeux que pour l'homme ; il n'a pas d'yeux pour la nature ; et en cela il reste fidèle, avec une rigidité étroite, au génie dominant de la littérature française jusqu'à Rousseau. Imaginez Chateaubriand ou Victor Hugo traitant le même sujet. Que de développements n'auraient-ils pas consacrés à ces pittoresques sites des Pyrénées où se passe l'action du poème !

2. Par mi cele ost suvent menu reguardet.

Pour le commencement de ce couplet, en même temps que j'ai traduit les trois vers du texte d'Oxford, j'ai intercalé ce vers du manuscrit de Venise :

Sunent ses graisles e belement (e) alte.

Gane; vous n'avez pas de baron si vaillant. »

Le roi l'entend; fièrement le regarde; et puis lui dit :

« Vous êtes le démon, que telle rage au corps vous soit venue.

» Qui mènerait devant moi l'avant-garde? »

Gane répond :

« Ogier de Danemark.

» Pas de baron qui mieux que lui le fasse. »

62.

Lorsqu'il entend que Gane le désigne, le preux Roland parle en bon chevalier :

« Vraiment je dois bien vous aimer, beau-père, de m'avoir fait donner l'arrière-garde.

» A mon escient, le roi n'y perdra rien, mule, mulet, palefroi, destrier, cheval de somme ou roussin sans valeur, avant qu'on n'en dispute à coups d'épée. »

— « Vous dites vrai. Je le sais bien », dit Gane.

63.

Donc lui, Roland, aura l'arrière-garde.

Son cœur en gronde; il dit à son beau-père :

« Ah! mauvais homme, homme de basse

espèce, me vois-tu donc laissant tomber le gant, ainsi que toi naguère devant Charle[1] ?

64.

» Droit empereur, ajoute le baron, donnez-moi l'arc que vous tenez au poing...

» Je sais que nul ne me reprochera de le lâcher, comme fit Ganelon, quand il reçut le gant et le bâton. »

Mais l'empereur, le front sombre et baissé, tord sa moustache et tourmente sa barbe ; et, malgré lui, ses yeux versent des pleurs.

65.

A ce moment s'approche le duc Naime.

Meilleur vassal n'est à la cour de Charle.

Il dit au roi :

« Vous l'avez entendu : votre neveu ressent grande colère.

» Puisqu'à Roland échoit l'arrière-garde, car quel baron la prendrait à sa place ? donnez-lui l'arc que vous avez tendu ; et trouvez-lui de bons auxiliaires. »

1. Pour traduire exactement je devrais dire : « ainsi que toi le bâton devant Charle ». Mais ce serait en contradiction avec le récit fait au couplet 27.

— « Voilà », dit Charle.

Et Roland reçut l'arc.

66.

L'empereur dit à son neveu Roland :

« Mon beau neveu, sachez bien qu'avec vous, je veux laisser la moitié de l'armée.

» Pour rester sauf, gardez-la près de vous. »

— « Non, dit Roland, non, je n'en ferai rien. Me perde Dieu, si je démens ma race !

» Je garderai vingt mille bons Français.

» Vous, sûrs de tout, passez les défilés; car, moi vivant, vous ne craindrez personne. »

67[1].

Le preux Roland est monté sur un tertre.

Son haubert brille ; on n'a vu le meilleur.

1. Ce couplet est emprunté au manuscrit de Venise.

Il est cité par Müller (édition de l'année 1863 et édition de l'année 1878). Je le reproduis ici pour donner une idée des formes italianisées sous lesquelles se présente la *Chanson de Roland* dans le précieux manuscrit, d'après lequel je traduirai maints autres passages comblant des lacunes du texte d'Oxford.

Li cont Rollant e munte sor un mon.
Ad una bruna, çama meior non vid on,
Laça son elmo ch'e fato à baron,
Çinçe Durendar dun ad or e li pon,
Al col se mist un escu de sanson (?).
No vol monter s'en su Valiantis non,
Ten son espieu ; blanc e li confalon,
Li bande ad or li batent fin al pon.
Or vedera chi l'amara o non.
Dis li François : « E nu vos seguiron. »

Il a lacé son heaume de baron, ceint Durandal dont le pommeau est d'or, pendu au cou son écu blasonné, et pour cheval pris son cher Veillantif.

Il tient sa lance ; et du gonfanon blanc les bandes d'or vont battant son épée.

Qui l'aime ou non, voilà ce qu'on va voir.

— « Nous vous suivrons ! » criaient tous les Français.

68

Le preux Roland enfourche son cheval.

Près de lui vient Olivier son fidèle. Viennent aussi, le preux comte Gérier, avec Gérin, Otto et Bérenger ; le duc Samson et le fier Anséis, Yvore, Yvon, tous deux très chers au roi[1], enfin le vieux Girard de Roussillon, accompagné du Gascon Angelier.

Turpin s'écrie :

« Par ma tête, j'en suis »,

— « Et moi aussi, dit le comte Gautier. Je suis son homme, et me dois de le suivre. »

1. Le texte d'Oxford ne cite que dix pairs. Mais les deux manuscrits de Venise et le manuscrit de Versailles, nous rendant le vers omis, comprennent Yvon et Yvore dans l'énumération des pairs qui suivent Roland.

L'armée élit la suite de Roland. Avec lui vont vingt mille chevaliers[1].

69.

Le preux Roland dit à Gautier de l'Hum :

« Gautier, prenez mille Français de France pour occuper défilés et hauteurs.

» Que l'empereur n'y perde aucun des siens ! »

Gautier répond : « Je vous dois bien cela. »

Le comte, avec mille Français de France, parcourt hauteurs, passages, défilés.

Recevrait-il les plus mauvais avis, sans coup férir il n'en descendra point; sept cents épées sortiront du fourreau.

Dès ce jour même, il eut forte bataille contre Almaris qui régnait sur Belferne.

1. Com lui s'en va XXM chevalers. (*Manuscrit de Venise.*)

VIII

L'ANGOISSEUSE CHEVAUCHÉE

70[1].

Charle est entré au val de Roncevaux.

Le duc Ogier dirige l'avant-garde. De ce côté on est bien garanti.

Mais en Espagne est demeuré Roland, avec les pairs et vingt mille Français.

Dieu les assiste ! Ils vont avoir bataille.

Gane le sait. Que Gane soit maudit!

71.

Hauts sont les monts, obscures les vallées ; noire la roche, affreux les défilés.

Les Français vont, mais en grande douleur.

De quinze lieues on entend la rumeur.

Ils vont... Voici là-bas la grande terre.

1. Couplet emprunté au manuscrit de Venise; cité par Théodore Muller dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878 :

> En Roncival si est Carlo entré.
> (L'ansgarde) fist el duc Oger li be,
> Da quella port no li stove garde
> Deverso Spagna li cont Rollant reve,
> Et Oliver cum tut li doçe pe.
> Di Francischi de Françà xxm. adobé.
> Bataila avra, or li secora Dé.
> Guenes lo set, qe Dex puist mal doner!

Ils voient au loin le pays de Gascogne, le doux pays où règne leur seigneur.

Il leur souvient alors de leurs domaines, des riches fiefs, des belles jeunes filles, de leurs enfants et de leurs nobles femmes. Chaque Français et s'attendrit et pleure.

Mais entre tous Charle a le plus d'angoisse. Aux défilés est resté son neveu. Pitié l'en prend ; malgré lui ses pleurs coulent.

72.

Les douze pairs sont restés en Espagne.

Vingt mille Francs sont en leur compagnie ; ils n'ont pas peur, ne craignant point la mort.

Pour l'Empereur, il s'en retourne en France, sous son manteau cachant sa grande angoisse.

A ses côtés chevauche le duc Naime.

Il dit au roi : « Quelle pensée vous pèse ? »

— « Le demander, dit Charle, est une injure.

» Ah ! j'ai grand deuil : il me faut bien pleurer. Par Ganelon France sera détruite ; car, cette nuit, je l'ai vu en esprit brisant ma lance entre mes propres mains ; et nous savons qu'il faut voir dans les songes des visions que nous montrent les anges.

» Si mon neveu est à l'arrière-garde, c'est lui la cause. Il me l'a fait laisser, loin de l'armée, en pays ennemi.

» Dieu ! Lui perdu, qui le remplacerait ? »

73.

Charle ne peut s'empêcher de pleurer.

Ils sont cent mille ayant pour lui pitié, et pour Roland bien étrange frayeur.

Gane a tout fait ; c'est lui qui a trahi, du roi païen prenant les riches dons, or et argent, étoffes et soieries, mulets, chevaux, chiens, chameaux et lions.

LIVRE TROISIÈME

LES PRODIGES DES PREUX

Nous ne songeons pas à nous dans la lutte; nous songeons à l'honneur et à la patrie. Plus la mort nous menace, plus la vie afflue en nos cœurs pour tenir ferme, attaquer et vaincre. Le lâche amasse l'opprobre sur lui et sur sa race. Nous, si notre sang coule, il n'aura pas coulé en vain. Nous triompherons, ou nous mourrons avec gloire.

TYRTÉE.

Telle sera ma chanson guerrière que par elle seront percés des milliers d'écus et rompus des milliers de hauberts...

Bien me plaît le doux temps du renouveau qui fait feuilles et fleurs venir; bien me plaît le joyeux gazouillis des oiseaux qui font retentir leur chant par le bocage. Mais plus me plaît, et jusqu'au fond du cœur, de voir rangés dans la plaine, chevaliers et chevaux armés.

J'aime quand les coureurs font fuir gens et troupeaux et que vient un grand tumulte d'hommes de guerre. Grande est mon allégresse quand je vois châteaux forts assiégés, remparts forcés et croulants. Par dessus tout me plaît le bon seigneur qui, solide sur son destrier, est le premier à l'attaque et donne cœur aux siens par son intrépide élan.

Alerte chacun, dès que s'engage le combat! Qu'on suive au premier signe! Nul homme n'est prisé quelque chose tant qu'il n'a pas donné et reçu force coups.

Sus à l'ennemi! Nous verrons briser les épées et les lances; trouer les écus; dégarnir les heaumes; et maints barons frapper grands coups ensemble; et, tout désemparés, errer à l'aventure les chevaux dont les cavaliers gisent par terre.

La mêlée bat son plein. Que nul homme de haut parage n'ait en pensée que de couper têtes et bras. Mieux être mort qu'être vif vaincu!

Je vous le dis, dormir, manger et boire ont pour moi moindre saveur que d'ouïr des deux parts le cri: « A eux! »; d'entendre hennir, par les halliers, les chevaux sans maîtres; d'entendre clamer: « A l'aide! à l'aide! »; de voir tomber, par les fossés, petits et grands sur l'herbe; et de contempler les ennemis morts qui, percés d'outre en outre, ont aux flancs des tronçons de fer.

BERTRAND DE BORN (*douzième siècle*).

I

LES DOUZE PAIRS DE MARSILE ET LEURS DÉFIS

74.

Le roi Marsile a mandé ses barons, vicomtes, ducs, comtes et connétables, et les émirs et les fils de ses nobles.

Quatre cent mille en trois jours se rassemblent.

Le tambour bat partout à Saragosse. De Mahomet on expose l'image, à tous les yeux, sur la plus haute tour. Chaque païen et le prie et l'adore.

Puis on chevauche avec rage et furie, par la contrée[1], à travers monts et plaines.

1. Ici je m'en tiens à la formule vague du manuscrit de Venise et des autres manuscrits, au lieu de suivre le manuscrit d'Oxford qui désigne expressément la *Terre Certeine*. La *Terre Certeine* c'est bien la Cerdagne : si bien qu'il faudrait traduire : « par la Cerdagne, à travers monts et plaines. » Mais la Cerdagne, telle qu'on l'entendait aux derniers siècles, ne comprenait que la région pyrénéenne tout opposée à celle qui sûrement est ici le théâtre de l'action (ainsi que l'ont démontré avec évidence MM. Gaston Paris, P. Raymond, François Saint-Maur, Léon Gautier, etc.), et dont les indigènes ont reçu de leurs ancêtres les plus reculés les traditions de ces désignations locales : *Val-Carlos*, le *Pas de Roland*, la *Croix de Roland*, la *Brèche de Roland*.

Enfin des Francs voici les gonfanons ! Des douze pairs c'est là l'arrière-garde. Il ne se peut qu'on n'ait belle bataille.

75.

Vient le premier le neveu de Marsile, sur un mulet qu'il touche du bâton.

Le rire en bouche, il dit d'un ton joyeux :

« Beau sire roi, je vous ai tant servi, j'ai eu pour vous telles douleurs et peines, j'ai tant pour vous et lutté et vaincu, qu'un fief m'est dû : ce fief sera Roland.

» Je le tuerai du tranchant de ma lance, si Mahomet veut bien me protéger.

» Par moi sera toute l'Espagne libre, de Durenstant jusqu'aux défilés d'Aspe.

» Charle lassé, les Français repoussés, jusqu'à la mort vous n'aurez plus de guerre. »

— « Soit ! Tiens le gant », lui dit le roi Marsile.

Il faut croire que la leçon exacte est celle du manuscrit de Venise. Ou bien il faut supposer, avec Petit de Julleville, soit qu'au temps de l'auteur de la *Chanson de Roland*, le nom de Cerdagne avait une plus grande extension et s'appliquait à une partie de la Navarre; soit que le poète a tout bonnement fait une confusion en mentionnant ici la Cerdagne.

76

Le gant au poing, le neveu de Marsile, d'un ton très fier à son oncle s'adresse :

« Beau sire roi, vous m'avez fait grand don ! Choisissez-moi onze de vos barons : aux douze pairs on se mesurera. »

C'est Falsaron, frère du roi Marsile, qui le premier répond à cet appel :

« Sire Aëlroth, nous irons, vous et moi ; nous livrerons ensemble la bataille.

» C'est dit... Des Francs meure la grande armée ! Par nous du moins mourra l'arrière-garde. »

77.

D'autre part vient un roi de Barbarie : c'est Corsablis, cœur mauvais et perfide ; et cependant il parle en bon vassal :

« Tout l'or de Dieu en serait-il le prix, je ne voudrais jamais être couard. Que ce Français se trouve en mon chemin, c'est fait de lui. Donc, prenez-moi troisième [1]. »

1. Je traduis ici deux vers du manuscrit de Venise cités par Müller (édition de 1863 et édition de 1878).

Alors accourt Mauprime de Brigal[1], aux pieds plus prompts que les pieds d'un cheval.

Devant Marsile il crie à voix très haute :

« J'entends mener mon corps à Roncevaux. Mort à Roland, si je fais sa rencontre ! »

78.

Là se trouvait l'émir de Balaguer, bien fait de corps, fier et beau de visage.

C'est son orgueil de chevaucher armé : il est fameux par son brillant courage. Qu'il fût chrétien, vrai baron il serait.

Il se présente et s'écrie avec force :

« A Roncevaux ! J'y veux aller aussi.

» Roland est mort, si je l'y puis trouver; mort Olivier, et morts les douze pairs.

» Les Francs mourront dans le deuil et la honte.

1. En général, j'évite de trop moderniser les noms sarrasins; et, par exemple, quand il s'est agi de désigner *Malbien*, *Malduit*, *Falsaron*, *Faldron*, je n'ai pas donné à ces noms leur forme française actuelle qui serait *Maubien*, *Mauduit*, *Fausseron*, *Faudron*. Mais ici je traduis *Malprimis* par *Mauprime* pour éviter toute confusion de ce Sarrasin avec le fils de Baligant, *Malprime*, dont il sera question dans la cinquième partie du poème.

Quand il s'agit de personnages français, je n'ai pas le même scrupule que pour les noms de personnages exotiques. Ainsi, au lieu de dire : « la belle *Alde* », je dis : « la belle *Aude* ».

» Charle le Grand n'est qu'un vieux qui radote. Il lui faudra renoncer à la guerre, et nous laisser l'Espagne libre enfin. »

— « Bien grand merci », lui dit le roi Marsile.

79.

Là se trouvait un connétable maure. L'Espagne n'eut jamais plus grand félon :

Devant Marsile il fait le fanfaron :

« A Roncevaux ! J'y mènerai mes gens, qui sont vingt mille, avec écus et lances.

» Déjà Roland peut se tenir pour mort ; et chaque jour Charle le pleurera. »

80.

D'autre part vient Turgis de Tortosa.

De sa cité il est comte et seigneur, et n'a qu'un rêve : être aux chrétiens funeste.

Devant Marsile il prend rang près des autres, et dit au roi :

« Ne vous tourmentez point !

» Mahom vaut plus que Saint-Pierre de Rome. Servons-le bien, et nous aurons victoire.

» A Roncevaux j'irai joindre Roland : nul ne pourra le sauver de la mort.

» Voyez ma lame ; elle est et bonne et longue. Je

la mettrai devant sa Durandal : on vous dira laquelle a le dessus.

» Les Francs mourront s'ils engagent la lutte. Charle le Vieux n'aura que deuil et honte, et plus jamais ne portera couronne. »

81.

Ensuite on voit le païen Escremiz, qui de Valterre est le seigneur et maître.

Il crie au roi, du milieu de la foule :

« A Roncevaux j'abattrai leur orgueil.

» Que je les trouve ; et Roland, Olivier, tous deux battus, y laisseront leurs têtes.

» Les douze pairs sont condamnés à mort.

» Les Français morts et la France déserte, Charle tout seul pleurera ses vassaux. »

82.

Là se trouvait le païen Estourgant ; Estramariz est son bon compagnon ; et tous deux sont fourbes, félons et traîtres.

— « Venez ici, seigneurs, leur dit Marsile : à Roncevaux vous irez tous les deux, et m'aiderez à conduire mes troupes. »

Eux de répondre :

« A vos ordres, beau sire.

» Contre Olivier et Roland acharnés, nous les tuerons avec les douze pairs; car nos épées sont bonnes et tranchantes : on les verra chaudes d'un sang vermeil.

» Les Francs mourront; Charle en sera dolent.

» Du grand pays nous vous ferons cadeau.

» Venez-y, roi : vous verrez beau spectacle; et nous mettrons l'empereur à vos pieds. »

83.

Tout courant vient Margariz de Séville, dont le pays s'étend jusqu'à la mer.

Pour sa beauté toutes les dames l'aiment. Il n'en est point qui ne s'épanouisse, dès qu'il se montre, et qui ne lui sourie.

Nul païen n'est si parfait chevalier.

Il fend la presse, et, dominant les cris :

— « Ne craignez rien, dit-il au roi Marsile. A Roncevaux j'irai tuer Roland. Son Olivier succombera aussi; les douze pairs sont voués au martyre.

» Voyez mon glaive avec sa garde en or, que je reçus du noble émir de Primes : je lui réserve un grand bain de sang rouge.

» Les Francs mourront; France en sera honnie; et le vieux Charle, à la barbe fleurie, en rage et deuil terminera sa vie.

» Oui, dans un an, nous aurons pris la France et coucherons au bourg de Saint-Denis. »

Le roi païen profondément s'incline.

84.

Voici encor Chernuble de Val-Nègre, aux longs cheveux qui balayent ses talons.

En se jouant il porte un poids plus lourd que ne feraient quatre mulets chargés.

Dans son pays le blé ne peut pas croître; car le soleil ne s'y montre jamais; rosée et pluie y sont chose inconnue. Comme la nuit les pierres y sont noires. C'est là, dit-on, que les démons demeurent.

Chernuble dit :

« J'ai ceint ma bonne épée; à Roncevaux je la teindrai de rouge.

» Vienne Roland, et je fondrai sur lui. Sinon, je veux qu'on ne me croie jamais !

» Oui, mon épée conquerra Durandal; les Francs mourront; la France périra. »

85.

Les douze pairs de Marsile s'assemblent; et, emmenant cent mille Sarrasins, qui avec eux formeront l'avant-garde, pour les combats s'animant à l'envi, ils vont s'armer sous un bois de sapins.

II

LA GRANDE ARMÉE ANNONCÉE A LA PETITE TROUPE

86.

Voici venir la foule des païens.

Ils ont lacé leurs bons heaumes d'Espagne ; ceint leurs épées faites d'acier viennois ; et revêtu des hauberts sarrasins, pour la plupart doublés d'un triple cuir.

Il fait beau voir leurs lances de Valence et leurs écus aux peintures dorées.

Leurs gonfanons sont blancs, bleus et vermeils.

Laissant mulets et chevaux de voyage, ils vont montés sur leurs coursiers de guerre.

A rangs serrés leur chevauchée s'avance.

Le jour est clair ; le soleil resplendit ; et chaque armure étincelle et flamboie ; et les clairons par milliers retentissent, pour que ce soit un spectacle plus beau.

87.

Grand est le bruit, et les Français l'entendent.

Olivier dit : « Nous pourrions bien, amis, avoir bataille avec les Sarrasins. »

Roland répond :

« Ah ! que Dieu nous la donne !

» Nous devons tous tenir pour notre roi.

» Pour son seigneur on doit souffrir détresse, et endurer le grand chaud, le grand froid ; risquer sa peau, risquer aussi sa tête[1].

» Soyons tous prêts à frapper de grands coups ! Que contre nous on ne chansonne pas[2] !

» Païens ont tort, et chrétiens ont bon droit.

» Onc ne viendra de moi mauvais exemple. »

88.

Sur un haut pic Olivier est monté.

Il guette à droite, au fond du val herbu, et voit venir toute l'armée païenne.

Lors, appelant son compagnon Roland :

« Que de coursiers, quel tumulte d'armures je vois venir du côté de l'Espagne !

1. Littéralement : « perdre du cuir et du poil. »

Si'n deit hom perdre e del quir et del peil.

2. Vrai type du chevalier français, le brave Roland ajoute à la témérité un grain de vanité.

Ne nous exposons pas à être chansonnés ! Telle est l'idée qui se retrouve dans les discours de la plupart des héros de nos chansons de geste, y compris le grand Guillaume d'Orange. Et ils font des merveilles avec l'espoir qu'on ne les chantera que pour les glorifier.

Trouvères et jongleurs étaient une puissance, comme aujourd'hui la presse.

» D'ici, de là, ce n'est partout, au loin, que blancs hauberts et heaumes flamboyants.

» Nos Français vont faire rude rencontre.

» Il le savait, le traître Ganelon, lui qui nous fit choisir par l'empereur ! »

Roland répond : « Tais-toi donc, Olivier. C'est mon beau-père. Il n'en faut sonner mot. »

89.

Sur un haut pic Olivier est monté.

De là il voit le royaume d'Espagne, et les païens en foule rassemblés.

Heaumes luisants d'or et de pierreries ; écus, hauberts brillamment ciselés ; épieux pointus et gonfanons au vent : son œil voit tout. Combien de bataillons ? ah ! ils sont tant qu'il ne peut les compter.

Il est troublé au dedans de lui-même ; tant bien que mal, descend de la hauteur ; revient aux siens et leur raconte tout.

90.

Olivier dit :

« J'ai vu tant de païens, que nul jamais n'en a plus vu sur terre.

» Leur avant-garde à vos yeux va paraître.

» Ils sont bien là cent mille avec écus, heaumes lacés, cuirasses toutes blanches, lances en l'air et bruns épieux luisants.

» C'est la bataille, imminente, terrible, et sans merci, comme il n'en fut jamais.

» Seigneurs français, Dieu vous donne courage! Au poste, tous, pour n'être pas vaincus! »

Et les Français : « Maudit qui s'enfuira! Pas un ne va vous manquer pour mourir. »

III

LE PRUDENT OLIVIER ET LE FIER ROLAND

91.

Olivier dit :

« Les païens sont en force ; et nos Français sont en bien petit nombre.

» Ami Roland, sonnez de votre cor !

» Charle, entendant, ramènera l'armée. »

Roland répond :

« Ce serait être fou ; et je perdrais ma gloire en douce France.

» Ma Durandal va frapper de grands coups ; son fer sera sanglant jusqu'à la garde. Sanglante aussi jusqu'à l'or du pommeau sera l'épée en toute main française.

» C'est leur malheur qui les mène en ces gorges ; tous, je le jure, ils sont jugés à mort. »

92.

— « Ami Roland, sonnez votre olifant !

» Charle entendant ramènera l'armée ; roi et barons viendront nous secourir. »

Roland répond :

« Non certe, à Dieu ne plaise que mes parents pour moi encourent blâme; que douce France ait pour moi à rougir !

» Mieux vaut frapper grands coups de Durandal, ma bonne épée, que j'ai ceinte au côté. Vous allez voir son fer ensanglanté.

» Ces félons sont rassemblés pour leur perte; tous, je le jure, à la mort sont voués. »

93.

— « Ami Roland, sonnez votre olifant !

» Si l'empereur, qui par les monts chevauche, l'entend sonner, les Français reviendront. »

Roland répond :

« Non certe... A Dieu ne plaise qu'homme vivant puisse dire jamais : « Pour ces païens Roland sonne du cor. »

» Jamais les miens n'entendront tel reproche.

» Quand je serai dans la grande bataille, je frapperai sept cents et mille coups, et vous verrez saigner ma Durandal.

» Bons sont nos Francs; ils frapperont en braves. Rien n'ôtera les païens à la mort. »

94.

— « Je ne vois pas que l'on pût vous blâmer, dit Olivier; j'ai vu les Sarrasins : vallées et monts

en sont tout inondés ; leur foule emplit et la lande et la plaine.

» Ces étrangers sont une immense armée. Que faire avec si faible compagnie ? »

Roland répond :

« Mon ardeur s'en augmente.

» Ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges, que mon pays par moi perde sa gloire !

» Plutôt mourir que d'encourir la honte !

» Plus nous frappons, plus l'empereur nous aime. »

95.

Roland est preux ; mais Olivier est sage.

Ils ont tous deux merveilleuse vaillance, et dès qu'ils sont à cheval, sous les armes, mourraient plutôt qu'esquiver le combat. Bons sont leurs cœurs et fières leurs paroles.

Mais les païens chevauchent avec rage...

— « Voyez un peu, Roland, dit Olivier. Ils sont tout près, et Charle est loin de nous.

» Si vous aviez daigné sonner du cor, il serait là ; nous n'aurions pas dommage.

» Levez les yeux vers ces noirs défilés. En quel deuil est la pauvre arrière-garde ! Ceux qui y sont n'iront pas dans une autre. »

— « Paix ! dit Roland ; c'est là nous faire outrage.

» Maudit qui porte au ventre un lâche cœur !

» Nous tiendrons pied fortement sur la place.
De nous viendront et les coups et la mort. »

IV

LES PRÉLUDES DE LA BATAILLE

96.

Quand Roland voit s'apprêter la bataille, il se fait fier plus que tigre ou lion.

Il crie : « Allons ! » et dit à Olivier :

« Fidèle ami, ne tiens plus tel langage.

» Notre empereur, nous confiant ses hommes, a mis à part ces vingt mille Français. Pas un couard dans le nombre : il le sait.

» Pour son seigneur on doit souffrir grands maux ; bien supporter la faim, le chaud, le froid ; perdre son sang, ses membres et sa vie.

» Hardi, ta lance ! Hardi, ma Durandal, la bonne épée que le roi me donna ! Et si je meurs, qui l'aura pourra dire : « Ce fut l'épée d'un noble chevalier. »

97.

Au camp était l'archevêque Turpin.

Piquant des deux, il monte sur un tertre ; groupe les Francs et leur fait ce sermon :

« Voici le poste où nous a laissés Charle. C'est notre roi : nous lui devons nos vies.

» Preux, maintenez l'honneur du nom chrétien !

» Certainement la bataille est très proche ; car sous vos yeux voilà les Sarrasins.

» Meâ culpâ! criez à Dieu merci. Pour vous sauver ma main va vous absoudre.

» Si vous mourez, vous serez saints martyrs, et trônerez au haut du Paradis. »

Tous, pied à terre, aussitôt s'agenouillent ; et, de par Dieu, le prélat les bénit :

« Sus ! frappez fort : c'est votre pénitence. »

98.

Turpin a fait un grand signe de croix ; et, allégés, quittes de tout péché, on se redresse, on se remet sur pied.

Bien équipés, vêtus de leurs armures, et tout dispos pour la grande bataille, les chevaliers enfourchent leurs chevaux.

Roland appelle Olivier son ami :

« Cher compagnon, vous disiez vrai, je vois. Gane est félon ; Gane nous a trahis ; trahis, vendus, pour beaux deniers comptants.

» Ah ! l'empereur devrait bien nous venger.

» Le roi Marsile a fait marché de nous; mais nos épées lui régleront son compte. »

99.

Voici Roland aux défilés d'Espagne, sur Veillantif, son bon cheval courant.

Sous son armure il a bien belle mine.

Il va jouant avec sa lance au poing, dont l'acier clair est tourné vers le ciel. Du sommet pend un gonfanon tout blanc, aux franges d'or lui battant jusqu'aux mains.

Son corps est beau; son front clair et riant.

Sur ses pas marche Olivier son ami.

Et les Français se disent l'un à l'autre : « Voilà Roland ! c'est notre champion ! »

Sur les païens il jette un fier regard, sur les Français un regard humble et doux. Puis, l'air courtois, il prononce ces mots :

« Seigneurs barons, avancez doucement. Cette armée vient chercher un grand martyre et nous porter un butin bel et bon, tel que meilleur n'en eut un roi de France. »

Les deux armées sont déjà face à face.

100.

Olivier dit :

« Pourquoi vous parlerais-je ?

» Vous n'avez pas daigné sonner du cor; vous n'aurez donc aucun secours de Charle : il ne sait pas quelle est notre détresse.

» Lui ni les siens ne sont point à blâmer...

» Vous, chevauchez le mieux que vous pourrez, seigneurs barons, et ne reculez point.

» Au nom de Dieu, ne pensez qu'à deux choses : à recevoir et à donner des coups.

» N'oublions pas le cri guerrier de Charle ! »

Tous aussitôt poussent le cri : « Monjoie ! »

Qui les aurait ouï lancer ce cri saurait l'élan que donne un beau courage.

Puis, on chevauche.

Oh Dieu ! Comme ils sont fiers ! Et quelle hâte ! Éperons, piquez dur ! Sus aux païens ! quoi de mieux qu'attaquer ?

Mais les païens n'ont garde d'avoir peur.

Voilà Français et Sarrasins aux prises.

V

LES PROUESSES DES PAIRS DE CHARLEMAGNE, ET CE QU'IL ADVINT DES PAIRS DE MARSILE

101.

Sire Aëlroth, le neveu de Marsile, va chevauchant en avant des païens.

Sur nos Français il déverse l'outrage :

« Félons Français, nous joutons donc ensemble !

» Tel vous trahit qui devait vous défendre.

» Charle est un fou de vous avoir laissés dans cette gorge où sera votre tombe !

» La France ici perdra sa renommée; et votre roi le bras droit de son corps. »

Roland l'entend. Grand Dieu, quelle colère ! Piquant des deux de ses éperons d'or, sur le païen il court, bride abattue, et il l'atteint du plus vigoureux coup.

Il rompt l'écu, fracasse le haubert; fend sa poitrine et lui brise les os.

Bientôt l'échine est séparée du dos; et l'âme sort délogée par le fer.

A pleine lance il le pousse, l'enlève; l'envoie

rouler, le cou coupé en deux; et, quoique mort, l'apostrophe en ces termes :

« Va donc, maraud! Charle n'est pas un fou; et il n'aima jamais la trahison.

» En nous laissant, il a agi en preux. La douce France aura sa gloire sauve.

» Frappez, Français! Le premier coup est nôtre. A nous le droit! A ces gloutons le tort. »

102.

Là est un duc du nom de Falsaron.

Du roi Marsile il est l'orgueilleux frère; et comme fief il possède la terre où ont vécu Dathan et Abiron.

Il n'est félon plus brutal sous le ciel.

Entre ses yeux s'allonge un front énorme, où on pourrait mesurer presque un pied.

Il est saisi, voyant son neveu mort; sort de la foule, et furieux s'élance, avec le cri que jetaient les païens.

— « Maudits Français! clame-t-il avec rage. Mort à l'honneur de votre douce France! »

Lors Olivier est pris d'un grand courroux; pique des deux de ses éperons d'or; en bon baron fonce sur le païen; brise l'écu, fracasse le haubert; lui plonge au corps les pans du gonfanon; de ses

arçons l'abat à pleine lance; regarde à terre où il le voit gisant, et le confond par ces fières paroles :

« Je n'ai souci, maraud, de vos menaces... Frappez, Français, frappez; nous les vaincrons! »

Il crie : « Monjoie[1] »; c'est le cri du roi Charle.

103.

Un roi est là qui a nom Corsablis. Il vient de loin; il est de Barbarie.

Interpellant les autres Sarrasins :

« On peut, dit-il, aisément s'en tirer.

» De ces Français, le nombre est misérable; tels combattants méritent nos dédains.

1. Il est habituel d'écrire *Montjoie* qu'on explique par *Mont de la Joie*, nom donné à la colline voisine de Paris où saint Denis eut *la joie* de conquérir le Paradis par le martyre.

La Chanson de Roland, qui est peut-être le premier document où il est fait mention de notre vieux cri de guerre, ne l'orthographie jamais avec un *t*, et lui donne le sens de *Ma joie; Mon joyau* (*Meum gaudium*), par allusion à l'épée de Charlemagne appelée *Joyeuse* à cause de la *joie* qu'avait l'empereur de posséder, enchâssée dans le pommeau, la pointe de la lance dont fut percé le Christ. (*Lire ci-après le couplet* 218.)

Monjoie, en même temps qu'il est le cri de France, datant du jour où Charlemagne enrichit son épée d'une relique de la Passion, désigne l'oriflamme, la bannière du roi, le drapeau de l'armée. C'est précisément dans la grande bataille de Charlemagne avec le chef de l'islamisme, racontée plus loin, que la bannière royale reçoit le nom de *Monjoie*, emprunté au cri de ralliement du roi et des chevaliers. (*Voir le couplet* 254.)

» Leur empereur ne saurait les sauver. Tant pis pour lui ! Pas un n'échappera. Voici le jour où ils vont tous mourir. »

Turpin entend ces propos du païen.

Est-il vraiment homme plus haïssable ?

Piquant des deux de ses éperons d'or, il fond sur lui, puis frappe à toute force.

Il fend l'écu, fracasse le haubert ; lui plante au corps la pointe de sa lance ; pousse si fort qu'il le fait chanceler ; enfin l'abat raide sur le chemin.

Puis le voyant qui gît dans la poussière, quoiqu'il soit mort, il lui parle et lui dit :

« Lâche païen, vous en avez menti ! Monseigneur Charle est toujours notre force ; et nos Français ne pensent pas à fuir.

» Vos compagnons, nous les clouerons ici.

» Pour vous, c'est fait ; allez dans l'autre monde ! Nouvelle mort vous y devrez souffrir[1].

1. Je traduis ici un vers du manuscrit de Venise :

« Novelle mort vos stovera sufrir. »

La nouvelle mort, c'est la mort éternelle. Les damnés, à la fois privés de Dieu et privés du néant, meurent éternellement de ne pouvoir mourir.

La conception du moyen âge sur la mort éternelle est mise en lumière dans ces vers d'Agrippa d'Aubigné :

Maudits, n'espérez point fin à votre souffrance :
Point n'éclaire aux enfers l'aube de l'espérance.
Aboyez comme chiens ; hurlez en vos tourments ;

» Frappez, Français ! Et que nul ne s'oublie !

» Le premier coup est nôtre, Dieu merci.

» Monjoie ! Les Francs seront maîtres du champ. »

104.

Par de bons coups Gérin montre à Mauprime que son écu ne vaut pas un denier; car il en rompt la boucle de cristal, dont la moitié va rouler sur le sol.

Jusqu'à la peau il perce son haubert; puis lui enfonce au corps sa bonne lance.

Le païen tombe à terre comme un bloc; et Satanas prend son âme aux enfers.

105.

Gérier, l'ami fidèle de Gérin, frappe l'émir, lui brise son écu; de son haubert met en morceaux les mailles ; lui pousse au cœur sa lance redou-

L'abîme ne répond que d'autres hurlements.
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente vue
A l'espoir du poignard ; le poignard plus ne tue.
« Que la mort, direz-vous, était un doux plaisir ! »
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison? En vain cet artifice.
Vous vous précipitez? En vain le précipice.
Courez au feu brûler? Le feu vous gèlera.
Noyez-vous? L'eau est feu ; l'eau vous embrasera.
La peste n'aura plus de vous miséricorde.
Etranglez-vous? En vain vous tordez une corde.
Criez après l'enfer? De l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

table; frappe si bien qu'il traverse son corps, et l'abat mort.

Le païen roule à terre.

Olivier dit : « Gente est notre bataille ! »

106.

Le duc Samson s'attaque au connétable ; brise l'écu couvert d'or et de fleurs ; atteint sa chair, malgré son bon haubert ; perce son cœur, son foie et ses poumons ; et l'abat mort, qu'on en pleure ou en rie !

— « Coup de baron ! » dit Turpin l'archevêque.

107.

Anséïs laisse aller son destrier, et va frapper Turgis de Tortosa ; brise l'écu sous la boucle dorée ; puis, du haubert perçant les doubles mailles, lui loge au corps la pointe de sa lance.

Le fer va droit et ressort par le dos. Lors, sur le pré, raide mort le corps tombe.

— « Très bien frappé ! C'est d'un preux », dit Roland.

108.

Pour Angelier, le Gascon de Bordeaux, lâchant la bride à son cheval qu'il pique, il va frapper

Escrémiz de Valterre; met en morceaux l'écu qu'il porte au cou; rompt du haubert les mailles supérieures; fend sa poitrine entre les deux mamelles; le jette mort tout en bas de sa selle; et puis lui dit : « Vous n'avez pas de chance. »

109.

Otto s'attaque à l'Arabe Estourgant; frappe le cuir au-devant de l'écu; en fait sauter tout le rouge et le blanc; pousse au païen; rompt les pans du haubert; lui plante au corps son bon épieu tranchant, et l'abat mort de dessus son coursier. Puis il lui dit : « Nul ne vous sauvera. »

110.

Béranger, lui, fond sur Estramariz; brise l'écu, fracasse le haubert; plonge sa lance au milieu de son ventre, et l'abat mort entre mille païens.

Donc, maintenant, en voici dix tués des douze pairs qu'avait le roi Marsile.

Deux sont vivants : Chernuble et Margariz.

111.

Margariz est un vaillant chevalier, robuste, beau, et fringant et agile.

Piquant des deux, il court sur Olivier; brise

l'écu sous sa boucle d'or pur; le long des flancs lui porte un coup de lance.

Mais c'est en vain : Dieu protège Olivier. Bien qu'effleuré, son corps n'est pas touché.

Le Sarrasin passe outre sans obstacle, sonnant du cor pour rallier les siens.

112.

Brillants combats! Merveilleuse mêlée!

Le preux Roland va s'exposant sans peur.

Quatorze fois il use de sa lance, frappant des coups tant que le bois lui dure. Mais au quinzième, elle est rompue, en pièces.

Alors il met à nu sa Durandal; pique des deux, et fonce sur Chernuble; brise son heaume où luit mainte escarboucle; lui coupe en deux et coiffe et chevelure; tranche à la fois les yeux et le visage, et le haubert formé de fines mailles, et tout le corps, jusqu'à son enfourchure; atteint la selle ornée de lames d'or; pénètre aussi dans le corps du cheval; non loin du joint, lui coupe en deux l'échine; et abat morts, sur l'herbe drue des prés, le Sarrasin ainsi que sa monture.

Après il dit : « Drôle, mal t'en a pris! Ton Mahomet ne te sauvera pas. A tels gloutons point n'appartient de vaincre. »

VI

LA TERRIBLE MÊLÉE

113.

Roland chevauche à travers la mêlée.

Sa Durandal, qui bien tranche et bien taille, sème la mort parmi les Sarrasins.

Il va jetant cadavres sur cadavres, et de sang clair inonde tout le sol : rouges de sang sont ses bras, son haubert.

Son bon cheval ruisselle aussi de sang : rouge est son cou, rouges sont ses épaules...

S'il est quelqu'un qui ne soit pas en reste, c'est Olivier ; les autres pairs aussi.

On court frappant et d'estoc et de taille ; et les païens, sous les coups des Français, tombent mourants, ou morts :

Turpin de dire :

« Elle va bien, la noblesse de France !

» Monjoie ! Monjoie ! Et vivent nos barons ! »

Monjoie ! Monjoie ! c'est le cri du roi Charle[1].

1. A la fin de ce couplet, j'ai traduit, en même temps que le texte d'Oxford qui porte : « Ben ait nostre barnage », la variante : » Ben est nostre barnage. »

114.

Dans la mêlée Olivier chevauchait, n'ayant au poing qu'un tronçon de sa lance; car, en frappant, le bois s'était brisé.

Il attaqua le païen Malsaron; brisa l'écu luisant d'or et de fleurs; lui fit sortir les deux yeux de la tête, et fit rouler la cervelle à ses pieds... Son corps rejoint sept cents corps de païens.

Olivier tue Estorgos et Turgis. Mais jusqu'au poing son tronçon s'est rompu...

— « Que faites-vous, compagnon? dit Roland. Pour tels combats point ne faut un bâton. Il n'est de bon que le fer et l'acier.

» Où avez-vous votre épée Hauteclaire, à garde d'or, à pommeau de cristal? »

Le preux répond : « Je ne puis la tirer, tant j'ai besoin de frapper vite et ferme. »

115.

Pourtant il a tiré sa bonne épée, tant réclamée par son ami Roland.

Il la lui montre, en vrai bon chevalier, par les grands coups qu'il en donne aux païens.

L'un d'eux était Justin de Val-Ferrée.

En deux morceaux il partage sa tête; tranche

son corps, sa cuirasse brodée, sa bonne selle où joyaux et or luisent ; pourfend l'échine au cheval qui le porte, et abat morts cheval et cavalier.

— « Décidément je vous agrée pour frère. C'est pour tels coups que l'empereur nous aime », lui dit Roland.

Et tous s'écrient : « Monjoie ! »

116.

Voici Gérin sur son cheval Sorel, et son ami Gérier sur Passe-Cerf.

Piquant des deux, ils leur lâchent les rênes et vont frapper le païen Timozel, l'un dans l'écu, l'autre sur le haubert.

Leurs deux épieux se brisent dans son corps : il tombe mort au milieu d'un guéret.

Je ne sais pas et n'ai pas ouï dire lequel des deux fut le plus intrépide.

Esperveriz, fils de Borel, est là ; il meurt des coups d'Angelier de Bordeaux.

Par l'archevêque est tué Siglorel, cet enchanteur qui alla aux enfers où Jupiter le mena par magie.

Turpin s'écrie : « Aux diables le félon ! »

Roland répond : « C'en est fait du maraud. Frère Olivier, vive qui si bien frappe ! »

117.

De plus en plus terrible est la bataille. Français, païens, échangent de grands coups; c'est belle attaque, et c'est belle défense.

Partout on voit lances rompues, sanglantes, et gonfanons déchirés, mis en pièces.

Que de Français laissent là leur jeunesse !

Ils ont chacun une mère, une femme, et des amis qui là-bas les attendent, aux défilés : ils ne les verront plus.

Charle le Grand en pleure et se lamente. Mais à quoi bon ? Ils n'auront point secours.

Ah ! Ganelon, quand il vendit les siens, à Saragosse, a fait un mal bien grand !

Il doit en perdre et la vie et les membres, jugé à Aix, ensuite écartelé; et l'on pendra trente de ses parents, qui de leur mort n'avaient aucune attente[1].

118.

Oui, formidable, horrible est la bataille, où font miracle Olivier et Roland, et où Turpin rend les coups par milliers.

1. « Qui de murir nen ourent *esperance.* »

Littré cite ce vers dans son historique du mot *espérance.* — Des éditeurs de la Chanson de Roland ont substitué au mot du texte d'Oxford, sans raison suffisante. *espairnance* ou *espargnance.*

Les douze pairs ne sont pas en retard; et tous les Francs frappent comme un seul homme.

Par cent, par mille, y meurent les païens.

Qui ne s'enfuit est voué à la mort; bon gré, mal gré, il finit là son temps.

Nous y perdons nos meilleurs chevaliers.

Ils ont laissé, là-bas en douce France, un père, un fils; ils ne les verront plus, ni l'empereur qui aux ports les attend[1].

1. Le mot *port*, dans la région pyrénéenne, désigne un passage entre deux montagnes, parce que, selon la remarque de Littré, « c'est par là que *se portent* les marchandises ». Tel *le port de Vénasque*. Le col de Roncevaux est appelé *port de Valcarlos*. Même sens dans l'appellation de *Saint-Jean-Pied-de-Port*.

VII

LES PRÉSAGES DE LA MORT DE ROLAND

119.

En France éclate une étrange tourmente.

Le vent mugit et le tonnerre gronde. Partout ce n'est que pluie, grêle, tempête.

La foudre tombe, et tombe, et tombe encore.

La terre tremble, oui vraiment elle tremble, de Saint-Michel du Péril de la Mer jusqu'à Cologne où sont saintes reliques[1], de Besançon jusqu'au port de Wissant.

Dans les maisons les murs craquent et crèvent.

En plein midi, viennent grandes ténèbres. Il n est clarté que du feu des éclairs.

Chacun le voit et est pris d'épouvante.

Plusieurs disaient : « C'est le grand jugement : tout est fini; les temps sont consommés ! »

1. Des textes indiquent ici Reims; d'autres Sens. Je me rallie à l'interprétation de Léon Gautier et de M. Gaston Paris. Dans l'empire de Charlemagne, de même que Besançon était à l'opposite de Wissant, situé entre Boulogne et Calais, Cologne était à l'opposite du Mont Saint-Michel en Normandie.

Mais on se trompe ; on ne sait pas les choses. C'est le grand deuil pour la mort de Roland.

120[1].

L'orage est grand ; les signes sont terribles.

Depuis midi jusqu'à la fin du jour, se fait partout une épaisse nuit noire que le soleil ni la lune n'éclairent.

Le sol bondit ; les murailles se fendent.

Tous ceux qui sont les témoins de ces choses ont l'âme en peine et croient qu'ils vont mourir.

Ah ! c'est bien droit que tous soient dans l'angoisse, quand Roland meurt, lui le grand capitaine, tel que jamais meilleur ne tint l'épée pour batailler et terres conquérir.

1. Ce couplet et les deux suivants sont tirés du manuscrit de Venise, sauf quelques vers pris à d'autres manuscrits.

Müller, dans son édition de 1878, donne un double extrait du manuscrit de Venise et du manuscrit de Paris. — Le manuscrit de Paris (treizième siècle) ne souffre pas la comparaison avec le manuscrit de Venise. Mais il tient le premier rang parmi les manuscrits de second ordre où se trouve paraphrasée et remaniée la Chanson de Roland.

VIII

LES FRANÇAIS MAÎTRES DU CHAMP DE BATAILLE

121.

Les Sarrasins sont en pleine déroute, tant les Français frappent de leurs épées, dont l'acier blanc est rougi par le sang.

Ce n'est partout que païens qui s'enfuient, et chevaliers galopant à leurs trousses.

122.

Morts et mourants peuplent toute la plaine.

Que de païens tombés sur l'herbe drue ! Que de hauberts qui reluisent à terre, et que d'écus, que de lances brisées !

De bons chevaux, errant sans cavaliers, de çà, de là courent traînant leurs rênes, et le poitrail tout empourpré de sang.

Si les Français ont gagné la bataille, Dieu ! qu'ils sont loin d'être au bout de leur peine !

Charle en perdra sa force et sa fierté. Grand est le deuil où va tomber la France.

123.

De si bon cœur les Français ont frappé, que les païens sont gisant par milliers; et sur cent mille il s'en sauve un ou deux.

— « Les braves gens! s'écriait l'archevêque. De plus vaillants ne sont pas sous le ciel.

» Bien est-il dit, dans la geste de France, que tout Français naît hardi pour la guerre, et que le roi est servi par des braves. »

De place en place, on va cherchant les siens, les yeux mouillés de tendresse et de deuil, par grand amour pour ceux du même sang.

Pourtant Marsile, avec sa grande armée, n'est pas très loin et va bientôt surgir.

IX

MARGARIZ ET SON SUPRÊME APPEL A MARSILE

124[1].

Le preux Roland, Olivier son ami, les autres pairs, enfin tous les Français, ont frappé dur en vaillants chevaliers. Des Sarrasins immense est le massacre.

Un a pu fuir; et ils étaient cent mille.

Mais ce fuyard ne mérite aucun blâme. Son corps blessé porte écrit son courage : il est percé de quatre coups de lance.

C'est Margariz. Il court devers l'Espagne; trouve Marsile, et lui dit la défaite.

125.

Donc Margariz tout seul s'en est allé, l'écu percé, la lance fracassée, l'épée en sang, et le haubert rompu. Ah! les fiers coups qu'au combat il donna! et quel baron, Dieu! s'il était chrétien!

1. Ce couplet et le couplet suivant sont traduits d'après le texte du manuscrit de Venise. Müller cite ce texte, ainsi que celui du manuscrit de Paris, dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878.

Au roi Marsile il fait récit de tout; puis, à voix haute, il le supplie ainsi :

« A cheval, sire, à cheval sur-le-champ! Vous trouverez les Français épuisés.

» Sans doute ils ont donné martyre aux nôtres. Mais leurs épées, leurs lances sont en pièces; et la moitié d'entre eux couvre le sol.

» Les survivants, affaiblis et brisés, sont la plupart blessés, baignés de sang.

» Tout désarmés, on les vaincra sans peine.

» Courez sur eux, cher sire, ils sont à nous. »

X

UNE NOUVELLE ARMÉE SURGIT

126.

La grande armée des païens a surgi.

Il vient là-bas, par-dessus la vallée, le roi Marsile, avec sa forte armée, qui se divise en vingt belles colonnes.

Le clair soleil fait reluire les heaumes, tout émaillés d'or et de pierreries, et les écus et les hauberts brodés.

Tout retentit du grand bruit des clairons, sonnant la charge au nombre de sept mille.

Roland s'écrie :

« Olivier, mon cher frère, Gane le traître a juré notre mort. Sa trahison n'est que trop manifeste; mais l'empereur en tirera vengeance.

» Nous, nous allons avoir rude bataille; car on ne vit jamais tel nombre d'hommes.

» Ma Durandal va frapper de bons coups. Vous, déchaînez votre épée Hauteclaire.

» Nous les avons portées en tant de lieux! elles nous ont gagné tant de victoires!

» N'encourons pas de méchantes chansons. »

XI

LES EXHORTATIONS DE TURPIN ET LA MAGNANIMITÉ DES FRANÇAIS

127.

Quand les Français voient tous ces Sarrasins qui de partout inondent la campagne, ils crient : « A l'aide! Olivier et Roland! Les douze pairs! Au secours! Au secours! »

Alors Turpin leur dit ce qu'il en pense :

« Seigneurs barons, pas de lâches pensées! Au nom de Dieu, qu'on ne vous voie point fuir! ne prêtez pas aux méchantes chansons! Il vaut bien mieux mourir en combattant.

» Oui, tout est dit; c'est ici notre fin : avant la nuit, nous quitterons ce monde.

» Mais je vous suis bon garant d'une chose : le Paradis va s'ouvrir à vos âmes, et vous serez assis parmi les saints. »

Au cœur de tous ces mots mettent l'élan.

On crie : « Monjoie! En avant et Monjoie! »

128[1].

Le roi Marsile est un bien méchant roi.

— « J'ai foi en vous », dit-il à ses païens :

« Mais ce Roland est fort que c'est merveille. Il nous faudra grand'peine pour le vaincre : et ce n'est pas assez de deux batailles.

» Je garderai avec moi dix colonnes, pour lui livrer la troisième bataille.

» Aux autres dix de lutter tout de suite.

» Vous, Grandonis, je vous mets à leur tête; soyez le chef commandant en mon nom, et recevez de ma main cette enseigne.

» De Charle enfin la puissance va choir, et l'on verra la France dans la honte. »

129.

Le roi païen, du haut d'une montagne, voit Grandonis courir dans la vallée.

Trois grands clous d'or fixent son gonfanon.

Il a crié : « Barons, tous à cheval ! »

Mille clairons avec éclat résonnent.

1. Les trois couplets qui suivent sont traduits sur divers textes, notamment sur les textes du manuscrit de Venise et du manuscrit de Paris, cités par Müller partiellement dans son édition de 1863 et totalement dans son édition de 1878.

— « Que ferons-nous, mon Dieu? » crient les Français.

« Que de malheurs nous vaudra Ganelon! comme il nous a traîtreusement vendus!

» Les douze pairs puissent-ils nous sauver! »

— « Bons chevaliers, répète l'archevêque, vous recevrez en ce jour grand honneur. Dieu vous réserve et couronnes et fleurs, au Paradis, entre les glorieux.

» Quant aux couards, le ciel leur est fermé. »

Lors les Français :

« On fera son devoir.

» Nous serons morts ce soir, mais non félons! »

130.

Le roi Marsile a gardé dix colonnes; les autres dix chevauchent pour combattre; et l'on entend, de plus fort en plus fort, sonner l'appel de leurs mille clairons.

— « Dieu! s'écrie-t-on, qu'allons-nous devenir? Les douze pairs, hélas! n'y feront rien. »

Dans tous les rangs c'est douleur et pitié. On s'aime bien; et l'un pleure sur l'autre; et de bon cœur l'un l'autre l'on s'embrasse.

— « Enfants de Dieu, restez gaillards et fiers, dit l'archevêque.

» Il faut avoir courage... Vous possédez en Dieu un sûr ami.

» Soyez en paix : voici venu le jour où vous irez, fleuris et couronnés, vous reposer sur de beaux lits de roses, dans les palais de son saint Paradis.

» Pour les couards, ils n'y seront jamais. »

Les Francs s'écrient :

« Nous ne faiblirons pas.

» Vienne la mort, si cela plaît à Dieu !

» Nous tiendrons pied contre nos ennemis ; nous sommes peu, mais nous sommes hardis.

» Lance en avant, courons sur les païens ! »

Bride abattue, on pousse aux Sarrasins ; et corps à corps la mêlée se déchaîne.

Là vont périr maints vaillants chevaliers, amis pleurés par gentes demoiselles, maris pleurés par femmes rendues veuves, pères pleurés par enfants orphelins.

Grands deuils, grands cris attristeront la France.

XII

LES NOUVEAUX EXPLOITS D'OLIVIER, DE ROLAND ET DE TURPIN

131.

Un Sarrasin, venu de Saragosse, ville dont il possédait la moitié, homme au cœur bas, du nom de Climborin, le même à qui Gane donna sa foi, et qui voulut le baiser sur la bouche en lui donnant un casque avec rubis[1], s'écrie qu'il veut faire honnir la France :

« Au grand pays je prendrai son honneur.

» A l'empereur je prendrai sa couronne. »

Puis, enfourchant son cheval Barbamouche, vrai épervier, plus prompt que l'hirondelle, il l'éperonne et lui lâche les rênes.

A ses coups s'offre Angelier de Gascogne.

Haubert, écu, rien ne tient; tout lui cède. Droit dans le cœur il lui plante l'épieu : de part en part, le corps est traversé.

A pleine lance il le retourne à terre :

1. Je corrige ici une inadvertance de l'auteur ou du copiste qui substitue une épée au casque dont il a été fait mention au couplet 52.

« Voyez, dit-il, nous avons beau gibier. Frappez, païens, rompons leurs rangs serrés! »

Et les Français : « Dieu! perdre un si brave homme! »

132.

Alors Roland interpelle Olivier :

« Cher compagnon, voici Angelier mort. Nous n'avions pas plus vaillant chevalier. »

Olivier pousse un long gémissement. « Ah! veuille Dieu, dit-il, que je le venge! »

Son destrier vole sous l'éperon. Rouge de sang il brandit Hauteclaire, et va frapper le païen avec force.

Un seul grand coup de l'épée qu'il agite tue le païen qui expire à ses pieds.

Le démon guette et emporte cette âme...

Puis, Olivier tue le duc Alphaïen; tranche la tête au fier Escababi, et jette à bas sept Sarrasins énormes : ils ne pourront jamais plus guerroyer.

— « Mon compagnon est en grande colère, disait Roland; il fait mal s'y frotter.

» Quel grand honneur je le vois conquérir!

» Voilà les coups qui nous font chers à Charle.

» Frappe, Olivier! Frappe, bon chevalier! »

133.

Voici venir le païen Valdabrun, seigneur sur mer de quatre cents navires, et renommé parmi les mariniers.

C'est lui qui fut parrain du roi Marsile et le premier lui chaussa l'éperon[1].

Par trahison, il prit Jérusalem; de Salomon viola le saint temple; et de sa main tua le patriarche, devant les fonts de notre saint Baptême.

Quand Ganelon fit le serment infâme, il en prit acte, et donna à ce traître sa belle épée avec mille écus d'or.

Sur son cheval appelé Gramimond, qui court, piqué par l'éperon aigu, d'un pied plus prompt que l'aile du faucon, il va frapper le puissant duc Samson.

Fondant sur lui, il met l'écu en pièces; rompt le haubert, lui fait entrer au corps, rouges de sang, les pans du gonfanon; lui fait vider l'arçon à pleine lance, et l'étend mort.

« Bien! dit-il à voix haute. Frappez, païens : nous les vaincrons de reste. »

1. Je traduis ici, outre le vers du texte d'Oxford, un vers des manuscrits de Lyon et de Cambridge.

— « Ah! sire Dieu! s'écriaient les Français, quel grand baron la France vient de perdre! »

134.

Le preux Roland, quand il voit Samson mort, sent deuil au cœur, comme bien vous pensez.

Prompt, il s'élance, animant son cheval.

Sa Durandal, qui vaut plus que l'or fin, porte bientôt le plus rude des coups.

Du Sarrasin elle brise le casque, où reluisaient l'or et les pierreries; lui fend la tête et le corps et l'armure; tranche la selle incrustée en or pur; pénètre enfin dans le dos du cheval.

Dieu! quelle entaille! Et l'homme et sa monture, louez, blâmez, s'abattent raides morts.

Les païens crient : « Qu'un tel coup nous est dur! »

Roland répond : « Je ne puis vous aimer. Le droit vous manque, et vous n'avez qu'orgueil. »

135.

Un Africain est là, venu d'Afrique. C'est Malcuidant, le fils du roi Malcud.

Son armement, qui est en or battu, plus qu'aucun autre étincelle au soleil.

Sur son cheval, qu'il nomme Saut-Perdu, che-

val plus prompt que cerf, faucon ou lièvre, piquant des deux, il va vers Anséïs, et frappe droit au milieu de l'écu, dont le vermeil et l'azur sont brisés. Il met en deux le devant de l'armure, et plonge au corps sa lance, fer et bois.

Anséïs meurt ; il a fini son temps.

— « Pauvre baron ! » gémissent les Français.

136.

De-ci, de-là, va et vient l'archevêque.

Tel tonsuré jamais ne chanta messe, — si belles sont les prouesses qu'il fait.

— « Tu as tué quelqu'un que je regrette ; Dieu te le rende ! » a-t-il dit au païen.

Et il l'atteint d'un bond de son cheval.

Fer ni acier ne peuvent l'arrêter.

Il a tiré sa bonne épée Almace ; frappe un grand coup sur l'écu de Tolède ; rompt le haubert, et, transperçant son homme, l'envoie rouler sur l'herbe qui verdoie.

— « Il frappe bien, dit-on, notre archevêque[1]. »

1. La fin de ce couplet est en partie traduite d'après les deux manuscrits de Venise.

XIII

GRANDONIS ET ROLAND

137.

Voici venir le païen Grandonis, fils de Capuel, le roi de Cappadoce. Marsile a fait de lui le chef des siens en lui donnant l'enseigne brodée d'or.

Son bon cheval, qu'il appelle Marmore, est plus léger que l'agile hirondelle.

Il l'éperonne en lui lâchant les rênes, et sur Gérin fond avec tant de force qu'il fend en deux son écu de vermeil, du haut en bas découvre sa cuirasse, lui plonge au corps sa banderole bleue et l'abat mort sur une grande roche.

Il tue aussi son bon ami Gérier ; puis Béranger, puis Guyon de Saintonge ; enfin il frappe un riche duc, Austoire, maître et seigneur de Valence sur Rhône ; et l'abat mort.

Les païens sont en joie.

Les Français crient : « Comme tombent les nôtres ! »

138.

Roland brandit sa Durandal sanglante.

Il a ouï les plaintes des Français, et souffre tant qu'il sent son cœur se fendre.

— « Païen, crie-t-il, sois-tu maudit de Dieu! Tu paieras cher la mort de ces barons. »

Il éperonne; et son cheval s'élance... Qui va périr? Les voilà en présence.

139.

Grandonis fut un sage et vaillant homme, preux combattant, sans reproche et sans peur.

— « C'est là Roland », s'est-il dit aussitôt, le devinant sans l'avoir jamais vu; car son grand air, sa haute contenance, son fier regard, son beau corps le désignent.

Il ne peut pas s'empêcher d'être en crainte.

Il voudrait fuir. Impossible; trop tard, — si prompt, si fort est le coup de Roland!

Jusqu'au nasal tout le casque est fendu; nez, bouche et dents sont tranchés en morceaux; corps et haubert sont partagés en deux; et mise en deux est la selle dorée; et mis en deux est le dos du cheval.

Homme et cheval sont occis sans remède.

Chaque païen gémit et se désole. Les Français crient : « Bien frappé, notre maître! »

XIV

LA GRANDE MÊLÉE ET LA DÉROUTE DES SARRASINS

140.

Rude vraiment et grande est la bataille.

Les Francs, frappant avec vigueur et rage, brisent le fer, déchirent les chairs vives, tranchent les poings, les côtes, les échines.

Les Sarrasins s'écrient désespérés :

« Terre des Francs, Mahomet te maudisse ! Sur toute race est ta race hardie. »

Dans leur détresse, ils appellent Marsile : « Chevauche, roi ! Nous avons besoin d'aide. »

141.

Oui, merveilleuse et grande est la bataille.

Les Francs, pointant leurs lances d'acier brun, de tous côtés portent des coups terribles.

On peut voir là bien grande douleur d'hommes ; car, par milliers, blessés, sanglants et morts, tel sur le dos, tel sur la face, ils gisent, ou côte à côte, ou tassés l'un sur l'autre.

Les Sarrasins n'y peuvent plus tenir. Bon gré, mal gré, il faut qu'ils lâchent pied.

Les Francs les vont chasser de vive force.

142[1].

Roland surtout frappe en preux chevalier.

Tous les Français chevauchent à sa suite, et au galop foncent sur les païens.

Ils ont du sang jusqu'au milieu du corps, et leurs épées sont tordues ou brisées. Tel qui n'a plus de fer pour attaquer, songe à s'armer d'un cor ou d'un clairon.

Chacun est gai ; chacun est fier et fort.

— « Les Français sont plus braves que nature. Maudits soient-ils ! se disent les païens. Tout est perdu. On ne peut rien contre eux. »

Et décampant, ils nous tournent le dos.

Mais à grands coups nous les taillons en pièces.

Jusqu'à leur roi va la traînée des morts.

1. Traduit sur le texte du manuscrit de Venise. — Ce texte est cité par Müller dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878.

XV

MARSILE LANCE SA DERNIÈRE RÉSERVE, ET ABISME COMBAT AVEC TURPIN

143[1].

Voyant qu'ainsi ses gens souffrent martyre, Marsile fait sonner cors et trompettes; monte à cheval et part avec son monde.

Au premier rang chevauchait un païen. C'était Abisme, insigne scélérat.

Point n'est félon aussi chargé de crimes.

Il ne croit pas en Dieu, fils de Marie; a le corps noir comme la poix fondue; et prise plus de tuer ou trahir que de gagner tout l'or de la Galice.

Nul ne le vit jamais s'ébattre et rire.

Mais il est brave et follement hardi; et c'est par là qu'il plaît au roi Marsile.

A lui l'honneur de porter le dragon, autour duquel les païens se rallient.

Turpin ne peut, lui, aimer tel coquin.

1. C'est par suite d'une erreur évidente que le manuscrit d'Oxford, contredit en ce point par tous les autres manuscrits, place ce couplet et le couplet suivant après le couplet 126.

Dès qu'il le voit, il songe à l'attaquer; et, très tranquille, il se dit à lui-même :

« Ce Sarrasin m'a l'air fort hérétique. Plutôt mourir que de ne pas l'occire. Fi des couards et de la couardise! »

144.

Notre archevêque engage la bataille, sur le cheval qu'il prit en Danemark, au roi Grossaille, après l'avoir tué.

C'est un cheval léger, fait pour la course.

La jambe est plate et les pieds sont moulés; la cuisse est courte et la croupe bien large; l'échine est haute et les flancs allongés; la queue est blanche et la crinière jaune; la tête est fauve et l'oreille petite.

Il n'est cheval de si belle encolure.

Turpin le pique et le lance au galop.

D'un prompt élan il tombe sur Abisme, et porte un coup à son brillant écu, où sont rubis, topazes, améthystes, cristaux de roche, escarboucles de feu, don d'un émir qu'on appelait Galafre, et qui, lui-même, étant au Val-Métas, l'avait reçu des propres mains du diable.

Tel est le coup asséné par Turpin qu'après l'écu ne vaut pas un denier.

De part en part il a percé son homme.

Le voilà mort. Il gît raide sur place.

On se disait : « L'archevêque est un brave. Avec Turpin la crosse est bien gardée. »

145.

Le preux Roland interpelle Olivier : « Mon compagnon, il en faut convenir, notre archevêque est très bon chevalier. Il n'en est pas de meilleur sous le ciel. Lance et épieu dans sa main font merveille. »

Lors Olivier : « Eh bien! courons l'aider. »

Et les Français recommencent la lutte. Tous frappent dur et la mêlée est rude.

Fort maltraités y furent les chrétiens.

LIVRE QUATRIÈME

LE DÉSASTRE

Inutiles efforts! Lutte impossible! Que dirons nous aux nôtres, quand, revenus dans nos pays. nous serons en leur présence? Nous leur dirons qu'on nous a menés en guerre contre des guerriers surhumains. En vain nous sommes le nombre, et multiplions nos coups. Ils restent impassibles. Un seul homme a détruit toute une armée. Sur le champ de bataille, criblé de traits, il est resté debout comme un chêne qui se tient sur ses racines et ne veut pas tomber. Fuyons! Mais quoi! nous tremblons toujours. Il semble que son ombre nous menace encore.

Epigramme grecque.

Dieu sommeille-t-il, lui qui avait coutume de veiller pour les chrétiens contre Mahomet?... Hélas! quels je vous ai vus, et quels je vous vois!

LE TEMPLIER et SICART DE MARVEJOLS
(*treizième siècle*).

Avec quel respect je contemple ces collines funèbres! Ici un beau trépas couronna la vie du héros. A qui reviendra ce cor qui sonna tant de fois l'appel de la victoire? A qui reviendra cette épée qui fut la terreur des ennemis et le bouclier de la patrie? Grands morts, où sont vos pareils? O guerriers endormis dans les entrailles de cette terre, ne sortez-vous pas quelquefois de vos tombes muettes, pour apparaître sur ces montagnes?

OZEROFF.

I

LES HÉROS DÉCIMÉS; MÉLANCOLIE DE ROLAND

146[1].

Les Francs de France avaient perdu leurs armes.
Restaient pourtant quatre cents épées nues.

1. J'ai traduit les cinq couplets qui suivent sur le texte du ma-

On va frappant sur les casques luisants.

Dieu! que de fronts fendus par le milieu! Que de hauberts rompus et mis en pièces! On tranche tout, et pieds et poings et têtes.

Les mécréants s'écrient désespérés :

« Ah! ces Français, comme ils nous défigurent!

» Défendons-nous ; ou force est de mourir. »

147.

Le roi Marsile a entendu leurs plaintes. Il en frémit et s'écrie avec rage :

« Terre des Francs, Mahomet te détruise, puisque ta race a confondu la mienne et m'a ravi tant et tant de cités que tient ton roi à la barbe chenue.

» Il a conquis la Pouille et la Calabre, Constantinople et la Saxe peuplée...

» Plutôt mourir que fuir encor nous-mêmes! Sus aux Français! Qu'ils soient exterminés!

» Si Roland meurt, Charle en perdra la vie ; si Roland vit, notre mort est certaine. »

148.

Les Sarrasins vont frappant de leurs lances sur les écus et les casques flambants.

nuscrit de Venise. Ce texte est cité par Théodore Müller (éditions de 1863 et de 1878), à côté du texte correspondant du manuscrit de Paris.

Fer et acier de partout s'entre-choquent et vers le ciel envoient mille étincelles.

Partout on voit tomber sang et cervelles.

Roland au cœur en a bien pesant deuil.

Voyant mourir tant de bons capitaines, il se souvient de la terre de France, et du bon roi Charlemagne son oncle ; et le chagrin, bon gré mal gré, l'étreint.

149.

Il est pourtant en plein dans la mêlée ; et, sans répit, brandit sa Durandal ; fend les hauberts, met en morceaux les casques ; tranche les corps et les poings et les têtes ; et fait tomber les païens par dizaines, eux qui croyaient être si bons guerriers.

150.

De son côté Olivier, intrépide, sur les païens fait assaut de forts coups.

Il a tiré du fourreau Hauteclaire (hors Durandal il n'est meilleure épée) ; la tient au poing, et bravement se bat.

Le sang vermeil jusqu'aux bras lui dégoutte...

— « Dieu ! dit Roland, que voilà un vrai brave !...

» Ah! noble ami, si loyal et si preux, voici le jour où devra prendre fin cette amitié qui nous liait tous deux. Voici le jour où l'un quittera l'autre. Notre empereur ne nous reverra plus.

» En douce France, oh! quel sera le deuil! Il n'est Français qui pour nous ne priera. Dans toute église oraisons seront faites. En paradis sera logée notre âme. »

Olivier court à travers la mêlée, pour chevaucher à côté de Roland.

L'un dit à l'autre : « Ami, viens par ici. S'il faut mourir, du moins mourons ensemble. »

151.

Il fait beau voir Roland et Olivier de leurs épées et frapper et tailler.

Près d'eux Turpin sème les coups de lance.

Combien de gens moururent de leurs mains! Le nombre en est consigné dans les chartes. La geste dit : plus de quatre milliers.

Dans quatre chocs tout prospère aux Français; mais le cinquième eut une issue terrible.

France y perdit tous ses bons chevaliers, hormis soixante à qui le ciel fit grâce.

Certe ils mourront; mais ils se vendront cher.

II

LA QUERELLE DES DEUX AMIS

152.

Le preux Roland voit cette immense perte.

Lors, appelant son ami Olivier :

« Cher compagnon, pour Dieu, — qu'il vous protège ! — voyez partout ces preux gisant à terre.

» Plaignons, hélas ! la douce et belle France, qui va rester veuve de tels barons.

» Roi bien-aimé, que n'êtes-vous ici !...

» Cher Olivier, mon frère, comment faire ? Par quel moyen lui mander des nouvelles ? »

— « Je ne sais pas, murmura Olivier. Plutôt mourir qu'encourir déshonneur. »

153.

— « Ah ! dit Roland, je vais sonner du cor. Charle en chemin l'ouïra retentir ; et les Français reviendront, je vous jure. »

Mais Olivier :

« Ce serait grande honte ; et le reproche irait à vos parents. Toute leur vie ils auraient à rougir.

» Quand j'en parlais, vous ne le fîtes pas; vous le ferez sans mon gré maintenant.

» Puis, pouvez-vous corner avec vigueur, ayant déjà les deux bras tout sanglants? »

— « Oui, dit Roland, j'ai donné de fiers coups... »

154.

« Ah! reprit-il, trop forte est la bataille : je vais corner; le roi Charle entendra. »

— « Vous savez bien que ce n'est pas d'un brave, dit Olivier.

» Quand je vous en priais, vous n'avez pas, ami, daigné le faire. Et cependant, si Charle était ici, nous n'aurions pas subi pareil dommage.

» Ceux de là-bas ne sont pas à blâmer. »

Il ajouta :

« Par cette mienne barbe, si je revois Aude ma gente sœur, vous ne l'aurez jamais pour votre femme. »

155.

Roland répond : « Pourquoi cette colère? »

Mais Olivier :

« A vous la faute, ami.

» Vaillance veut bon sens et non folie. Plus que fureur vaut la sage mesure.

» Quel mal a fait votre témérité !

» Ces Français morts le sont par votre faute.

» Charle de nous n'aura plus de service.

» Il serait là, lui, si vous m'eussiez cru ; et nous aurions gagné cette bataille.

» Pris ou tué serait le roi Marsile...

» Vous fûtes preux : mais c'est pour notre perte. Et plus n'aura votre aide Charlemagne, ce roi si grand que, jusqu'au jugement, on ne verra jamais homme pareil.

» C'est bien cruel. Vous y mourrez, Roland ; et sur la France en jaillira la honte.

» Puis, ici meurt notre amitié loyale : avant ce soir nous serons séparés. »

Roland l'entend, et son cœur s'attendrit. Ils s'aiment bien ; et l'un pour l'autre ils pleurent[1].

1. Roullant l'entend le cœur ly atendrie,
Ly un pour l'autre plore par compagnie.
(Manuscrit de Cambridge.)

Li uns por l'autre plore par amistié.
(Manuscrit de Lyon.)

III

LES APPELS DU COR

156.

Comme Olivier cherchait noise à Roland, Turpin avait entendu la dispute.

Piquant des deux de ses éperons d'or, il les aborde et se met à gronder :

« Sire Roland, et vous, sire Olivier, veuillez, pour Dieu, ne pas vous quereller !

» Votre olifant ne peut plus nous sauver.

» C'est bon pourtant que vous sonniez du cor.

» Que le roi vienne : il pourra nous venger ; et les païens n'auront pas gai retour.

» Quand nos Français auront mis pied à terre, et nous verront morts et coupés en pièces, ils nous prendront sur des chevaux de somme, en douce France, allongés dans des bières.

» Et là, pleurés avec deuil et pitié, puis mis sous terre aux parvis des moutiers, nous dormirons. Ni loups, ni porcs, ni chiens, de notre chair ne feront leur pâture. »

— « Vous dites bien, sire, » répond Roland.

157.

Roland met donc l'olifant à ses lèvres ; l'ajuste ferme et sonne à pleins poumons.

Hauts sont les monts ; et le son va très loin. L'écho répond à plus de trente lieues.

Charle l'entend ; ses compagnons l'entendent. « Ah ! dit le roi, nos gens livrent bataille ! »

Mais Ganelon parle à l'encontre, et dit :

— « D'une autre bouche on dirait : C'est mensonge. »

158.

Avec effort, grande peine et douleur, le preux Roland sonne son cor d'ivoire. Et de sa bouche a jailli le sang clair ; et de son front la tempe s'est rompue.

Mais combien loin porte le son du cor !

Charle l'entend qui passe aux défilés ; Naime l'entend ; tous les Français l'entendent.

— « Oui, dit le roi, c'est le cor de Roland. Il n'en sonna jamais qu'à la bataille. »

Ganelon dit :

« La bataille ! Allons donc ! Vous, un vieillard, tout fleuri et tout blanc, par tels propos vous semblez un enfant.

» Ignorez-vous tout l'orgueil de Roland?

» On est surpris que Dieu le souffre tant. N'a-t-il pas pris Noples sans votre aveu[1]?

» Les Sarrasins sortirent de la ville pour résister au bon vassal Roland.

» De son épée le tranchant les tua[2]; et puis Roland, pour qu'il n'y parût rien, fit à grande eau laver le pré sanglant.

» Il va cornant tout le jour pour un lièvre.

» Sans doute il rit et joue avec ses pairs.

» Qui, sous le ciel, l'oserait provoquer?

» Chevauchez donc. Pourquoi vous arrêter? La grande terre est bien loin devant nous. »

159.

Le preux Roland a la bouche sanglante; et de son front les tempes sont rompues.

Il corne encore avec peine et douleur.

1. D'après les vieux récits, à un moment où Charlemagne le voulait près de lui pour livrer une grande bataille contre les Sarrasins, Roland s'échappa de l'armée en compagnie des autres pairs, pour aller prendre Noples qui était une ville d'Espagne. Il s'en empara, et mit à mort le roi, quoiqu'il sût que sa vie était chère à Charlemagne. L'empereur s'aperçut de la double désobéissance de son neveu, malgré tous ses efforts pour cacher son escapade et pour effacer la trace du sang qu'il avait eu le tort de répandre. Courroucé, il souffleta Roland avec son gant.

2. « Il les occit à s'espée tranchant » (manuscrit de Paris)

Charle l'entend; tous les Français l'entendent.

— « Ah! dit le roi, ce cor a longue haleine! »

— « Roland, dit Naime, à coup sûr est en peine. On a bataille, en mon âme et conscience. Traître est celui qui veut donner le change.

» Sire, armez-vous; criez le cri de France; et secourez votre noble maison.

» N'oyez-vous pas la plainte de Roland? »

IV

EN ROUTE POUR SECOURIR ROLAND!

160.

L'empereur-roi fait sonner tous ses cors. Francs, pied à terre! On s'arme avec hauberts, heaumes luisants, épées à garde d'or, riches écus, grandes et fortes lances, et gonfanons blancs et bleus et vermeils.

Puis, les barons, montés sur leurs chevaux, vont au galop le long des défilés.

Ils vont, disant chacun à son voisin :

« Puissions-nous voir Roland vivant encore! Quels rudes coups nous frapperons ensemble! »

Mais à quoi bon? Ils seront là trop tard.

161.

Le soir est clair, on dirait le plein jour.

Et au soleil les armures reluisent. Heaumes, hauberts, écus bien peints à fleurs, lances pointues et gonfanons dorés dardent au loin de beaux rayons de flamme.

L'empereur-roi chevauche avec colère.

Tout angoissés et dolents sont les cœurs. Pas un Français qui durement ne pleure ; pas un qui n'ait grande peur pour Roland.

162.

Cependant Charle a fait arrêter Gane et l'a livré aux gens de sa cuisine.

Ayant mandé le maître queux Bégon :

« Gardez-moi bien, a-t-il dit, ce félon, qui a trahi et vendu ma maison. »

Bégon le prend et déchaîne à ses trousses cent marmitons, des meilleurs et des pires, qui, poils sur poils, lui arrachent la barbe.

Chacun le bat de quatre coups de poing ; puis fait jouer le bâton et la verge.

Autour du cou on lui passe une chaîne. Et, mis aux fers comme serait un ours, il est jeté sur un cheval de charge.

C'est leur jouet qu'ils devront rendre à Charle [1].

1. La correction grotesque par laquelle Charlemagne humilie l'orgueilleux Ganelon, en attendant son jugement, introduit une note presque comique qui tranche avec la tenue très sévère de l'ensemble du poème qu'égaient tout au plus, ici et là, quelques pointes de saine jovialité, en particulier quand Turpin est en scène.

Délicate inspiration du trouvère ! Le morceau qui dit la dégradation infligée au chevalier félon est en quelque sorte encastré dans

163.

Hauts sont les monts, et ténébreux et grands; profonds les vaux, rapides les torrents.

A l'olifant tous les clairons répondent, qui vont sonnant et derrière et devant.

L'empereur-roi chevauche avec furie.

Les Français sont dolents et courroucés; il n'en est pas qui ne pleure et lamente; il n'en est pas qui ne prie pour Roland.

Qu'il vive au moins jusqu'à ce qu'ils arrivent! Quand ils seront sur le champ de bataille, ah! comme ils vont bien frapper tous ensemble!

Mais à quoi bon? C'est en vain qu'ils s'empressent. Ils sont trop loin; ils seront là trop tard.

une série de strophes symphoniques qui disent la grande chevauchée des chevaliers fidèles, courant au secours de Roland.

Le couplet 162 et le précédent sont la traduction d'une tirade composée de vers qui ont tous même assonance et qui, par suite, ne constituent qu'un couplet, dans le texte original.

Il est manifeste que la dualité du développement et du ton justifie la division en deux couplets pour laquelle je me suis décidé.

Cinq ou six fois, au cours de ma traduction, j'ai été amené, comme ici, à diviser en deux couplets une tirade où je trouvais deux développements distincts.

En cela j'ai été fidèle à l'esprit du vieux poème où, presque toujours, chaque couplet a pour objet un développement unique et d'un tel relief qu'il pourrait fournir un sujet de tableau.

164.

Charle chevauche avec emportement. Sur sa cuirasse ondoie sa barbe blanche.

Les preux de France à franc étrier galopent. Tous sont dolents; tous ont la rage au cœur.

Là-bas, Roland tient tête aux Sarrasins; Roland se bat. Eux ne sont pas là-bas!

Restera-t-il une âme qui réchappe, si, par malheur, Roland tombe blessé?

Dieu! près de lui restent seuls soixante hommes.

Mais ils sont tels que roi ni capitaine n'eut meilleurs preux jamais à son service.

V

LE VRAI CHEVALIER

165

Jetant les yeux sur les monts, sur les landes, Roland ne voit que Francs étendus morts; et il les pleure en noble chevalier :

« Seigneurs barons, Dieu ait pitié de vous! Qu'en paradis il reçoive vos âmes! Qu'en saintes fleurs il leur donne repos!

» Non, je ne vis jamais meilleurs guerriers.

» Combien longtemps vous m'avez tous servi! Quels grands pays vous conquîtes à Charle! Ah! devait-il pour tels maux vous nourrir?

» Terre de France, bien doux pays vous êtes; mais aujourd'hui quel terrible désastre vient vous ravir tant d'hommes de haut prix!

» Leur triste mort fait de vous un désert.

» Malheur à moi! Car c'est de par ma faute, barons français, que je vous vois mourir.

» Je ne vous puis ni sauver ni défendre.

» Que Dieu vous aide! Il ne trompa jamais.

» Frère Olivier, je ne vous faudrai pas. Vous me verrez succomber avec vous.

» Je meurs de deuil si leur fer ne me tue.

» Allons, ami, frappons de nouveaux coups[1] ! »

166.

Le preux Roland rentre dans la mêlée.

L'épée au poing, il va, frappant en brave ; partage en deux le preux Faldron du Puy, et après lui, vingt-quatre Sarrasins, les mieux prisés de tous les mécréants.

Homme jamais ne prit telle revanche.

Comme les cerfs s'enfuient devant les chiens, les mécréants s'enfuient devant Roland.

Turpin lui dit :

« Vous allez vraiment bien !

» Telle valeur sied à un chevalier, sur bon cheval portant de bonnes armes.

» Qu'il soit ainsi fort et fier en bataille !

» Il ne vaut pas autrement trois deniers, et doit

1. Dans la dernière partie de ce couplet, j'ai joint au texte d'Oxford deux vers formés de ce que contiennent en plus les manuscrits de Paris, Lyon, Cambridge, Versailles, et le second manuscrit de Venise, qui, ici, concordent ensemble.

aller, moine, dans un moutier, le jour durant, pour nos péchés prier. »

Roland répond :

« Frappez, pas de quartier! »

Les chevaliers renouvellent leurs coups. Mais des chrétiens bien grande perte est faite.

VI

LA LUTTE DÉSESPÉRÉE. MARSILE EN FUITE

167.

Quand il n'attend ni merci ni quartier, l'homme a main rude et se défend à mort. Aussi les Francs en fiers lions combattent.

Marsile vient avec l'air d'un baron, sur son cheval qu'il appelle Gaignon.

Piquant des deux, il va frapper Bevon, noble seigneur de Beaune et de Dijon; brise l'écu; du haubert rompt les mailles, et l'abat mort, sans plus d'autre façon.

Terrible, il tue Yvore avec Yvon, et puis encor Girard de Roussillon.

168.

Le preux Roland n'était pas loin de là.

— « Damné païen, dit-il, Dieu te maudisse, toi qui à tort me tues mes compagnons!

» Tu le paieras avant de nous quitter, et vas savoir le nom de mon épée. »

Alors il donne un vrai coup de baron, et, d'un clin d'œil, tranche au roi la main droite.

Puis de son fils, de Jurfaleu le blond, il prend la tête...

Et les païens s'écrient :

« Mahom, à l'aide! A l'aide, tous nos dieux!

» Ah! vengez-nous de Charle et des félons lâchés par lui sur la terre d'Espagne.

» Ils mourront tous plutôt qu'ils ne fuiront! »

La peur les tient : « Sauve qui peut! » crient-ils. Sauve qui peut! Et ils fuient par milliers.

Qu'on les rappelle, ils ne reviendront pas.

169[1].

Comme ses gens, s'enfuit le roi Marsile, à qui Roland a tranché son poing droit, et qui à terre a jeté son écu.

Il a le cœur tout dolent et colère d'avoir perdu la victoire et son fils.

Piquant des deux, il court, à toute bride, chercher abri dans son pays d'Espagne.

Ils sont vingt mille en fuite avec leur roi.

Nul jamais plus n'affrontera la France.

L'un dit à l'autre : « Il a vaincu Roland! »

1. Je traduis ce couplet sur le texte du manuscrit de Venise (cité par Müller dans son édition de 1878) en y ajoutant un vers du manuscrit de Paris.

VII

LE CALIFE ET SES CINQUANTE MILLE NOIRS ENTRENT EN SCÈNE

170.

Mais à quoi bon? Si Marsile est en fuite, il a laissé son oncle le calife, qui tient Carthage, Alferne, Garmalie, et l'Ethiopie, une terre maudite.

Il a sous lui des gens de race noire, au nez très gros, aux oreilles très larges.

Ils étaient bien plus de cinquante mille qui chevauchaient, fiers et pleins de colère, et qui jetaient le cri d'armes païen.

— « Ah! dit Roland, c'est l'heure du martyre.

» Nous n'avons plus que peu d'instants à vivre. Mais honte à qui ne se vend chèrement!

» Frappez, seigneurs, de vos épées fourbies; disputez bien et vos morts et vos vies : ne faisons pas honnir la douce France!

» Quand sur ce champ viendra messire Charle, et qu'il verra des païens tel massacre que pour

un nôtre ils sont quinze des leurs, il ne pourra laisser de nous bénir. »

171.

Lorsque Roland voit cette gent maudite, qui sur le corps n'a de blanc que les dents, et dont la peau est plus noire que l'encre, il parle ainsi :

« Je le vois à cette heure ; c'est bien certain, nous mourrons aujourd'hui...

» Frappez, Français. Je vais ouvrir la route. »

— « Malheur à ceux qui seront en arrière ! » dit Olivier.

Et tous se précipitent.

172.

Dès qu'ils ont vu que les Francs sont si peu, les noirs en ont orgueil et réconfort.

— « Décidément, disent-ils, Charle a tort. »

Leur grand calife enfourche un cheval roux qu'il aiguillonne avec l'éperon d'or.

Sur Olivier il tombe par derrière ; du blanc haubert il lui brise les mailles, et, le pressant, il enfonce sa lance, de part en part, du dos à la poitrine.

— « Voilà, je crois, dit-il, un coup mortel.

» Charle vous a joué un mauvais tour. Aurait-il dû vous laisser dans ces gorges?

» Il nous fit tort; il ne s'en louera pas. Rien que sur vous j'ai bien vengé les nôtres. »

173.

Olivier sent qu'il est blessé à mort.

Tenant au poing son épée d'acier brun, il la brandit et frappe le calife.

Voilà tranchée la pointe d'or du heaume; voilà cristaux et pierreries à terre; voilà fendue la tête jusqu'aux dents.

Olivier dit, au païen qui choît raide :

« Maudit sois-tu! Je ne puis dire, certes, que l'empereur n'ait ici rien perdu.

» Mais toi, du moins, tu ne pourras jamais, ou à ta femme, ou à quelque autre dame, dans ton pays, te vanter d'avoir pris sur l'empereur la valeur d'un denier, ni d'avoir fait dommage à moi ou d'autres. »

Puis il s'écrie : « A moi, Roland! A l'aide! »

VIII

LA MORT D'OLIVIER

174.

Olivier sent qu'il est blessé à mort.

Ah! s'il pouvait assouvir sa vengeance!

Il frappe en preux au fort de la mêlée, mettant en deux des écus et des lances, des pieds, des poings, des côtes, des épaules.

Qui l'aurait vu démembrer les païens, les décimer, jeter l'un mort sur l'autre, d'un bon guerrier aurait le souvenir.

Il n'oublie pas la devise de Charle, et crie « Monjoie » d'une voix haute et claire.

Puis, appelant son ami et son pair :

— « Ami, dit-il, venez tout près de moi... Jour de douleur! Il faut nous séparer. »

175.

Roland regarde Olivier au visage. Il est pâli, décoloré, livide; le beau sang clair rejaillit de son corps, et par ruisseaux va arroser la terre.

— « Dieu! dit Roland. Que faire? Je ne sais.

» Tant de malheur après un tel courage!

» Jamais, ami, tu n'auras ton pareil...

» O douce France, ainsi te voilà veuve des bons guerriers qui faisaient ta grandeur!

» Comme tu es confondue et déchue!

» Ah! l'empereur va subir grand dommage. »

Et, ce disant, il perd la connaissance.

176.

Voilà Roland pâmé sur son cheval et Olivier mourant de sa blessure.

Tant il saignait, ses yeux se sont troublés; ni loin ni près il ne voit rien que vague, et ne saurait reconnaître quelqu'un.

En tâtonnant il rencontre Roland; frappe sur lui et fend, jusqu'au nasal, le heaume d'or orné de pierreries. Heureusement la tête reste sauve.

Le preux Roland à ce coup le regarde, et d'une voix bien douce et caressante :

« Ami, dit-il, l'avez-vous fait exprès?

» Je suis Roland, celui qui tant vous aime. Vous ne m'avez nullement défié. »

Olivier dit :

« Roland, je vous entends; mais sans vous voir. Que Dieu vous voie, ami!

» Pardonnez-moi de vous avoir frappé. »

Roland répond :

« Je ne suis point blessé.

» Je vous pardonne ici et devant Dieu. »

Et, ce disant, l'un vers l'autre ils s'inclinent.

Tel est l'amour qui joint ces deux amis. Mais la mort vient qui va les séparer.

177.

Olivier sent l'angoisse de la mort; son corps froidit; plus d'ouïe, plus de vue; et les deux yeux lui tournent dans la tête.

Lâchant la selle, il se prosterne à terre; il joint les mains; il tend les bras au ciel; à haute voix il accuse ses fautes; il prie que Dieu le mette en paradis, bénisse Charle, et puis la douce France, et puis Roland par-dessus tous les hommes.

Le cœur lui manque et sa tête s'incline : tout de son long sur le sol il s'affaisse; le voilà mort, il n'est plus de ce monde.

Roland le pleure et gémit de douleur. Il ne s'ouït jamais douleur plus grande.

178.

Quand Roland voit que son ami est mort, le corps raidi, la face contre terre, bien doucement il se prend à gémir :

« Cher compagnon, votre valeur vous perd.

» Que d'ans, de jours, nous passâmes ensemble, sans que jamais l'un fît du mal à l'autre!

» Toi mort, ami, ce m'est douleur de vivre. »

Parlant ainsi, le preux s'évanouit, sur son cheval qu'on nomme Veillantif; mais, retenu aux étriers d'or fin, il ne peut choir, où que son corps incline.

IX

ROLAND ET SON VASSAL GAUTIER

179.

Roland, sitôt qu'il a repris ses sens, et s'est remis de cette pâmoison, voit dans son plein la grandeur du désastre.

Les Francs sont morts; il les a tous perdus, excepté deux, l'archevêque et Gautier.

Gautier revient du haut de la montagne, où il tenait contre les Espagnols. Morts sont ses gens, par les païens vaincus.

Bon gré, mal gré, le comte a dû s'enfuir. Il court le val, criant :

« Roland, à l'aide!

» A l'aide! A l'aide! Où es-tu, vaillant comte? Je n'ai jamais eu peur là où tu fus.

» C'est moi Gautier, qui conquis Maëlgut; moi le neveu de Drouon le chenu; moi ton vassal, aimé pour mon courage.

» Vois : mon haubert démaillé est en pièces; rompue ma lance, et percé mon écu.

» J'ai tout le corps criblé de coups de lance;

mais, si je meurs, ma mort leur coûte cher. »

Le preux Roland de loin l'a entendu; il éperonne et galope vers lui.

180[1].

— « Sire Gautier, dit le comte Roland, vous avez donc livré rude bataille?

» Je vous connais comme un vaillant vassal, et vous donnai mille bons chevaliers; c'étaient mes gens : je vous les redemande.

» Rendez-les-moi, car j'en ai grand besoin. »

— « Vous n'en verrez jamais plus un vivant. Au champ maudit je les ai laissés morts, » répond Gautier.

« Ils étaient tant là-haut, Arméniens, Turcs et Chananéens, sur leurs chevaux agiles d'Arabie!

» Ah! nous avons bataillé de tel cœur que pas un d'eux n'en fera vanterie.

» Saignants et morts ils sont soixante mille.

» Si nous avons perdu là tous nos Francs, nos coups d'épée du moins nous ont vengés.

» Je reparais, mon haubert mis en pièces, et si blessé au flanc et aux côtés que mon sang clair coule de toutes parts.

1. Extrait du manuscrit de Venise, cité par Müller dans son édition de 1863 et dans son édition de 1878.

» Je sens mon corps peu à peu défaillir, et je vois bien que ma mort est prochaine.

» Mais écoutez, Roland, je suis votre homme, et je vous tiens pour mon seigneur et maître : je vous en prie, ne blâmez pas ma fuite. »

181[1].

— « Loyal Gautier, je ne vous blâme pas, lui dit Roland : soyez le bienvenu ; et en ces lieux où la mort nous attend, à mes côtés faites bonne besogne. »

— « S'il plaît à Dieu, je ne vous faudrai pas, répond Gautier, et mourrai près de vous. »

Roland se penche, et, coupant en morceaux son justaucorps tout baigné de sueur, bande les plaies que Gautier porte aux flancs.

1. D'après divers manuscrits, notamment le second manuscrit de Venise, cité par Müller dans son édition de 1878.

X

TROIS FRANÇAIS CONTRE UNE ARMÉE

182.

Roland est plein de douleur et de rage. Il court frappant dans l'épaisse mêlée.

Vingt mécréants tombent tués par lui.

Gautier s'applique à ne pas être en reste. Il en tue six; et Turpin en tue cinq.

Les païens crient :

« Ah! les maudits félons!

» Empêchons-les de repartir vivants.

» Honte sur qui ne fondra pas sur eux! Honte sur qui les laisserait s'enfuir! »

Et de partout des clameurs, des huées. Et de partout on tombe sur les Francs.

183.

Le preux Roland est un noble guerrier; Gautier de l'Hum est un bon chevalier; et l'archevêque est un brave éprouvé. Aucun ne veut faire manque aux deux autres; et chacun frappe au fort de la mêlée.

Que de païens! Ils sont bien mille à pied; et à cheval ils sont quarante mille, qui, par ma foi, n'osent plus approcher, lançant de loin lances, épieux pointus, flèches et dards, piques et javelots.

184[1].

Aux premiers coups Gautier occis s'affaisse.

Tout est fini : le vassal de Roland ne pourra plus l'aider de son épée.

Pendant qu'il râle et rend le dernier souffle, des souvenirs lui remontent au cœur. Son œil mi-clos revoit la douce France, sa femme aimée, ses chers petits enfants.

Il est navré, pensant qu'il meurt, hélas! et meurt sans voir les ennemis en fuite.

185.

Quant à Turpin, son écu est percé, brisé son heaume, et sanglante sa tête.

Il a le corps blessé par quatre lances, qui ont rompu son haubert démaillé; et son cheval s'abat tué sous lui.

Quelle pitié! L'archevêque est à terre.

1. Pour ce couplet additionnel, je me suis inspiré de divers textes.

186.

Lorsque Turpin se sent jeté à terre, le corps atteint de quatre coups de lance, il se redresse en un instant, le brave ; cherche des yeux Roland et court à lui.

— « Roland, dit-il, je ne suis pas vaincu. Jamais, vivant, bon vassal ne se rend ! »

Il met au clair son épée d'acier brun, nommée Almace, et fond dans la mêlée, où sans répit il frappe mille coups.

Ainsi l'a dit Charlemagne, bon juge.

Turpin de Reims ne fit grâce à personne ; et l'empereur trouva autour de lui quatre cents morts, les uns coupés en deux, d'autres percés, d'autres décapités.

C'est rapporté dans la Geste, et conté par un témoin pour qui Dieu fit miracles... Ce narrateur est le baron saint Gilles. Il l'écrivit dans le moutier de Laon.

Qui ne le sait est ignorant des choses[1].

1. Suivant la tradition, un seul combattant échappa à la grande tuerie de Roncevaux et put aller raconter le désastre de Charlemagne.

Voilà une parité, s'ajoutant à bien d'autres, entre l'histoire des héros de Roncevaux et l'histoire des héros des Thermopyles.

Cet heureux combattant était saint Gilles.

Je traduis, dans une chanson des premières années du quatorzième siècle, intitulée *Hugues Capet*, quelques vers qui s'appliquent à Gilles et rappellent le fait :

« Quand le baron Hugues le rencontra, ce solitaire avait cent ans et plus.

» C'est du vivant du grand roi Charlemagne qu'il s'était fait ermite dans les bois.

» Il se trouvait au val de Roncevaux lorsque Roland et les pairs succombèrent... Et, quand il vit l'effroyable désastre, il fit le vœu que, s'il plaisait à Dieu de le sauver, par un prodige insigne, du fer mortel des païens malotrus, il irait vivre en reclus loin du monde. »

Saint Gilles fut très populaire et renommé pour ses miracles. On racontait notamment ceci. Charlemagne s'était laissé aller à commettre un gros péché qu'il avait à cœur de cacher à tout le monde et dont il ne voulut pas se confesser. Mais saint Gilles pénétra quel était ce péché. Il le connut par un parchemin tombé du ciel où il en trouva le détail tout écrit. Telles furent ses prières qu'en sa faveur Dieu voulut bien absoudre Charlemagne.

A l'exemple de l'auteur de *Roland* alléguant ici l'autorité de saint Gilles, témoin oculaire de l'événement, les trouvères ont toujours le souci de donner à leurs chants un cachet d'authenticité :

« Un moine, appartenant au moutier saint Denis, mit au point ce récit et tira tout au clair, d'après un manuscrit qui avait bien cent ans. » (*Chanson de Guillaume.*)

« Point de mensonge ici ; nul clerc n'y peut redire. » (*Chanson de la prise d'Orange.*)

« Tout dévot pélerin qui se rend à Saint-Jacques peut y vérifier que cette histoire est vraie. » (*Chanson d'Amy et Amile.*)

« Seigneurs, notre chanson est exempte de fables. C'est pure vérité. » (*Le Chevalier au Cygne.*)

« Un joli jour d'avril, j'allai à Saint-Denis. Un moine m'y montra le livre des histoires. Je lus et consignai par écrit, avec soin, l'histoire dite au vrai de Berte et de Pépin qu'ont tant dénaturée de maladroits jongleurs. » (*Berte aux grands pieds.*)

« L'histoire en est au moutier saint Denis », telle est la référence qu'on retrouve le plus souvent dans les vieilles chansons de geste.

XI

L'APPROCHE DE CHARLEMAGNE ET LA DÉBANDADE DES NOIRS

187.

Le preux Roland se bat en gentilhomme. Mais tout suant et tout chaud est son corps. Puis, dans la tête il a mal et douleur : car, en cornant, il s'est rompu les tempes.

Encor veut-il voir si Charle viendra : il prend son cor et faiblement en sonne.

Charle l'entend. Il s'arrête et écoute :

« Seigneurs, dit-il, tout va bien mal pour nous ; nous allons perdre aujourd'hui mon neveu. Les faibles sons qu'il tire de son cor marquent qu'il n'a que peu d'instants à vivre.

» Pour être à temps, pressez vos destriers; faites sonner tous vos clairons ensemble! »

Lors les clairons, qui sont soixante mille, sonnent si haut que les monts en résonnent; et la vallée répond à la montagne.

A ce grand bruit, les païens ne rient pas.

L'un dit à l'autre :

« Ah! voilà Charlemagne.

188.

» C'est l'empereur! Il revient sur ses pas. De ceux de France on entend les trompettes.

» Charle arrivant, c'est pour nous la déroute.

» Roland vivant, c'est la guerre sans fin; c'est notre Espagne envahie et perdue. »

Lors, quatre cents des meilleurs de l'armée, la lance au poing, bien couverts de leurs heaumes, contre Roland s'unissent et s'élancent, pour lui livrer le plus terrible assaut.

En vérité le comte a fort à faire.

189.

Le preux Roland voit venir l'avalanche; il en est fier, se sent fort et est prêt. Pas de recul, tant qu'il sera vivant.

Très fièrement campé sur Veillantif, qu'il pique bien de ses éperons d'or, il a fondu sur les masses païennes.

Avec lui va l'archevêque Turpin.

— « Ah! sauvons-nous! clament les Sarrasins. De ceux de France on entend les trompettes. Oyez, amis : l'empereur Charle arrive. Il va venir, le grand roi des Français! »

190.

Jamais Roland n'aima les gens couards, ou orgueilleux, ou de méchant vouloir. Nul chevalier ne lui plaît s'il n'est brave.

Apostrophant l'archevêque Turpin :

« Quoi! Vous à pied, moi je suis à cheval! En bon ami, je veux faire ici halte; soit bien, soit mal, tout nous sera commun.

» Il n'est vivant qui me fît vous laisser!

» A ces païens rendons l'assaut ensemble. Entre vos mains Almace fait merveille. Illustrez-la. Vive ma Durandal! Aucune épée ne donne si bons coups. »

Turpin répond :

« Honte à qui bien ne frappe!

» Charle revient qui saura nous venger. »

191.

— « Funeste jour! disent les Sarrasins. Jour de malheur! Nous sommes nés maudits.

» Voilà tués nos seigneurs et nos pairs; et voici Charle avec sa grande armée!

» Oyez des Francs les trompettes qui sonnent, et le grand bruit que fait leur cri Monjoie.

» Le preux Roland est de si fier courage

qu'homme de chair n'en saurait triompher.

» Sans l'aborder, lançons des traits sur lui. »

Aussitôt dards et flèches empennées, épieux pointus, lances et javelots, pleuvent de loin sur le bon chevalier.

Ils ont troué son écu mis en pièces; ils ont rompu son haubert démaillé.

Mais dans son corps ils ne l'ont point atteint.

Pour Veillantif, en trente endroits blessé, il tombe mort sous Roland qui le monte.

192[1].

Les Sarrasins pourtant tournent le dos, laissant Roland seul, à pied et debout.

Les Sarrasins s'enfuient, la peur au ventre.

— « Ah! disent-ils, Roland nous a vaincus; et l'empereur va bientôt reparaître.

» De son armée écoutez les trompettes!

» Attendre plus serait vouloir mourir. »

1. Extrait du manuscrit de Versailles. Cité par Müller dans son édition de 1878.

XII

LA BÉNÉDICTION DES CADAVRES

193.

Les païens fuient, courroucés, pleins de rage, s'acheminant en hâte vers l'Espagne.

Le preux Roland ne saurait les poursuivre. Son destrier Veillantif gît à terre. Bon gré, mal gré, il est resté à pied.

Il va aider l'archevêque Turpin; tranche les lacs qui retiennent son heaume, et lui défait son blanc haubert léger; puis en morceaux coupe son justaucorps, pour lui bander ses larges plaies béantes.

Contre son cœur il le presse avec force; et, doucement, l'étend sur l'herbe verte.

Lors, le priant d'un ton de voix bien tendre :

« Ah! lui dit-il, donnez-m'en le congé, cher gentilhomme; et tous ces compagnons, tous tant aimés et tous morts aujourd'hui, ne seront pas laissés à l'abandon.

» Je veux aller quérir leurs pauvres corps, les

reconnaître et vous les apporter, les déposant tout rangés devant vous. »

Turpin répond :

« Allez et revenez.

» Dieu soit béni ! Le champ est vôtre et mien. »

194.

Roland tout seul court le champ de bataille ; fouille la plaine et fouille la montagne...

Il trouve Yvon et son ami Yvore ; et puis Gérin et son ami Gérier ; et puis Otto et le preux Béranger ; et puis Samson et le fier Anséis, et puis le vieux Gérard de Roussillon, et puis enfin le Gascon Angelier.

L'un après l'autre il prend les dix barons ; il les apporte auprès de l'archevêque, et les dépose en rang à ses genoux.

Turpin ne peut se tenir de pleurer.

Levant sa main, il les bénit et dit :

« Nobles barons, vous eûtes du malheur...

» Au Paradis que Dieu mette vos âmes ! Reposez-y parmi les saintes fleurs, environnés des rayons de sa gloire.

» Je meurs aussi, et j'en ai grande angoisse. Plus ne verrai le puissant empereur. »

195.

Roland repart fouiller le champ funèbre; trouve le corps d'Olivier son ami; contre son cœur le serre étroitement, et, comme il peut, retourne à l'archevêque.

Sur un écu, côte à côte des autres, bien doucement il couche le cher mort.

Turpin sur lui fait le signe de croix.

— « Je te bénis, dit-il, et je t'absous. »

Alors les pleurs et la pitié redoublent.

— « Beau compagnon, dit Roland, cher ami, qui fûtes fils du bon comte Rénier, maître et seigneur de la terre de Gênes, vous n'irez plus aux champs pour Charlemagne...

» Epouvantail de la gent mécréante, et des chrétiens valeureux champion, bénin au juste et terrible au méchant, vous fûtes tel que, pour frapper grands coups, percer écus, briser hauberts et lances, aux braves gens donner sages conseils, garder les bons et terrasser les traîtres, en nul pays ne fut meilleur baron! »

196.

Roland voit donc gisant morts les dix pairs, et Olivier qu'il avait tant aimé...

A cette vue il s'attendrit et pleure ; et son visage est tout décoloré.

Tel est son deuil qu'il ne peut se tenir ; bon gré mal gré, il tombe évanoui.

— « Pauvre baron ! » murmure l'archevêque.

XIII

LA MORT DE L'ARCHEVÊQUE TURPIN

197.

Quand Turpin voit Roland s'évanouir, il a douleur plus grande que jamais.

Tendant la main, il saisit l'olifant, pour s'en servir ainsi que d'une coupe.

A Roncevaux se trouve une eau courante : il veut aller en prendre pour Roland.

A petits pas il s'en va chancelant; il est si faible! il ne peut avancer... Avec son sang ses forces sont parties.

A peine a-t-il parcouru un arpent, le cœur lui manque; et il tombe en avant.

Il agonise, étranglé par la mort.

198.

Pourtant Roland reprend la connaissance; il se redresse...

Hélas! quelle douleur!

Où qu'il regarde, en amont, en aval, il voit les siens couchés sur l'herbe verte; et puis là-bas, il aperçoit, gisant, le saint prélat, représentant de Dieu.

Turpin criait, les yeux levés en haut : « Mea culpa! C'est ma faute! ma faute! » et étendait vers le ciel ses mains jointes, priant que Dieu le prît en paradis...

199.

Mort est Turpin, le serviteur de Charle, qui, par grands coups d'épée et beaux sermons, fit aux païens une éternelle guerre.

Dieu lui octroie sa bénédiction!

200[1].

Quand Roland voit que l'archevêque est mort, il en éprouve une douleur si forte, qu'Olivier seul lui causa plus grand deuil.

Il dit des mots à vous fendre le cœur, et crie, oyant les clairons retentir :

« Chevauche, Charle! Ah, pourquoi tardes-tu? Ici les tiens ont peiné et sont morts.

1. Couplet traduit d'après les textes du manuscrit de Venise et du manuscrit de Paris.

» Du moins Marsile est en pleine déroute.

» Il nous paie cher! Pour chaque mort français, les Sarrasins en comptent plus de quinze.

» Jamais de nous ne rougiront les nôtres. »

201.

Le preux Roland voit l'archevêque à terre; il voit sortir de son corps les entrailles, et sur son front bouillonner sa cervelle.

Lors, lui croisant ses mains blanches et belles, sur la poitrine, entre les deux mamelles, il fait sa plainte, à la mode de France[1] :

« Preux chevalier de très noble lignée, je vous confie au Père tout-puissant, le glorieux seigneur du Paradis.

» Non, jamais Dieu ni la France n'auront un serviteur de volonté meilleure.

» Jamais, depuis le vieux temps des apôtres, on n'avait vu de prophète pareil, gardant la loi et ramenant les hommes...

1. « *A la lei de sa tere.* » Faire des regrets, c'est-à-dire honorer les morts par des plaintes et des éloges formant une sorte de raccourci d'oraison funèbre, était l'usage de France, usage dont il reste encore des traces dans certains pays du Midi, notamment dans la région pyrénéenne.

Olivier a eu tout à l'heure son *regret;* Turpin a ici le sien.

» Puisse votre âme, exempte de douleur, du paradis se voir ouvrir les portes! »

Mort est Turpin, le serviteur de Charle, qui, par combats et belles oraisons, fut en tout temps notre bon champion.

Dieu le bénisse et lui donne pardon!

XIV

ROLAND PRÊT A MOURIR, ET LE SARRASIN QUI FAIT LE MORT

202.

Roland sent bien qu'il va mourir lui-même, car son cerveau lui sort par les oreilles.

A jointes mains il prie Dieu pour ses pairs, et le supplie de les prendre en sa gloire.

Il songe ensuite à sa propre personne, et fait prière à l'ange Gabriel de l'assister près du père céleste.

Après, voulant demeurer sans reproche, de la main gauche il prend son olifant; de la main droite il prend sa Durandal; marche plus loin que la portée d'un arc; entre en Espagne, et va dans un guéret, gravir un tertre où sont, sous deux beaux arbres, quatre perrons qui de marbre sont faits.

Près d'un perron il tombe à la renverse...

Voilà Roland gisant sur l'herbe verte. Il s'est pâmé : la mort est là qui vient.

203.

Hauts sont les monts, et très hauts sont les arbres. Le long du sol luisent quatre perrons ; et tout auprès de ces perrons de marbre, le comte gît, pâmé sur l'herbe verte.

Un Sarrasin est là qui le regarde, faisant le mort, couché sous des cadavres, souillé de sang au corps et au visage.

Debout soudain, il se dresse, il accourt ; et beau, et fort, tout bouillant de courage, ivre d'orgueil et de mortelle rage, il met la main sur Roland, corps et armes :

— « Vaincu, crie-t-il, le neveu du roi Charle ! Et cette épée ira en Arabie. »

[1] Mais aussitôt qu'il touche à Durandal, voici Roland qui reprend connaissance.

204.

Roland sent bien qu'on lui prend son épée... Il ouvre l'œil et ne dit que ce mot :

« A mon escient, tu n'es pas un des nôtres. »

1. Le manuscrit de Venise ajoute que le païen prend en son poing l'épée et tire la barbe à Roland.

Prist ella in ses pungs ; à Rollant tira sa barbe.

Mais j'ai cru devoir ici m'en tenir au texte d'Oxford.

Avec son cor qu'il entendait garder, il fend le casque au cimier d'or gemmé, brise l'armure et la tête et les os, et fait jaillir les deux yeux du païen; puis, raide mort, à ses pieds, le retourne, en lui disant :

« Drôle, tu osas trop.

» Toi, me toucher à tort ou à raison!

» Qui le saura te tiendra pour un fou...

» Ah! j'ai fendu le pavillon du cor; l'or, les cristaux en sont tombés à terre... »

XV

ROLAND ET SA DURANDAL

205.

Roland sent bien que la mort le talonne.

Par grand effort il se remet sur pied. Sa vue se perd ; sa peau se décolore : il tient quand même.

Une roche était là.

Voulant briser sa bonne Durandal, Roland dix fois, de douleur, de colère, à rudes coups frappa la roche brune.

L'acier grinçait sans rompre ou s'ébrécher.

— « Sainte Marie, aidez-moi ! dit Roland.

[1] » Ah ! Durandal, bonne et si malheureuse ! je vais mourir ; vous n'aurez plus mes soins.

» J'ai en souci votre honneur, à cette heure où il me faut me séparer de vous.

» J'ai avec vous tant gagné de batailles ! J'ai

1. Ici il y a deux textes et deux sens possibles. Je les ai combinés ensemble, dans ce paragraphe et le suivant. En d'autres endroits, notamment dans les couplets 195 et 202, dans le récit de la mort de Turpin et dans le récit du grand deuil de Charlemagne, j'ai procédé de même. Quand s'offrent deux textes ne s'excluant pas l'un l'autre et également plausibles, je traduis l'un et l'autre.

avec vous tant conquis de royaumes, que tient mon roi à la barbe chenue!

» Ne tombez pas aux mains de qui peut fuir, vous si longtemps au poing d'un bon vassal.

» Plus n'en aura de tel la libre France. »

206.

Il frappe encor le perron de sardoine.

Mais l'acier crie sans rompre ou s'ébrécher...

Quand Roland vit l'épée toujours intacte, il se remit à la plaindre en lui-même :

« Ah! Durandal, que tu es claire et blanche! que tu reluis et flamboies au soleil!

» Le roi était dans les vaux de Maurienne quand Dieu, du ciel, lui manda par son ange de te donner à un bon capitaine.

» Lors le grand roi te mit à ma ceinture.

» Je lui conquis, par toi, Poitou et Maine; je lui conquis et Anjou et Bretagne; je lui conquis Provence et Aquitaine; je lui conquis la libre Normandie, la Lombardie et toute la Romagne; je lui conquis la Pouille, la Calabre, et la Bourgogne et la terre d'Espagne; je lui conquis la Bavière et les Flandres, et la Hongrie et toute la Pologne...

» Par toi je fis Charle seigneur et maître et dans la Saxe et à Constantinople ; je lui conquis Irlande, Ecosse, Galles, et l'Angleterre, adjointe à son domaine...

» Oh! qu'avec toi j'en ai gagné de terres et de pays que tient le roi chenu!

» Ah! j'ai pour toi bien pesante douleur.

» La mort, plutôt que de te laisser prendre!

» Dieu, épargnez telle honte à la France. »

207.

Il frappe encor sur une roche grise dont il abat un énorme morceau.

Sans se briser ni rompre, l'épée grince, et rebondit vers le ciel avec force.

Roland voit bien qu'il ne peut la briser.

Tout doucement il la plaint en lui-même :

« Ah! Durandal, que tu es belle et sainte!

» Ton pommeau d'or contient tant de reliques, dent de saint Pierre et sang de saint Basile, cheveux qu'avait monseigneur saint Denis, tissu porté par la vierge Marie!

» Toi aux païens! Ce ne serait pas juste... Aux chrétiens seuls il sied de vous servir...

» Que de pays par vous conquis à Charle, pays

qui sont la force et la richesse de l'empereur à la barbe fleurie!

» Ah! qu'un couard jamais ne vous possède!...

» Bon seigneur Dieu, notre glorieux père, ne laissez pas honnir la douce France[1]! »

1. Au couplet 205, Roland dit *vous* à Durandal; au couplet 206 il lui dit *tu;* au couplet 207 il continue d'abord à dire *tu*, et à la fin, il dit *vous*. Exquis alliage de tendresse et de révérence!

XVI

LA MORT DE ROLAND

208.

Roland sent bien que la mort l'envahit, et du cerveau lui descend sur le cœur.

Il va courant se jeter sous un pin[1]. Et là, couché le flanc sur l'herbe verte, posant sous lui son cor et son épée, vers les païens il tient tournée la tête.

S'il fait ainsi, c'est qu'il veut être sûr que le roi Charle et que tous les Français diront : « Le preux est mort en conquérant. »

Roland répète en frappant sa poitrine : « Mea culpa! Ma faute! c'est ma faute! » et tend son gant au ciel pour ses péchés.

Le gage offert témoigne que le preux est repentant et se soumet à Dieu.

1. M. Camille Jullian dit, dans une lettre à M. Gaston Deschamps : « J'ai toujours cru que l'auteur de la *Chanson de Roland* a vu les lieux et fait le pieux pèlerinage du martyre de son héros. Or, vous avez été à Roncevaux, vous avez cherché le pin où Roland s'est appuyé, et vous n'avez rien vu. S'il n'y a pas de pins maintenant, je crois qu'il y en a eu, au onzième siècle. Je trouve çà et là d'assez nombreux documents mentionnant les bois sapinèdes et autres des Pyrénées (Béarn et pays Basque). Les Pyrénées portaient jadis, si je ne me trompe, le surnom de *pinifertæ*, « *fournies de pins* » : « *qua pinifertæ stant Pyrenæ vertices.* »

(Voir le journal *le Temps*, 16 décembre 1900.)

209.

Roland sent bien que son temps est fini...

Face à l'Espagne, au haut d'un pic aigu, il est gisant.

Sa main bat sa poitrine :

« Mea culpa! Pardonne-moi, mon Dieu! Pardonne-moi, au nom de tes vertus, tous mes péchés, les grands et les petits, que j'ai commis, dès l'heure où je fus né, jusqu'à ce jour où la mort me terrasse. »

Il tend vers Dieu le gant de sa main droite... Anges du ciel, descendez vers Roland!...

Près de Roland sont descendus les anges.

210.

Le preux Roland est gisant sous un pin, et vers l'Espagne a tourné son visage.

Il lui revient nombreuses souvenances de tant de lieux dont il fit la conquête, de douce France et de ses chers parents, de son seigneur Charle qui l'a nourri.

Bon gré mal gré, il en pleure et soupire.

Mais il le fait, sans se mettre en oubli, se confessant, criant à Dieu merci :

« Vrai père, ô toi qui ne trompas jamais, qui fis lever d'entre les morts Lazare, et qui sauvas Da-

niel des lions, sauve mon âme; ôtes-en tous périls pour les péchés que j'ai faits dans ma vie! »

Il offre à Dieu le gant de sa main droite; et de sa main saint Gabriel le prend.

Lors, sur son bras laissant tomber sa tête, il s'en alla, mains jointes, à sa fin...

Dieu près de lui envoie son chérubin et saint Michel-du-Péril-de-la-Mer.

Le chérubin, Michel et Gabriel, au paradis portent l'âme du comte.

Porté au ciel sur les ailes des anges, qui vont chantant les éternelles joies, devant Jésus est déposé Roland[1].

1. Angle empené le porterent cantant
En Paradis ou a de joies tant :
Devant Jhesu il poserent Rollant

(Second manuscrit de Venise et manuscrit de Versailles.)

A propos du sublime récit de la mort de Roland, on s'est étonné à tort de l'érudition biblique dont le héros fait preuve dans sa dernière prière.

Edmond Le Blant, de l'Institut, dans son Etude sur les sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles, tardivement recueillis et réunis, aux Aliscamps, vers la fin du siècle dernier, constate que les bas-reliefs de ces monuments du cinquième et du sixième siècle, représentaient en général des scènes empruntées à l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, telles que *Daniel resté sain et sauf dans la fosse aux lions, et Lazare ressuscité. A ces représentations figurées correspondaient les liturgies funéraires, universellement connues, qui inspirèrent le cri suprême mis dans la bouche de Roland.*

LIVRE CINQUIÈME

LA REVANCHE

Qu'est la France? Une grande, une forte famille.
Ne laissons pas ternir son étoile qui brille!
Bretons, Picards, Normands, Gascons ou Marseillais,
Frères, ne faisons qu'un... et frappons en Français!

JASMIN.

Charlemagne mourut entouré d'une gloire immense. Ce qui en subsista ce ne furent point les traits qui maintenant nous étonnent : la puissance de son génie organisateur et cet amour des lettres si admirable chez un Germain, lui-même, peu lettré. Comme il arrive à toutes les époques de civilisation imparfaite, les populations, un temps réunies sous son empire, demeurèrent frappées de l'éclat de ses conquêtes; et cette première impression alla grandissant par l'effet de deux sentiments qui sont l'aliment du patriotisme : le souvenir de la grandeur passée et la haine de l'étranger. Les récits des guerres formidables du grand empereur, rapidement amplifiés, prirent bientôt la forme de la poésie; et ainsi, après un temps très court, apparurent sur plusieurs points de l'empire des chants héroïques. Paul MEYER.

Le principal charme de cette vieille littérature est la simplicité, cette simplicité qu'ont les personnes de grand sens avant que l'habitude de réfléchir soit devenue l'habitude prédominante de l'esprit... Notre admiration de l'antique n'est pas l'admiration du vieux, mais du naturel.

EMERSON.

I

CHARLEMAGNE A RONCEVAUX

211.

Roland est mort : Dieu a son âme aux cieux...
Cependant Charle arrive à Roncevaux.
Là, pas de route ou de petit sentier, pas de coin

vide ou d'une aune ou d'un pied, où l'on ne voie Français et Sarrasins, étendus morts.

Et l'empereur s'écrie :

« Mon beau neveu, Roland, où êtes-vous?

» Où sont Turpin et le comte Olivier? Où sont Gérin et son ami Gérier? Où sont Otto, le comte Béranger, Ivore, Ivon, que tant je chérissais, le duc Samson et le fier Anséis?

» Qu'est devenu le Gascon Angelier? Où est le vieux Gérard de Roussillon?

» Les douze pairs laissés derrière moi, où donc sont-ils? »

Hélas! Il crie en vain...

Nul ne répond.

« Dieu, puis-je assez gémir, d'être arrivé trop tard pour la bataille! » dit Charlemagne. Et, tout désespéré, les yeux en pleurs, il s'arrache la barbe.

Ses chevaliers versent aussi des larmes; ils sont bien mille à terre évanouis.

« C'est grand'pitié! » s'écriait le duc Naime.

212.

Pas un baron, pas un seul chevalier qui de regret ne pleure amèrement.

Ce sont leurs fils, leurs frères, leurs neveux, et des amis, des alliés, qu'ils pleurent.

Ils sont plusieurs qui tombent tout pâmés.

Mais le duc Naime agit en preux très sage; et, le premier, il dit à l'empereur :

« Voyez là-bas, sire, à deux lieues de nous; voyez combien poudroient les grands chemins : ils sont couverts de hordes sarrasines...

» Donc, chevauchez! vengez notre douleur!

— « Hé Dieu! dit Charle, ils ne sont que trop loin...

» Faites-moi droit et rendez-moi l'honneur, grand Dieu du ciel! Mort à tous ces païens! De douce France ils m'ont ravi la fleur. »

213.

Le roi commande Othon et Gebouïn, Thibaut de Reims et le comte Milon :

« Gardez ce champ, ces vallées et ces monts; laissez les morts étendus comme ils sont...

» Qu'aucun lion ou animal quelconque, qu'aucun valet ou écuyer n'y touche!

» Je le défends.

» Qu'ils restent respectés, jusqu'à ce que Dieu ici nous ramène! »

Eux, pleins d'amour, répondent doucement .

« Nous le ferons, droit empereur, cher sire. »

Mille des leurs demeurent avec eux.

II

LA POURSUITE



214.

Le vaillant roi fait sonner ses clairons :

Tous à cheval!

La grande armée s'ébranle; et va courant sur le dos des païens. Chacun s'empresse à leur faire la chasse.

Mais Charle voit que le soir va tomber.

Lors, de cheval il descend en un pré, sur l'herbe verte, et prosterné à terre, à jointes mains il prie le seigneur Dieu qu'à son soleil pour lui il dise « Arrête! » ; que la nuit tarde, et que le jour demeure.

Voici venir son ange coutumier, qui promptement le rassure en ces termes :

« Charle, chevauche; et le jour te luira! La fleur de France est morte. Dieu le sait... Du peuple impie tu pourras te venger. »

Il dit; le roi remonte sur sa selle[1].

1. Dans l'*Iliade*, quand la nuit met fin au combat, l'impétueux

215.

Quel grand miracle est fait pour Charlemagne! Le clair soleil immobile s'arrête.

Les païens fuient; les Français les poursuivent; au Val-Ténèbre enfin ils les atteignent; et, les poussant jusque sur Saragosse, l'épée aux reins, ils les tuent par milliers.

Grands sont les coups; terrible est le massacre.

Voies et chemins sont coupés aux païens, quand, devant eux, paraît le cours de l'Ebre...

Ajax ne peut s'y résigner. Que Jupiter prenne parti contre les Grecs! Mais qu'il fasse luire encore son soleil!

— « O Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous! » s'écrie le héros.

Dans la Bible, au livre de Josué, il est dit :

En ce jour, Josué parla à l'Eternel, et l'Eternel livra les Amorrhéens aux enfants d'Israël.

Josué dit devant tout Israël : « Arrête-toi, soleil, sur Gabaon;
» et toi, lune, demeure dans la vallée! »

Et le soleil s'arrêta, et la lune demeura dans la vallée d'Aïalon, jusqu'à ce que fût terminée la victoire, la victoire vengeresse d'Israël.

Aussi est-il écrit dans le livre des chants héroïques : « Le soleil s'est arrêté au milieu du ciel; il n'est pas allé se reposer; et pourtant le jour avait atteint son terme. Il n'y a jamais eu un jour comme celui-là. Pas un pareil ne l'a précédé, pas un pareil ne le suivra, ce jour, pendant lequel Dieu lui-même obéit à la parole d'un héros, pendant lequel Jéhovah lui-même combattit avec un homme pour Israël. »

L'eau est profonde et le courant rapide ; pas de bateaux, de barques, de chalands.

Les Sarrasins, invoquant Tervagant, sautent dans l'eau.

Mais nul salut pour eux...

Les mieux armés, étant les plus pesants, tout aussitôt coulent au fond du fleuve.

D'autres, légers, vont flottant à vau-l'eau.

Chance inutile! Ils boivent tant et tant, qu'ils sont noyés dans d'horribles angoisses.

Chacun leur dit : « Rappelez-vous Roland! »

III

LE CAMPEMENT, ET LE SOMMEIL PROPHÉTIQUE DE CHARLEMAGNE

216.

Sitôt qu'il voit que les païens sont morts, plusieurs occis et la plupart noyés, laissant butin très grand aux chevaliers, le noble roi descend de son cheval, se courbe à terre et dit à Dieu merci.

Il se redresse; et le soleil se couche...

— « Or çà, dit-il, prenons gîte; c'est l'heure. Il est trop tard pour gagner Roncevaux.

» Puis, nos chevaux sont las et épuisés; enlevez-leur les selles et les freins, et par ces prés laissez-les rafraîchir. »

Chacun répond : « Sire, vous dites bien. »

217.

Les chevaliers, campés au bord de l'Ebre, à leurs chevaux ayant ôté leurs selles, et détaché les freins d'or de leurs têtes, les envoient paître aux prés, dans l'herbe fraîche; ils ne sauraient leur donner d'autres soins...

Après, bien las, sur la terre ils s'endorment. Pour cette nuit, on ne fit pas le guet.

218.

L'empereur-roi s'est couché dans un pré.

Voulant rester armé toute la nuit, il a posé sa lance à son chevet; a revêtu son blanc haubert brodé; lacé son heaume où reluit l'or gemmé, et ceint l'épée sans pareille, Joyeuse, qui, dans sa lame, étincelle de feux, dont trente fois par jour la couleur change.

Nous savons tous l'histoire de la lance qui sur la croix perça Notre-Seigneur... Grâces à Dieu, le roi en a la pointe. Il la fit mettre au creux du pommeau d'or de son épée qu'il appelle Joyeuse, vu sa bonté et vu ce grand honneur.

Les barons francs doivent s'en souvenir : car c'est de là que vient leur cri Mon-Joye; et nulle gent ne peut leur tenir tête[1].

1. Une curieuse chanson du douzième siècle, le *Voyage de Charlemagne*, nous montre l'empereur allant, avec ses barons, à Constantinople pour y voir Hugues le Fort, et pour s'assurer s'il est vrai, comme le lui a dit la reine, que ce souverain a plus belle mine que lui sous sa couronne.

Il passe à Jérusalem et visite le saint-sépulcre. Grand accueil lui est fait par le patriarche qui lui donne les reliques de la Passion.

Dans la chanson de *Fierabras*, qui date du treizième siècle, ce n'est pas par libre donation, c'est par droit de conquête que l'empereur

219.

La nuit est claire et la lune au ciel brille.

Charle est couché; mais a grand poids au cœur.

Il se rappelle Olivier et Roland, puis tous les pairs et tant de gens de France qu'à Roncevaux il a laissés sanglants!

Tel est son deuil qu'il en pleure et sanglote.

Et il prie Dieu d'être bon à ces âmes.

Mais il est las; car il a tant peiné! Il n'en peut plus; et lui aussi s'endort.

Par tous les prés ce n'est que gens qui dorment...

Pas un cheval ne peut tenir debout : qui veut de l'herbe, il la broute couché.

Beaucoup apprit qui bien connut la peine[1].

acquiert ces reliques. Un Sarrasin, de stature et de force gigantesque, est le maître du saint-sépulcre. Olivier et lui se défient et combattent. A plusieurs reprises Fierabras est blessé à mort par l'ami de Roland; mais, chaque fois, il se guérit de ses blessures en les frottant avec le baume qui servit à l'ensevelissement du Christ. Enfin Olivier finit par s'emparer du baume merveilleux et terrasse son ennemi. Celui-ci demande merci et se fait chrétien. Suivent divers incidents qui aboutissent à la remise des reliques de la Passion entre les mains de Charlemagne.

1. Quand Musset écrivit :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,

soupçonna-t-il qu'il ne faisait que traduire un vers de la Chanson de Roland :

« Mult ad apris qui bien conuist ahan. »

220.

Comme un mortel que la douleur travaille, Charle dormait, lorsque saint Gabriel, chargé par Dieu de garder l'empereur, et chaque nuit assis à son chevet, lui annonça, par un songe sinistre, les grands combats apprêtés contre lui.

Quel grave avis que cette vision!

Charle, levant ses regards vers le ciel, voit se mêler vents, orages, gelées, coups de tonnerre, effroyables tempêtes...

Flammes et feux éclairent la tourmente.

Ce grand chaos s'abat sur son armée.

Tout aussitôt, il voit le bois des lances, frêne ou pommier, s'allumer et flamber; les boucles d'or des écus s'embraser.

Ce n'est qu'épieux qui sont réduits en cendre; heaumes, hauberts dont l'acier grince et casse; bons chevaliers qui clament leur détresse.

Il aperçoit des ours, des léopards; puis des dragons, des givres, des serpents, et des griffons assemblés par milliers, monstres d'enfer qui, la gueule béante, sur les Français se jettent tous ensemble.

Les Français crient : « Charlemagne, au secours ! »

Lui, tout dolent et saisi de pitié, y veut aller; mais il est retenu.

D'une forêt s'élance un grand lion, très orgueilleux, très méchant, très féroce, qui fond sur Charle et s'acharne.

Ils combattent.

Chaque lutteur prend l'autre à bras-le-corps. Lequel l'emporte ou succombe? On ne sait.

Et l'empereur ne se réveille pas.

221.

Un autre songe à celui-là succède.

Charle se voit sur un perron, à Aix, tenant un ours par une double chaîne, lorsque trente ours, du côté des Ardennes, viennent, parlant tout comme font les hommes :

— « Rendez-le-nous, sire, lui disaient-ils. Le retenir plus longtemps n'est pas juste. C'est un parent ; nous lui devons secours. »

Mais du palais un lévrier accourt ; va sur les ours ; assaille le plus fort.

Alors a lieu un terrible combat, sur l'herbe verte, à part des autres ours. Charle, témoin de

cette belle lutte, ne sait qui est ou vainqueur ou vaincu.

L'ange de Dieu montre au baron ces choses. Lui toujours dort jusqu'à l'aube du jour [1].

1. Des deux visions successives que l'ange Gabriel suggère à Charlemagne, l'une vise *la revanche* et annonce la grande bataille avec le lion de l'Islam, l'émir Baligant; l'autre vise *l'expiation* et figure les incidents du procès de Ganelon.

IV

DÉSESPOIR ET FUREUR A SARAGOSSE

222.

Marsile en fuite arrive à Saragosse ; met pied à terre auprès d'un olivier ; rend son épée, sa cuirasse et son casque ; et, tout piteux, sur le gazon se couche.

Plus de main droite ; et du bras mutilé le sang vermeil jaillit à grosses gouttes.

Il voit ce sang, et se pâme d'angoisse.

Venue à lui, sa femme Bramimonde crie, se lamente et pleure amèrement.

Ils sont bien là plus de trente mille hommes, maudissant Charle et maudissant la France.

Dans une grotte est Apollon leur dieu.

Tous d'y courir. Ils l'insultent, l'outragent :

« Quoi ! méchant dieu ! Tu nous fais telle honte ! Lui, notre roi, tu le laisses confondre ! Pourquoi traiter si mal qui te sert bien ? »

Et, lui ôtant son sceptre et sa couronne, à un pilier on le pend par les mains ; puis on l'enlève,

on le renverse à terre; il est foulé, bâtonné, mis en pièces.

A Tervagant on prend son escarboucle.

Pour Mahomet, on le jette à la fosse : chiens et pourceaux l'y piétinent, l'y mordent.

223.

Marsile, ayant recouvré connaissance, se fait porter dans sa chambre voûtée, que décoraient maintes inscriptions et maints tableaux peints de mille couleurs.

Là, toute en pleurs, s'arrachant les cheveux, jetait ses cris la reine Bramimonde :

« Ah! Saragosse, aujourd'hui démunie du noble roi qui t'eut sous sa tutelle!

» Vraiment nos dieux ne sont que des félons, eux qui lui ont failli dans la bataille.

» L'émir nous reste. Ah! il sera un lâche s'il ne combat cette race hardie.

» Comme ils sont fiers! Comme ils bravent la mort!

» Combien vaillant et combien téméraire leur empereur à la barbe fleurie!

» Si l'on se bat, il ne s'enfuira point...

» Pourquoi n'est-il personne qui le tue? »

V

L'ARRIVÉE DU GRAND ÉMIR

224.

[1] L'empereur Charle aura bientôt bataille.

Le grand émir, qui siège à Babylone et sous sa loi tient quarante royaumes, sur ses vaisseaux innombrables arrive.

1. Ici commence l'épisode de la guerre de Baligant qui va, ci-après, du couplet 224 au couplet 238 et se continuera du couplet 249 au couplet 297.

Cet épisode ne se trouve pas dans le manuscrit de Lyon; et certains commentateurs, tels que M. Scholle, pensent qu'il ne faisait pas partie de la version originale.

De là vient que des éditeurs et des traducteurs de la *Chanson de Roland* l'ont supprimé.

J'ai cru devoir le maintenir, sans toutefois m'astreindre, comme dans le reste du poème, à tout rendre scrupuleusement vers par vers.

Selon moi, la mise en présence du chef de l'Islam et du chef de la Chrétienté vengeant sur lui les morts de Roncevaux, est un élément essentiel de la Chanson de Roland, destinée à glorifier Charlemagne en même temps que le premier de ses preux.

Je ne m'explique pas comment Vitet et d'autres ont pu voir là un hors-d'œuvre.

Qu'on critique quelques longueurs de l'épisode; mais qu'on n'en conteste pas l'à-propos!

Qu'on n'en conteste pas non plus les éclatantes beautés! Je voudrais bien que ma traduction les eût un peu mises en lumière.

C'est Baligant, vieillard des temps antiques, le survivant de Virgile et d'Homère[1].

Un jour de mai, le premier jour d'été, il est parti du port d'Alexandrie et a lancé sur mer sa grande armée.

225.

Il vient en hâte. Oh! que grande est sa flotte! Comme elle cingle et vole sur les eaux!

Au haut des mâts et sur les longues vergues, brillent partout lanternes, escarboucles, jetant au loin une telle lumière que, par la nuit, la mer en est plus belle[2].

Déjà il touche à la terre d'Espagne.

226.

Le vieil émir, sans un moment de halte, quitte la mer; entre dans les eaux douces; laisse derrière et Marbrise et Marbrouse; remonte l'Èbre avec tous ses navires, illuminés par le feu des fanaux dont les clartés font de la nuit le jour, et tout au loin

1. « Ço est l'amirailz li vielz d'antiquitet,
Tut survesquit e Virgilie e Homer. »

2. Dans son édition critique du texte d'Oxford, M. Boehmer, dont l'ingéniosité est quelquefois bien aventureuse, a heureusement substitué ici à la leçon de Génin, *tute la noit*, ces mots : *par mi la noit*.

dans la contrée rayonnent; navigue à force, et touche à Saragosse.

227.

Clair est le jour et brillant le soleil, quand l'émir sort de son riche vaisseau, suivi de rois, de comtes et de ducs.

Sous un laurier, au milieu d'une plaine, on met sur l'herbe un tapis de soie blanche, et on dépose un beau fauteuil d'ivoire.

L'émir s'assied, et tous restent debout.

— « Or çà, dit-il, finissons-en, mes braves, avec le roi qui commande aux Français.

» J'entends qu'il n'ait licence de manger que si tel est, à moi, mon bon plaisir.

» Je le verrai ou soumis à mes pieds, ou raide mort. »

Et, en disant ces mots, de son gant droit il frappe son genou.

VI

BALIGANT, MARSILE ET BRAMIMONDE

228.

Tout ce qu'il dit, Baligant l'exécute; et, pour tout l'or qui reluit sous le ciel, il n'est pas homme à lâcher son dessein.

Ayant mandé deux de ses chevaliers, l'un Clarifan et l'autre Clarien :

— « Vous êtes fils, leur dit-il, d'un bon roi, qui volontiers faisait tous mes messages.

» Partez, tous deux ; allez, à Saragosse, dire à Marsile : *Un grand secours vous vient; Baligant va guerroyer contre Charle. Si l'empereur ne se jette à ses pieds et ne renie le culte des chrétiens, il y perdra sa couronne et sa vie. Pour vous, venez au camp de Baligant, y rendre hommage à votre suzerain.* »

— « Sire, bien dit ! » crièrent les païens.

229.

Les deux barons tout aussitôt chevauchent.

Ils ont passé dix portes, quatre ponts, toutes

les rues où les bourgeois se tiennent, quand, parvenus vers le haut de la ville, près du palais, ils entendent des cris.

Toute une foule en pleurs se désespère :

« Ah, malheureux! Qu'allons-nous devenir? L'Espagne est donc aux mains de ces Français!

» Blessé le roi! Mort Jurfaleu le blond! »

230.

Les deux seigneurs près du perron descendent; et, se tenant par leurs riches manteaux, l'air très courtois, ils montent au donjon où de Marsile est la chambre voûtée.

— « Que Mahomet, Tervagant, Apollon, sauvent le roi et conservent la reine! »

A ce salut Bramimonde répond :

« Qu'avez-vous dit? Nos trois dieux sont des lâches! A Roncevaux ils nous ont laissé battre ; et mon mari a perdu sa main droite. C'est ce Roland qui a fait tout le mal. L'Espagne à Charle, hélas! sera soumise.

» Que devenir, malheureuse, chétive? Que n'ai-je là quelqu'un pour me tuer? »

231.

Clarien dit :

« Dame, ne parlez tant!

» Voici venir notre puissant émir, qui vaincra Charle, et, jusque dans sa France, le poursuivra pour le mettre à ses pieds demandant grâce ou subissant la mort. »

— « Pas tant d'espoir! répondit Bramimonde. L'empereur Charle est un preux intrépide, et qui mourrait plutôt que de s'enfuir.

» Devant ce roi, qui seul ne craint personne, sont des enfants tous les rois de la terre. »

232.

Marsile alors, interrompant sa femme :

« Laissez cela, et ne parlez qu'à moi, bons messagers envoyés par l'émir.

» C'est vrai, je suis en mortelle détresse.

» Hier soir encor je possédais un fils. Il est tué. Je n'ai plus d'héritier. Ni fils, ni fille. Informez donc l'émir que, s'il le veut, l'Espagne sera sienne : que seulement il en chasse les Francs!

» Apportez-lui les clefs de Saragosse. »

— « Voilà le vrai », dirent les messagers.

233.

— « Qu'il tienne bon! reprit le roi Marsile.

» Vous lui direz que l'empereur des Francs,

qui tant de fois mit à mort mes soldats, prit mes cités et dévasta mes terres, est maintenant sur les rives de l'Èbre.

» J'ai bien compté : ils ne sont qu'à sept lieues.

» Que Baligant mène là son armée et se prépare à leur livrer bataille ! »

234.

Les messagers très humblement s'inclinent; puis, chevauchant, ils rejoignent l'émir :

« Sire, voici les clefs de Saragosse. »

Baligant dit : « Que se passe-t-il donc ? Où est le roi qu'ici j'avais mandé ? »

Clarien répond :

« Il est navré à mort.

» On l'a vaincu. Avec sa Durandal, le pair Roland a tranché son poing droit; tué son fils qu'il aimait chèrement; battu les preux qui lui faisaient escorte.

» Il a dû fuir ; et tous ses chevaliers, que poursuivaient Charlemagne et son monde, sont ou tués ou bien noyés dans l'Èbre.

» Quant aux Français, ils campent sur la rive, tout près d'ici, à sept lieues de la ville. »

Le fier émir devient pensif et sombre.

235.

Sombre et pensif est devenu l'émir. Mais son orgueil surmonte sa douleur.

Il se redresse :

« Allons, pas de retard !

» Tous à cheval ! Je vengerai Marsile. Tête pour main. L'empereur périra. »

236.

Baligant met en branle tout son monde dont il confie le soin à Gémalfin ; fait amener son coursier au poil brun ; et, chevauchant, arrive à Saragosse.

Quatre seigneurs lui tiennent l'étrier ; et il descend sur un perron de marbre.

A peine est-il vers le haut du palais que Bramimonde à ses devants s'élance.

— « Sire, dit-elle, ayez pitié de nous. Honte et malheur ! Mon seigneur est perdu. »

Et elle tombe aux pieds de Baligant.

Il la relève ; ils sont tous deux émus, et vont dolents trouver le roi Marsile.

237.

Le pauvre roi, dès qu'il voit Baligant, se fait dresser à bras sur son séant.

Après, prenant un gant de sa main gauche :

« Émir, dit-il, à vous toute ma terre ! J'ai tout perdu, et moi-même et mon peuple. »

L'émir répond : « Ma douleur en est grande. Mais je ne puis plus longtemps vous parler ; car, je le sais, Charle n'attendrait pas. C'est entendu : j'accepte votre gant. »

Et tout en pleurs, tant son cœur est en deuil, l'émir descend les degrés du palais ; court au galop rejoindre son armée ; puis part, criant : « En avant ! Sus aux Francs ! »

VII

LE GRAND DEUIL DE CHARLEMAGNE ET LES HONNEURS RENDUS AUX MORTS DE RONCEVAUX

238.

Pourtant, à l'heure où luit la première aube, l'empereur Charle est sorti du sommeil. Saint Gabriel, son gardien de par Dieu, a fait sur lui le signe de la croix. Le roi se lève et laisse là ses armes.

Ses chevaliers se désarment aussi : et, dévorant la route longue et large, tous les Français à grand'hâte chevauchent.

Ils vont là-bas où tombèrent les preux, à Roncevaux, voir l'immense désastre.

239.

A Roncevaux le roi est revenu.

Partout des morts. Il commence à pleurer, et dit aux Francs :

« Ralentissez le pas ; car c'est à moi d'aller seul en avant, pour mon neveu que je voudrais trouver.

» Un jour, à Aix, jour de fête annuelle, —

c'était Noël, Pâque ou la Pentecôte, — mes vaillants preux se vantaient à l'envi de grands combats, de terribles assauts; voici comment j'ouïs parler Roland :

« Moi, si je meurs en pays étranger, j'aurai laissé mes pairs derrière moi, et finirai ainsi qu'un conquérant, premier de tous et face à l'ennemi. »

» Brave Roland! »

Et prenant les devants si loin que porte un bâtonnet qu'on jette, l'empereur-roi gravit une colline.

240.

L'empereur va, cherchant s'il voit Roland, et, par les prés, trouve fleurs et gazons tout empourprés du sang de nos barons.

Pris de pitié, il pleure à chaudes larmes.

Mais le voilà tout en haut, sous deux arbres.

Il reconnaît les coups de Durandal qui sur le roc a fait trois grandes brèches, et voit Roland qui gît sur l'herbe verte.

Il est navré, — fut-il douleur plus juste? — met pied à terre, et court, sans s'arrêter, entre ses bras prendre ce pauvre corps. Puis, tout dolent, il tombe évanoui.

241.

Charle pourtant recouvre connaissance.

Naime le duc, et le comte Acelin, Geoffroy d'Anjou et son frère Thierri, prenant le roi, le dressent contre un pin.

Mais lui, les yeux à terre où gît Roland, bien doucement se prend à le pleurer :

« Ami Roland, Dieu t'ait en sa merci !

» Jamais ne fut sur terre un chevalier qui fit si bien dans les grandes batailles.

» Ah ! mon honneur tourne vers son déclin ! »

Et derechef Charle s'évanouit.

242.

Quand l'empereur recouvre connaissance, ses quatre preux de leurs mains le soutiennent.

Les yeux à terre, il y voit son neveu, dont le corps gît, gaillard, mais sans couleur. Ses yeux tournés sont tout enténébrés.

Charle le plaint par foi et par amour :

« Dieu mette, ami, ton âme dans les fleurs, au Paradis, parmi les glorieux !

» Combien à tort tu vins ici, Seigneur !

» Ah ! chaque jour je pleurerai sur toi.

» Morte est ma force et morte ma grandeur.

» Qui désormais soutiendra mon honneur?

» Non, je n'ai plus des amis ; plus un seul. J'ai des parents ; mais pas un qui te vaille ! »

Et il s'arrache à deux mains les cheveux...

Cent mille Francs en ont douleur si grande qu'il n'en est pas qui ne verse des pleurs.

243.

— « Ami Roland, je vais rentrer en France.

» Quand je serai dans ma ville de Laon, d'ici, de là viendront des étrangers, demandant tous : Où est le vaillant preux?

» Je leur dirai : Il est mort en Espagne. Et grand sera le poids de ma douleur.

» Oui, désormais, chaque jour de mon règne sera un jour de plaintes et de larmes.

244.

» Ami Roland, vrai preux, belle jeunesse, quand je serai à ma chapelle d'Aix, des gens viendront quérir de tes nouvelles.

» Je les dirai, étranges et cruelles : Mort, il est mort, l'homme aux mille conquêtes.

» Ah ! maintenant, révoltez-vous, Saxons, gens de Hongrie et gens de Bulgarie, peuples de Rome,

ou Palerme, ou la Pouille, païens d'Afrique et de Califernie!

» Mon deuil, mes maux vont chaque jour s'accroître.

» Qui conduira mes armées aux triomphes, quand meurt celui qui en était la tête?

» Que te voilà déserte, ô douce France!

» Si grand mon deuil, je voudrais n'être plus. »

Et des deux mains il tord sa barbe blanche, frappe sa tête, arrache ses cheveux.

Cent mille Francs s'en pâment contre terre.

245.

« Ami Roland, tu as donc rendu l'âme! Que Dieu la mette en son saint Paradis!

» Ami Roland, comme ta vie fut brève! En la prenant on nous prit notre honneur.

» Qui t'a fait mort fait la France mourante. J'ai si grand deuil que je voudrais mourir.

» Ainsi les miens ont succombé pour moi...

» Ah! fasse Dieu, fils de sainte Marie, qu'avant que j'entre aux défilés de Cize, mon âme soit séparée de mon corps, pour être mise à côté de leurs âmes! Près de leurs chairs, qu'enfouie soit ma chair! »

Les yeux en pleurs, il arrache sa barbe.

Naime s'écrie : « Quelle douleur terrible ! »

246.

— « Sire empereur, dit le comte d'Anjou, votre douleur se démène trop fort.

» Dites plutôt qu'on cherche tous les nôtres, qui gisent morts sur le champ de bataille. Sur un charnier faites porter leurs restes. »

Le roi répond : « Sonnez de votre cor. »

247.

Geoffroi d'Anjou a sonné de son cor. De par le roi, chacun met pied à terre, pour retrouver les cadavres des siens ; et tous les corps sont mis dans un charnier.

Au camp étaient maints évêques, chanoines, moines, abbés et prêtres tonsurés.

On donne aux morts l'absoute au nom de Dieu ; on fait brûler la myrrhe et les parfums.

Avec amour les corps sont encensés, puis enterrés très honorablement, et puis laissés. Que pouvait-on de plus ?

248.

L'empereur veut qu'on mette à part Roland, et Olivier, et Turpin l'archevêque.

Il fait ouvrir devant lui leurs cadavres.

Les cœurs sont pris dans des tissus de soie; les corps sont mis dans leurs blancs lits de marbre, enveloppés avec des peaux de cerfs, et bien lavés avec vin et piment.

Le roi prescrit que Thibault, Gebouïn, Milon le comte et Othon le marquis, sur trois grands chars emmènent les trois corps, tout recouverts d'un tapis de Glaza[1].

1. Diverses chansons de geste, notamment *Garin le Lorrain* (douzième siècle), nous fournissent des détails sur la manière dont il était procédé envers les morts qu'on voulait beaucoup honorer.

Après avoir ouvert leur corps, on recueillait les entrailles dans une riche étoffe de soie pour les déposer dans une ouverture creusée au pied d'un autel.

L'intérieur du cadavre était lavé avec un mélange de vin et d'épices; puis le corps était recousu, enveloppé d'une fine toile, et enfermé dans un sac de cuir. On choisissait la peau de cerf de préférence à toute autre.

Autour du corps, placé sur une espèce de catafalque, on disposait des candélabres de bronze et d'or où de nombreux cierges étaient allumés.

Des prêtres revêtus d'aubes et de chapes, des clercs avec croix et encensoirs, venaient chanter les prières des trépassés et les vigiles, pendant que les parents et amis du mort le veillaient, agenouillés ou assis à son chevet.

Finalement le corps était porté avec solennité dans quelque moutier dont le défunt avait été le bienfaiteur.

Il était fréquent que l'image du mort fût taillée sur le marbre de son tombeau. Des lettres tracées tout autour disaient qui il avait été.

Quelquefois une rente perpétuelle était affectée au paiement d'un chapelain et avait pour objet d'assurer au mort des messes quotidiennes « jusqu'au jour du jugement ».

VIII

EMPEREUR CONTRE ÉMIR

249.

Le roi déjà pensait à repartir, quand apparut l'avant-garde païenne.

Des premiers rangs sortent deux messagers, venant à Charle annoncer la bataille :

« Orgueilleux roi, te voilà en nos mains. Vois Baligant qui après toi chevauche ; vois sur ses pas sa grande armée d'Arabes : on va savoir si tu es un vaillant. »

Charle le roi se prend alors la barbe : il se souvient de son deuil, de ses pertes.

Puis, sur les siens, il jette un fier regard ; et il s'écrie d'une voix haute et forte : « Barons français, à cheval et aux armes ! »

250.

L'empereur, prompt à s'armer le premier, lace son heaume ; endosse son haubert ; ceint au côté sa claire épée *Joyeuse*, dont les feux d'or comme un soleil rayonnent ; pend à son cou son écu de Girone ; brandit sa lance aiguisée à Blandonne ;

prend par la bride et monte Tencendur (le bon cheval qu'il conquit sous Marsune, quand il tua Malpalin de Narbonne), et, le lançant à grands coups d'éperon, fait un galop vu de cent milliers d'hommes.

Puis, il prie Dieu et l'apôtre de Rome.

251.

Comme leur roi s'arment les chevaliers.

Quels fiers soldats! Comme ils sont équipés, avec chevaux et armes avenantes!

Les gonfanons leur pendent sur les heaumes. L'acier reluit. Les vifs coursiers trépignent. Chaque homme en selle avec grâce se tient.

L'empereur voit leur belle contenance; et, avisant Anselme de Mayence, Naime le duc, Jozeran de Provence :

« En tels guerriers qui n'aurait confiance? dit-il. Bien fou qui désespérerait!

» Si ces païens ne battent en retraite, ils paieront cher pour la mort de Roland. »

Naime répond : « Sire, que Dieu le veuille! »

252.

Ayant mandé Rabel et Guinemant, Charle leur dit :

« Seigneurs, tenez la place de mes deux pairs Olivier et Roland. A l'un l'épée; à l'autre l'olifant! Et chevauchez en tête de l'armée.

» Derrière vous quinze mille des Francs, tous jouvenceaux et de nos plus vaillants, iront, suivis par autres quinze mille, que guideront Gébouïn et Laurent. »

253[1].

Les Français sont trois cent cinquante mille, que l'empereur partage en dix colonnes.

Deux corps d'armée comptent quinze mille hommes; et trois, vingt mille. Un en a trente mille. Les deux suivants en ont quarante mille. Dans le neuvième, ils sont cinquante mille.

254.

Il est un corps qui prime tous les autres; c'est le dixième : il comprend cent mille hommes, aux chefs fleuris, aux barbes toutes blanches, très fiers

1. Le texte original consacre à l'énumération des forces de Charlemagne huit couplets surchargés par des longueurs insignifiantes et comprenant soixante-dix vers. Je les ai réduits à trois couplets comprenant cinquante vers. Plus loin, j'ai procédé de même pour l'énumération des forces de Baligant. Elle tient trois couplets que j'ai ramenés à un. — Ce sont les deux seules réductions de ce genre que je me sois permises dans tout le cours de cette traduction.

d'allure et de très grand courage, nobles barons, excellents capitaines bardés de fer jusqu'au bout de leurs ongles.

Ces vétérans forment la vieille garde qui suit partout l'empereur Charlemagne.

Ils ont vêtu leurs solides hauberts, ceint leurs épées ou d'Espagne ou de France, pendu au cou leurs écus où reluisent divers signaux qui les font reconnaître, pris au poing droit le long bois de leurs lances et enfourché leurs destriers rapides.

Au milieu d'eux, non loin de Charlemagne, Geoffroy d'Anjou va portant l'oriflamme qui, pour Saint Pierre, était nommée Romaine, et en ce jour prit le nom de Monjoie[1].

1. Gefreid d'Anjou portet l'orie flambe;
Seint Piere fut, si aveit num Romaine,
Mais de Munjoie iloec out pris eschange.

Le vers *Seint Piere fut, si aveit num Romaine*, a paru très énigmatique; et c'est en le supprimant que maints Rolandistes, rajeunisseurs ou traducteurs, ont tranché la difficulté.

A Saint-Jean-de-Latran, à Rome, se trouvent deux très curieuses mosaïques remontant au neuvième siècle, et dont la restauration, paraît-il, a été faite d'après des reproductions anciennes, notamment d'après un dessin colorié conservé à la bibliothèque du Vatican.

Une mosaïque représente saint Pierre remettant un étendard vert à Charlemagne qui, en même temps que le pape Léon III, est prosterné devant l'apôtre; et au-dessous on lit ces mots en latin : « O bienheureux Pierre, donne vie au pape Léon; donne victoire au roi

255.

La grande armée comprend dans ses dix corps, groupés selon le pays et la race :

Charle ». L'autre mosaïque représente le Christ remettant à Charlemagne un étendard rouge.

La bannière verte est l'étendard de la ville des Papes; la bannière rouge est l'étendard de l'empire de Charlemagne.

Pour l'auteur de Roland, semble-t-il, les deux bannières n'en font qu'une, qui s'appelait d'abord *Romaine*, et qui, à partir de la grande bataille de Saragosse qu'il raconte, prit le nom de *Monjoie*, conforme au cri *Monjoie* dont on a vu l'explication au couplet 218.

Un fait certain, c'est que, dès la fin du onzième siècle, il s'était établi une tradition rattachant l'oriflamme capétienne à l'oriflamme carlovingienne, quoiqu'il n'y ait rien de commun entre la rouge bannière de l'Empire et l'étendard rouge que nos anciens rois allaient recevoir des mains de l'abbé du monastère Saint-Denis, quand ils partaient pour la guerre.

M. Marius Sepet a expliqué le cri de guerre *Montjoie*, entendu selon l'orthographe ordinaire, par l'histoire de la *bannière romaine*, au moyen de conjectures ingénieuses dont voici une esquisse sommaire.

La bannière de Charlemagne lui aurait été solennellement remise par le pape Léon III sur la colline du Vatican. Or, cette colline était appelée *Montjoie* (*Mont de la Joie*), parce que c'est par cette colline que, sous les Césars, les empereurs faisaient à Rome leurs entrées triomphales, et que, sous les papes, les pèlerins joyeux apercevaient pour la première fois la basilique des apôtres. Pour perpétuer à jamais la mémoire de la cérémonie et du lieu de sa célébration, le nom de *Montjoie* fut donné à la bannière *romaine* que reçut Charlemagne: et le cri « *Montjoie!* » fut adopté par les Français.

Plus tard, quand fut arborée l'oriflamme de Saint-Denis, on adopta comme de raison le cri « *Saint-Denis!* » mais sans renoncer au

Des Bavarois, soldats de fière mine, fermes au poste et guerroyant en braves, que l'empereur aime par-dessus tous, mais moins pourtant que ses hommes de France, les conquérants de tant de beaux royaumes ;

Des Allemands, bien montés, bien armés, prêts à mourir plutôt que reculer;

De blonds Normands, aux beaux chevaux rapides, se tenant bien sur le champ de bataille, où ils mourront mais ne se rendront pas; car il n'est point de race plus guerrière;

De forts Bretons, qui, gonfanons au vent, ont à cheval tout l'air de vrais barons;

Des Poitevins, des enfants de l'Auvergne, aux bons chevaux et aux belles armures;

De roux Flamands, de solides Frisons, qu'on ne verra jamais tourner le dos;

Des Bourguignons et des Lorrains qui portent de forts épieux dont le bois est très court; et qui

vieux cri *Montjoie!* De là le cri « *Montjoie Saint-Denis!* » qui a si longtemps retenti sur nos champs de bataille.

(Lire, outre le *Drapeau de la France* de M. Marius Sepet, le curieux et savant ouvrage de M. Gustave Desjardins : *Recherches sur les drapeaux français*. M. Gustave Desjardins a notamment émis des doutes très motivés sur l'exactitude des inscriptions de la mosaïque qui contient l'oriflamme de Charlemagne. Peut-être sera-t-il amené à étendre plus loin ses doutes.)

bientôt donneront de fiers coups, tels qu'on verra les païens confondus, s'ils ont le cœur d'affronter pareils preux ;

Des barons Francs de haute contenance, de corps gaillard et d'âme valeureuse, qui au combat feront riche besogne.

Charle debout, dans le val, sur un tertre, vers l'horizon étendant sa main droite, leur donne à tous sa bénédiction.

Ils crient : « Monjoie ! Bataille ! La bataille ! »

256.

Sur le gazon l'empereur se prosterne; tourne ses yeux vers le soleil levant, et dit à Dieu du plus profond du cœur :

« Sois ma défense, ô Dieu, notre vrai père ; toi qui sauvas Jonas de la baleine ; les trois enfants du feu de la fournaise ; et Daniel de la dent des lions, qui dans la fosse allaient le dévorer !

» Que ton amour sur moi veille aujourd'hui ; et fais de nous les vengeurs de Roland ! »

Ainsi prie-t-il; ensuite il se relève ; fait sur son front un grand signe de croix ; d'un bond rapide enfourche son cheval dont l'étrier était tenu par Naime ; et, lance au poing, le corps noble et gail-

lard, le front serein, l'œil brillant d'assurance, devant les siens fièrement il galope.

De-ci, de-là, les clairons retentissent.

Plus haut qu'eux tous, le cor de Roland sonne; et les Français touchés pleurent Roland.

257.

Très noblement chevauche l'empereur, sur son haubert faisant flotter sa barbe.

Ses chevaliers, qui tous l'aiment, l'imitent.

Ils ont passé ces grands monts, ces hauts rocs, ces vaux profonds, ces défilés horribles. Les voilà hors du ténébreux désert, et engagés dans la marche d'Espagne...

Ils y font halte au milieu d'une plaine.

IX

ÉMIR CONTRE EMPEREUR

258.

Ses éclaireurs ayant rejoint l'émir, un d'eux lui dit :

« Notre message est fait. Nous avons vu cet orgueilleux roi Charle. Fiers sont ses gens. Pas danger qu'ils lui faillent. Donc, armez-vous; car la bataille est proche. »

— « Pour les vaillants c'est là bonnes nouvelles, dit Baligant. Que tout le monde s'arme! Sonnez, clairons; annoncez la bataille. »

259.

Parmi le bruit des tambours, des trompettes, l'émir revêt son haubert et son heaume; et à sa gauche il ceint sa bonne épée, que de *Joyeuse* il prétend la rivale et qu'il a fait appeler *Précieuse*.

Son large écu doré lui pend au cou; dans sa main droite est son énorme lance, dont le fer seul chargerait un mulet, et dont le bois semble être une massue.

Le brave émir a le corps fait au moule, le buste

fort, l'enfourchure très grande, les flancs étroits, les épaules très larges, le regard clair, les cheveux tout bouclés, la mine fière, et la barbe aussi blanche que les grands lis aux beaux jours de l'été.

Il a autant de sagesse et vertu qu'en peut avoir qui suit la loi païenne.

Quant au courage, il en a fait la preuve, en mille endroits, sur maints champs de bataille.

Dieu! quel baron, s'il eût été chrétien!

Si fortement il pique son cheval, que de ses flancs le sang clair a jailli.

Dans son galop il franchit un fossé qui avait bien cinquante pieds de large.

— « En voilà un qui nous défendra bien! crient les païens. Que les Français s'y frottent! Bon gré, mal gré, ils y perdront la vie. Charle est un fou de n'être point parti. »

260.

L'émir avait pour fils un chevalier qui, grand et fort, montrait par son cœur fier qu'un noble sang lui coulait dans les veines.

Ce vaillant preux était nommé Malprime.

— « Sire, dit-il, chevauchons! En avant! N'allons-nous pas voir bientôt Charlemagne? »

— « Tu le verras ; car c'est un grand guerrier, dit Baligant ; et, dans maintes histoires, il est parlé de lui avec honneur.

» Mais il n'a plus l'aide de son neveu ; et contre nous il ne pourra tenir.

» Mort est Roland qui fut si bon vassal ; mort Olivier, le preux et le courtois ; morts tous ces pairs, les bien-aimés de Charle ; morts avec eux vingt mille hommes de France.

» Aussi nombreux soient les gens qui lui restent, j'en fais peu cas : ils plieront comme un gant...

261.

» Oui, Charle vient avec dix corps d'armée. Mon messager, le Syrien, l'a vu ; et, tout courant, est venu m'aviser.

» Brave est le preux qui fait sonner le cor qu'avait Roland quand il était en vie ; brave est aussi le preux qui, près de lui, marche en faisant retentir la trompette.

» Tu les verras en tête de l'armée, les deux premiers, chevauchant côte à côte.

» Derrière eux sont quinze mille Français, tous jouvenceaux, que Charle nomme enfants. Ils

sont suivis par autres quinze mille, qui fièrement frapperont sur les nôtres. »

Malprime alors : « Honorez votre fils, en le laissant frapper le premier coup. »

262.

— « Beau fils, que peut te refuser un père? dit Baligant. J'accède à ton désir.

» Donc, emmenant Torleu, le roi de Perse, et Dapamort, le puissant roi des Wilzes, fais le premier assaut contre les Francs; et puisses-tu mater leur grand orgueil!

» Reviens vainqueur; tu auras beau salaire. Je te promets un pan de mon royaume : tout le pays qu'avait le roi Fleuri. »

Son fils se voit par avance investi...

— « Merci! » dit-il... Pourtant, ce qui l'attend, c'est le tombeau, non pas l'investiture.

263[1].

Tous les païens se sont armés en hâte.

Ils se disaient :

« Entendez-vous ce son, qui vient de loin et au loin se prolonge? C'est l'olifant; c'est le cor de Roland...

1. Couplet formé d'après divers textes.

» Dieux, accordez à l'émir la victoire! Que Baligant rende muet ce cor, qui toujours sonne, et sonne et sonne encore! »

264.

L'émir chevauche à travers son armée où sont Persans, Esclavons, Prussiens, Russes, Hongrois, Thraces, Nègres, Avares, Chananéens, Maures et Nubiens, gens d'Arménie et gens de Jéricho.

Au premier rang sont ceux de Butentrot, pays d'où fut Judas qui vendit Dieu[1].

Là sont aussi les géants de Malprouse; les Milcenins qui ont si grosse tête, et dont l'échine est couverte de poils, rudes et longs comme la soie du porc; les Turcs; les Huns; les barbus de Val-

1. Dans le texte d'Oxford, Butentrot est nommé sans qu'il soit fait mention de Judas. Mais cette mention se trouve dans les deux manuscrits de Venise, ainsi que dans le manuscrit de Versailles et dans le manuscrit de Paris.

Le second manuscrit de Venise, le manuscrit de Versailles et le manuscrit de Paris remplacent *Butentrot* par *Boteroz* ou *Butancor*.

A propos de Butentrot, M. Paul Meyer rappelle les récits qui portent que, pendant la première croisade, *Tancrède traversa la ville de Buotentrot en Cappadoce, et franchit une porte qu'on appelait Judas;* Petit de Julleville se demande s'il ne s'agit pas de Butrinto en Epire; Théodore Müller constate que cette appellation pourrait aussi désigner une antique cité de l'île de Corfou, que d'anciennes chroniques anglaises mentionnent en ces termes : « Vieille place déserte, appelée Butestoc, *où naquit le traître Judas.* »

fonde, race toujours grande ennemie de Dieu; les cavaliers de Baldise la Longue; les forts guerriers d'Occiant la déserte, gens dont le cuir est dur comme le fer et leur tient lieu de haubert et de heaume, tous mécréants perfides et féroces.

L'émir chevauche avec très fière allure.

Derrière lui est son fils, vrai géant, suivi des rois Torleu et Dapamort.

265.

Devant ses pas Baligant fait porter le fier dragon, enseigne des païens; puis l'étendard Tervagant et Mahom; puis un portrait d'Apollon le félon[1].

Dix mécréants, hideux Chananéens, vont chevauchant autour de ces idoles.

Ces sermonneurs crient d'une voix très haute :

« Quiconque veut être aidé par nos dieux les prie et serve avec humilité! »

Et les païens de courber bas la tête et d'incliner leurs heaumes éclatants...

266.

— « Par Mahomet, dit l'émir, Charlemagne est vraiment fou d'oser nous affronter, quand notre

1. E l'estendart Tervagan e Mahum
E une ymagene Apollin le felun.

armée compte trente colonnes dont la plus faible a cinquante mille hommes.

» Vous trois, Torleu, Dapamort et Malprime, vous marcherez sur le front de l'armée et conduirez ces vingt-sept colonnes.

» Je n'en retiens que trois, mais les meilleures. Je les mettrai aux prises avec Charle et les barons qui lui feront cortège.

» Qu'il vienne donc! Qu'il se mesure à moi, corps contre corps! Et ses Francs, je le jure, verront tomber sa tête de son buste. »

X

LA DOUBLE APPROCHE

267.

Fiers de maintien, les Francs ont aperçu l'immense armée de l'émir Baligant, dont les soldats chevauchent en vrais preux, tambours battant et trompettes sonnant.

A ce spectacle, ils crient : « Mort aux païens! Gloutons, soyez aujourd'hui confondus!... Vive le roi! Dieu sauve Charlemagne; et que son nom nous mène à la victoire! »

268.

Les deux armées sont brillantes, superbes.

Ni bois, ni monts entre les combattants. Rien ne les peut cacher les uns aux autres : ils se voient bien des deux bouts de la plaine.

Près de l'émir marche Orfroie d'Oluferne, qui des païens porte la haute enseigne.

Baligant crie : « Allons, ma gent païenne! Chevauchez tous; courez à la bataille! »

Tout retentit d'un grand cri : « Précieuse! » Et les Français répondent par : « Monjoie!... »

L'empereur-roi fait sonner ses clairons, et l'olifant, qui plus qu'eux tous résonne.

— « La belle armée! se disent les païens. Ah! nous aurons forte et rude bataille! »

269.

Grande est la plaine et large la contrée...

Et de partout les heaumes resplendissent, tout recouverts d'or et de pierreries; et de partout les écus étincellent; et de partout les gonfanons s'agitent; et l'on entend le son clair des trompettes et les très longs appels de l'olifant.

270.

Baligant voit chevaucher l'empereur, tout entouré de chevaliers barbus dont les longs poils sur leurs hauberts s'étalent, tout blancs, ainsi que neige sur gelée.

— « Voyez l'orgueil de France la louée, dit le païen à Canabeu son frère. Comme ce Charle avec fierté chevauche! Et quel grand air ont ses barons barbus! Ils frapperont de rudes coups d'épée... La mêlée va être ardente et terrible. »

Alors il prend fièrement les devants; et, de plus loin que le jet d'un bâton, marche en avant du premier rang des siens.

— « Venez, crie-t-il, je vous montre la route! »

Et, brandissant le long bois de sa lance, vers Charlemagne il en tourne le fer.

271.

Charle le grand voit l'émir, le dragon, et tout ce flot de païens dont la foule, de-ci, de-là, inonde la contrée.

Ferme, intrépide, il crie à pleine voix :

« Barons français, vous êtes bons soldats; rappelez-vous vos anciennes victoires, et courez sus à ces lâches païens : toute leur loi ne vaut pas un denier.

» Ils sont nombreux... Eh bien, seigneurs, qu'importe?...

» Qui veut marcher, suive son empereur! »

— « Ah! brave roi, répondent les Français, aucun de nous ne vous fera défaut. »

Et Tencendur tout fier fait quatre sauts; et l'on chevauche en dévorant l'espace.

XI

LA SUPRÊME BATAILLE

272.

Clair fut le jour; brillant fut le soleil.

Les deux armées se déploient magnifiques. Voilà déjà les premiers rangs aux prises...

Tous les Français font jouer l'éperon; lâchent la bride à leurs chevaux courants, et frappent dru de leurs lances tranchantes.

273.

Quel preux hardi que le comte Rabel, qui, par le choix du grand empereur Charle, porte en sa main l'épée qu'avait Roland!

Des éperons il pique son cheval, et va frapper Torleu, le roi de Perse.

Ecu, haubert, rien ne pare un tel coup... Le fer doré traverse le païen. Le voilà qui, sur un buisson en fleurs, s'abat meurtri, teint de sang, raide mort.

Les Français crient : « Le Seigneur Dieu nous aide! Servons bien Charle : il a le droit pour lui. »

274.

Fier et fougueux sous son habit de fer, s'en vient le preux que Charle a jugé digne de recevoir l'olifant de Roland.

C'est Guinemant. Il vise Dapamort...

La belle joute! On dirait des éclairs, tant sont brillants et rapides les coups.

Le bouclier où luisaient des fleurs peintes est mis en deux; le haubert est percé; le gonfanon du chevalier français pénètre entier dans le corps du païen.

Le puissant roi n'est plus rien qu'un cadavre...

Les Francs le voient; et, joyeux, ils s'écrient :

« Frappez, barons! Qu'aucun bras ne mollisse! Vous voyez bien que le droit est pour Charle, soldat du Christ contre la gent païenne... Voilà, voilà le jugement de Dieu! »

275.

Sur un cheval tout blanc voici Malprime, qui s'est jeté au fort de la mêlée.

Parmi les Francs il frappe de grands coups et fait des morts dont l'un n'attend pas l'autre.

Aussi l'émir, son père, s'écrie-t-il :

« Voyez, barons, mes amis, mes fidèles, voyez

mon fils comme il court après Charle! Que de barons il fait choir sur sa route! Je ne pouvais rêver meilleur soldat. »

Et chevauchant, il va, de son côté, du fer pointu de sa lance homicide amonceler cadavres sur cadavres.

276.

Qu'il était beau de voir ces deux armées entreheurter leurs bataillons immenses!

Que de grands coups frappe la gent païenne! Que de tronçons ou d'épées, ou de lances, ou de hauberts ou d'écus en morceaux!

Tant est le sol de cadavres jonché que le pied glisse, et l'herbe, tendre et verte, du sang des corps devient tout empourprée.

277.

L'émir aux siens fait un nouvel appel : « Frappez, barons ; frappez sur ces chrétiens! »

Quelle bataille! Elle est si acharnée que nul n'a vu ni verra la pareille. Les combattants l'un à l'autre se collent. Rien que la mort ne les peut séparer.

L'émir aux siens fait encore un appel :

« C'est pour frapper que vous êtes ici. Frappez,

païens, frappez avec ardeur; et vous aurez femmes gentes et belles, et vous aurez honneurs, bons fiefs et terres. »

— « Frappons, crient-ils, faisons notre devoir. »

Ils frappent tant qu'ils y perdent leurs lances.

Lors du fourreau ils tirent leurs épées, qui par cent mille au clair soleil reluisent.

Et douloureuse, horrible est la mêlée... Ah! qui fut là vit une vraie bataille.

278.

L'empereur Charle exhorte ainsi ses Francs :

« Vous qui avez mon amour et ma foi, seigneurs barons, vous qui, pour votre chef, avez livré tant et tant de batailles, conquis de terre et détrôné de rois, je vous en dois, je le sais, le salaire. Eh bien, à vous mes biens et ma personne!

» Vengez vos fils, vos frères, vos amis, qui, l'autre soir, à Roncevaux tombèrent...

» Vous le savez, le bon droit est pour moi. »

— « Oui, crient les Francs, sire, vous avez droit! »

Ils sont vingt mille attroupés à sa suite, qui, d'une voix, lui promettent leur foi, et font serment que jamais aucun d'eux ne lui faudra pour mort ou pour détresse.

Et coups de lance et coups d'épée font rage.

On lutte à force ; et poignante est l'angoisse.

279.

Naime le duc s'aperçoit que Malprime court en tous sens et fait grandes tueries.

Il le regarde avec un œil terrible et fond sur lui d'un indomptable élan.

Il a bientôt démaillé son haubert ; lui plonge au corps, avec sa lance aiguë, le gonfanon aux banderoles jaunes ; et l'abat mort entre sept cents cadavres.

280.

Mais Canabeu, le frère de l'émir, tirant son glaive au pommeau de cristal, est là qui vient pour venger son neveu.

Sur le cimier il frappe le duc Naime ; tranche le heaume et fend, jusqu'à la chair, coiffe de maille et calotte de fer.

Rude est le coup. Naime en est étourdi.

Il va tomber. Mais Dieu lui vient en aide…

Il se cramponne au cou de son cheval ; et l'empereur accourt le secourir.

281.

Naime le duc est en très grande angoisse…

Le païen va frapper un second coup, quand Charle crie : « Halte-là, vil maraud. Ton mauvais coup t'aura porté malheur. »

Vaillant et prompt, il brise son écu; contre le cœur lui casse son haubert; pousse la lance à travers sa poitrine; et l'abat mort... La selle reste vide.

282.

Pourtant très grande est la douleur de Charle, qui voit le duc blessé et teint de sang.

— « Naime, dit-il, chevauchez près de moi. »

— « Ah! dit le duc, puissé-je vivre assez pour vous payer d'un si fameux service! »

Et tous les deux, par amour et par foi, vont chevauchant l'un à côté de l'autre.

Vingt mille Francs chevauchent à leur suite. Ils frappent ferme et jettent morts sur morts.

283.

L'émir, qui court à travers la bataille, a mis à mort le comte Guinemant, le preux Laurent, le marquis Gébouïn, le vieux Richard, seigneur de Normandie, et maints barons.

Tous ses païens l'admirent.

— « La bonne épée, crient-ils, que Précieuse!

Ah! nous avons un rude champion! Sus aux chrétiens! Frappez, barons, frappez! »

284.

Il fait beau voir les chevaliers arabes, ceux d'Occiant et ceux du pays Basque, de leurs épieux porter des coups terribles.

Mais ne craignez que les Français s'en aillent.

Ils ont pourtant subi bien grands dommages. Quels deuils encore avant qu'on se sépare! Jusques au soir quelle affreuse tuerie!

Des deux côtés les cadavres s'entassent.

285.

Païens, chrétiens, tous frappent à l'envi.

Qui aurait vu les lances fracassées perdre leur bois ou leur acier fourbi; les écus choir, le fer froisser le fer; les blancs hauberts résonner sous les coups; les boucliers sur les heaumes grincer; les chevaliers tomber ensanglantés, hurler, râler, contre terre mourir, saurait ce qu'est une grande douleur.

286.

— « O Apollon, Tervagant, Mahomet, crie Baligant, soyez-nous secourables!

» Je vous ferai des statues en or fin. Mais sur les Francs donnez-nous l'avantage ! »

Arrive alors son ami Gémalfin :

« Ah ! lui dit-il, nos affaires vont mal. Mort votre fils ; mort aussi votre frère : c'est l'empereur, je crois, qui l'a tué.

» J'ai reconnu Charle à sa grande taille.

» D'un vrai marquis il a la fière mine ; ses poils sont blancs comme fleurs en avril. »

Alors l'émir penche sa tête sombre ; il souffre tant qu'il en pense mourir.

287.

Enfin il dit à Jangleu d'outre-mer :

« Venez ici, Jangleu, que je vous parle... Vous possédez prudence et grand savoir ; et j'ai toujours suivi votre conseil. Qu'en pensez-vous ? Aurons-nous la victoire ? »

— « Vous êtes mort, Baligant, dit Jangleu.

» Nos dieux, hélas ! ne vous sauveront pas. Si fier est Charle et si preux sont ses hommes ! Non, je ne vis jamais tels batailleurs...

» Faites pourtant tout ce qui reste à faire. »

288.

Alors l'émir étale fièrement, sur son haubert, sa

longue barbe blanche, dont le poil luit comme fleurs d'aubépine. Quoi qu'il arrive, il entend se montrer.

Dressé très haut sur son grand destrier et embouchant une claire trompette, il sonne tant que ses païens l'entendent.

Leurs bataillons de tous points se rallient.

Quels cris! Les uns semblent braire et hennir; d'autres, vrais chiens, et aboient et glapissent.

Ces enragés sur les Français s'élancent; au plus épais les rompent et les coupent; et d'un seul coup en jettent morts sept mille.

289.

Le comte Ogier jamais ne fut couard; il n'est meilleur baron qui porte armure.

Sitôt qu'il voit nos colonnes rompues, d'un bond rapide il court à Charlemagne, et fièrement lui fait ses remontrances :

« Voyez ces gens, comme ils tuent vos Français! Ne plaise à Dieu que vous portiez couronne, si votre épée ne venge telle honte! »

Charle se tait, et, pour toute réponse, avec fureur pique de l'éperon.

290.

Ah! de quel cœur frappe le vaillant roi!

A ses côtés donnent de rudes coups Geoffroy d'Anjou qui porte la bannière, Naime le duc et Ogier le Danois.

Le comte Ogier est vraiment un fier preux; il pousse droit son cheval tout fumant sur le païen qui porte le dragon; terrasse l'homme et foule l'étendard, l'étendard saint que les païens révèrent...

A cette vue, l'émir est hors de lui : il a donc tort; Charlemagne a donc droit[1] !

— « Pour Dieu, crie Charle, aidez-moi, mes barons! »

— « Le demander, disent-ils, c'est injure. Honte sur qui ne frappe à toute force! »

1. Mahométans et chrétiens (*voir ci-dessus le couplet* 274) croyaient que, dans les batailles, comme dans les combats judiciaires, Dieu donnait force au droit; et qu'ainsi la victoire révélait de quel côté était la justice.

Par cela même que nous ne voyons plus dans le duel et la guerre un jugement de Dieu, le duel et la guerre n'ont plus d'excuse.

XII

JOYEUSE CONTRE PRÉCIEUSE

291.

Le jour avance, et la soirée arrive.

Voici l'émir et le roi en présence : leur forte voix les fait se reconnaître; l'un crie *Monjoie,* et l'autre *Précieuse.*

S'entre-frappant sur leurs écus à fleurs, ils font assaut de rudes coups de lance...

L'écu brisé, le haubert démaillé, désarçonnés, leurs selles renversées, roi et émir tous deux tombent par terre; mais, aussitôt debout, ils se relèvent; et, plus ardents, dégainent leurs épées.

Rien ne peut plus arrêter ce combat; il doit finir par la mort d'un des deux.

292.

C'est un grand preux certes que Charlemagne; mais preux aussi et ne craignant personne est Baligant, l'émir de Babylone.

A grands éclairs leurs épées s'entre-croisent; et chaque écu reçoit des coups terribles.

Les deux boucliers sont bientôt mis en pièces...

Lors nu à nu, ils redoublent les coups. Sur leurs hauberts, sur leurs casques ils frappent. Des heaumes clairs sortent des étincelles.

Le combat dure... Il ne finira pas sans qu'un des deux ait avoué son tort.

293.

Le païen dit :

« Charle, rentre en toi-même! Sois repentant : tu m'as tué mon fils; et sans raison tu veux prendre mes terres. Deviens mon homme, et je te donne en fief tout ce pays jusques en Orient. »

Charle répond :

« Loin de moi telle honte! Paix ni amour ne sont dus aux païens. Mais crois et sers le Roi omnipotent; reçois la loi que Dieu nous a donnée; fais-toi chrétien, et nous serons amis. »

— « Tu me fais là un bien mauvais sermon, dit Baligant. Moi, me faire chrétien! Plutôt mourir du tranchant de l'épée[1]! »

Et le combat a repris de plus belle.

294.

L'émir était redoutablement fort.

1. *Miex voil morir de l'espée qui tranche.* Ce vers est du manuscrit de Paris.

Il asséna un si terrible coup sur l'acier brun du heaume impérial, qu'il le fendit, et, atteignit la tête. Le fer trancha des touffes de cheveux et arracha un grand lambeau de chair, qui était bien large comme la main.

L'os est à nu ; Charlemagne chancelle.

Il va tomber...

Lui vaincu, mis à mort!

Dieu le défend.

Descendant près de Charle, Gabriel dit : « O grand roi, que fais-tu? »

295.

Quand Charle entend la sainte voix de l'ange, il sort d'angoisse ; il ne craint plus la mort ; il sent renaître et sa vie et ses forces ; frappe l'émir avec l'épée de France ; brise son heaume, où les pierreries brillent ; lui fend le front ; fait jaillir sa cervelle ; et met en deux, jusqu'à la barbe blanche, son fier visage...

Il est mort sans retour.

— « Monjoie! » crie Charle ; et, content, il remonte sur son cheval que maintient le duc Naime.

Les païens fuient ; Dieu veut leur débandade ; et les Français ont tout ce qu'ils demandent.

296.

Les païens fuient. Le seigneur Dieu le veut.

L'armée s'empresse à leur donner la chasse.

— « Vengez vos deuils, barons, dit Charlemagne ; assouvissez le désir de vos cœurs : car ce matin j'ai vu pleurer vos yeux. »

Les Français crient : « Sire, cela nous va. »

Tous de frapper les plus grands coups qu'ils peuvent.

Peu de païens échappent à la mort.

XIII

A SARAGOSSE

297.

Il fait très chaud; la poussière s'élève; elle enveloppe et Français et païens, ceux-ci qui fuient, ceux-là qui les poursuivent.

Éperonnant à force leurs chevaux, ils sont chassés jusques à Saragosse.

Sur son donjon, est montée Bramimonde, avec les clercs et prêtres de sa loi, gens mal pensants qui n'ont pas la tonsure, prêchent le faux et sont haïs de Dieu.

La reine voit la déroute des siens, et crie en pleurs : « Au secours, Mahomet! »

Puis, se rendant près du lit de Marsile :

« Ah! noble roi, nos hommes sont vaincus; l'émir est mort, tué à grande honte. »

Marsile entend; se tourne vers le mur; pleure des yeux; se voile le visage; et meurt de deuil...

Aussitôt les démons prennent son âme esclave du péché.

298.

Ses ennemis ou tués ou en fuite, Charle vainqueur occupe Saragosse, dont ses soldats ont abattu les portes.

On ne peut plus défendre la cité : il le sait bien ; et fait entrer son monde, qui gîtera dans la ville conquise.

Fier est le roi à la barbe chenue.

Vient à ses pieds la reine Bramimonde qui crie merci et dit qu'elle se rend[1].

Elle remet les tours à Charlemagne, dix grandes tours et cinquante petites.

Tout réussit à qui a Dieu pour soi.

299.

Le jour s'achève et la nuit est venue ; la lune est claire et les étoiles flambent.

L'empereur-roi est maître à Saragosse...

Mille Français, par son commandement, de çà de là, courent toute la ville. Les mains armées de marteaux et de haches, ils vont fouillant mosquées et synagogues, pour y briser les statues des idoles.

1. J'ai traduit ici deux vers du manuscrit de Cambridge.

De leurs magies, de leurs sorcelleries il ne doit plus rester aucun vestige.

Qui croit en Dieu, le montre par ses actes. Ainsi fait Charle. Il veut que ses évêques, après avoir dûment béni les eaux, au baptistère amènent les païens.

S'il en est un qui veuille y contredire, il le fait pendre, ou brûler, ou occire.

Plus de cent mille ainsi sont baptisés, et faits chrétiens.

La reine est exceptée.

Elle sera menée en douce France. C'est par amour qu'il veut la convertir.

XIV

LE RETOUR A AIX PAR BORDEAUX ET BLAYE

300.

La nuit passée, le jour clair apparaît.

Ayant garni les tours de Saragosse de chevaliers qui garderont la ville, l'empereur part, avec toute l'armée ; et Bramimonde est emmenée captive : mais il ne veut lui faire que du bien...

Joie et fierté font battre tous les cœurs.

Vainqueurs et forts, on traverse Narbonne[1], et

1. Il n'était pas naturel de passer par Narbonne pour aller des Pyrénées à Bordeaux et à Blaye. Mais, comme la prise de Narbonne resta célèbre, le poète a peut-être tenu à la rattacher au retour de Charlemagne, sans d'ailleurs la raconter. Ce qui le ferait croire, c'est que le manuscrit de Venise donne, en cet endroit, un récit de la prise de Narbonne, heureusement renouvelé, au commencement du treizième siècle, par Bertrand de Bar-sur-Aube, dans sa chanson de geste, *Aimeri de Narbonne*. Cette chanson de geste a été publiée en 1887, d'après les manuscrits de Londres et de Paris, par M. Demaison. En 1845, elle avait été utilisée par Jubinal, dans sa nouvelle intitulée le *Château de Dannemarie ;* et c'est du récit de Jubinal que s'inspira Victor Hugo quand il écrivit, dans la *Légende des siècles*, son *Aymerillot*, poème infiniment supérieur à la vieille chanson de geste, semée de beaux traits, mais beaucoup trop diffuse.

Charlemagne, empereur, à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne ; il a le cœur triste, il s'écrie :
« Roncevaux ! Roncevaux ! O traître Ganelon ! »

puis Bordeaux, la cité de valeur, où sur l'autel du grand saint Séverin est déposé l'olifant, rempli

Car son neveu Roland est mort dans ce vallon...
Charle arrive au sommet des hautes Pyrénées.
Là, dans l'espace immense, il regarde en rêvant;
Et, sur une montagne, au loin et bien avant
Dans les terres, il voit une ville très forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte...
« Mes enfants! mes lions! Saint Denis m'est témoin
» Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin! »
Le vieux Nayme frissonne à ce qu'il vient d'entendre :
« Alors achetez-la, car nul ne peut la prendre...
» Les preux sont harassés et du gîte envieux
» Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux... »

L'empereur offre Narbonne à chacun de ses capitaines; mais aucun ne veut se charger de la prendre.

Dans les raisons qu'il leur prête, Victor Hugo abuse des chevilles. C'est le faible de ce génie de faire alterner avec les superbes inspirations du poète le verbeux galimatias du rimeur.

« Nous mangions des souris, et, pour toutes ribottes,
» Nous avons dévoré beaucoup *de vieilles bottes...* »
— » Mais qu'importe? Es-tu pas *le grand aigle? — Un pigeon,*
» *Un moineau*, dit Eustache, *un pinson dans la haie.*
» Roi, je me sauve au nid. Mes gens veulent leur paie;
» Or, je n'ai pas le sou; sur ce, pas un garçon
» *Qui me fasse crédit d'un coup d'estramaçon.*
» Leurs yeux *me donneront à peine une étincelle*
» Par sequin qu'ils verront sortir de l'escarcelle...
» Le danger qu'on voyait tout rose, on le voit noir,
» On s'use, on se disloque, on finit par avoir
» La goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule,
» Si bien qu'*étant parti vautour, on revient poule.*
» Je désire un bonnet de nuit. Foin du cimier!
» J'ai tant de gloire, ô roi, que *j'aspire au fumier...* »
— « Tu rêves, dit le roi, comme *un clerc de Sorbonne*,
» Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne? »

Le joli anachronisme que cette Sorbonne, introduite ici pour rimer avec Narbonne!

Suit une page magnifiquement grandiose et épique :

Ils refusèrent tous. Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,

d'or. Les pèlerins qui vont là l'y verront.
En grands bateaux la Gironde franchie, on va à

Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté!
» O comtes paladins tombés dans ces vallées,
» O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
» Devant qui Satan même aurait crié merci,
» Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici!
» Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
» Paladins! vous, du moins, votre épée était bonne;
» Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas!
» Vous alliez en avant sans compter tous vos pas!
» O compagnons couchés dans la tombe profonde,
» Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde!
» Grand Dieu! que voulez-vous que je fasse à présent?
» Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant,
» Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
« De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches!
» Je ne sais point comment on porte des affronts!
» Je les jette à mes pieds; je n'en veux pas!... Barons,
» Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
» Normands, Lorrains, marquis des marches d'Allemagne [1],
» Poitevins, Bourguignons, gens du pays Pisan,
» Bretons, Picards, Flamands, Français, allez-vous-en!
» Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
» Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne.
» Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
» Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous!
» Je ne veux plus de vous! retournez chez vos femmes!
» Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes!
» C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
» Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.

1. « *Ralez vous en, Bourguignon et François,*
» *Et Angevins, Flamens et Avalois,*
» *Et Hanuyer, Poitevins et Mansois,*
» *Et Loherens, Bretons et Hurepois,*
» *Cil de Berril et tos les Champenois,*
» *Je remenrai ici en Nerbonois.*
» *Cant vos venrés au pais d'Orlenois,*
» *En dolce France tout droit en Loonois,*
» *S'on vos demande où est Karles li rois,*
» *Si respondés, por Deu, seigneurs François,*
» *Que lou laissastes à siege en Nerbonois.* »
(*Chanson* d'Aimeri de Narbonne.)

Blaye, où on laisse Roland, et Olivier son noble compagnon, et l'archevêque aussi vaillant que sage.

» Je reste ici, rempli de joie et d'espérance !
» Et quand vous serez tous dans notre douce France,
» O vainqueurs des Saxons et des Aragonais,
» Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
» Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
» Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
» Qui remplirent longtemps la terre de terreur :
« Mais où donc avez-vous quitté votre empereur ? »
» Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
« Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
» Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
» Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé ! »
Ainsi Charles de France, appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix ;
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.
Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs et dit :
« Que monsieur saint Denis garde le roi de France ! »
L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.
Il regarda celui qui s'avançait, et vit,
Comme le roi Saül lorsque apparut David,
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
Prirent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge.
« Toi, que veux-tu, dit Charles, et qu'est-ce qui t'émeut ? »
— « Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :
» L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
» L'homme dont on dira : « C'est lui qui prit Narbonne... »
— « Hé ! C'est Aymerillot, le petit compagnon ! »
— « Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom. »
— « Aymeri. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine,
» J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine ;
» Je sais lire en latin, et je suis bachelier :
» Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier
» Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
» Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
» Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur :

Les trois barons, clos en de blancs cercueils, sont déposés dans l'église de Blaye, à Saint-Romain. Ils gisent là, les preux... Pour leur salut les litanies sont dites... Que tous les saints et Dieu leur fassent paix !

301.

Et derechef, à travers monts et vaux, Charle chevauche. Il chevauche si bien que jusqu'à Aix il ne s'arrête plus.

Là il descend au perron du palais.

A peine est-il monté dans le palais, que, par message, il convoque ses juges, nobles de Saxe, et Bavière et Lorraine; nobles de Frise, Allemagne et Bourgogne; et Poitevins, et Normands et Bretons; et ceux de France, entre tous les plus sages.

La Haute Cour va juger Ganelon.

» J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.
» Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »
Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria : « Tu seras, pour ce propos hautain,
» Aymeri de Narbonne et comte palatin !
» Et l'on te parlera d'une façon civile.
» Va, fils ! » — Le lendemain Aymeri prit la ville.
(Voir *Légende des siècles*. — Hetzel, éditeur.)

M. Gaston Paris pense que, dans le passage de la Chanson de Roland qui nous occupe, il s'agit non pas de la ville de Narbonne, mais d'un fleuve que passa l'armée, l'Adour probablement.

Selon M. Camille Jullian, le trouvère a désigné ici, non la Narbonne de la région languedocienne, mais la Narbonne du pays basque, actuellement appelée *Arbonne* et située à cinq kilomètres sud de Biarritz.

LIVRE SIXIÈME

L'EXPIATION

C'est la loi du Christ rédempteur qu'il soit tiré sévère justice d'un traître. On l'écartèle avec des chevaux; on livre aux flammes son corps en lambeaux; et il arrive que là où se dispersent ses cendres, il ne croît plus d'herbe; les arbres dépérissent; toute semence jetée reste stérile.

Chanson de Girart de Roussillon (*douzième siècle*).

Pire est le traître que le larron... Dieu tient son arc tendu, et frappe là où il veut frapper, et fait le coup qu'il doit faire. Au payement, ils viennent tous : le trompeur et le trompé; Caïn ainsi qu'Abel. Et les traîtres seront détruits; et les trahis seront bien venus.

Pierre Cardinal (*treizième siècle*).

Vainement son orgueil l'a plongé dans un abîme d'ignominie et le livre à l'expiation suprême. Même tombé, ce superbe garde quelques rayons de sa splendeur première. Son visage est ravagé, et l'inquiétude siège sur ses joues flétries. Mais sous ses fiers sourcils brille un regard qui dit son intrépidité inflexible et son indomptable fierté. Tel un pin dont la tête a été excoriée par le feu du tonnerre. Son tronc, quoique nu, se dresse majestueux sur le sol calciné. Milton.

I

LA BELLE AUDE

302.

L'empereur Charle est rentré de l'Espagne; il vient à Aix, le meilleur lieu de France; monte au palais, et entre dans la salle.

Alors vers lui s'avance Aude la belle : « Où est Roland, Roland le capitaine, qui m'a juré de me prendre pour femme? »

Charle en est plein de douleur et d'angoisse; pleure des yeux, tire sa barbe blanche.

— « Sœur, chère amie, tu demandes nouvelles d'un homme mort, dit-il; mais va, belle Aude, je saurai bien te remplacer Roland.

» A toi Louis, je ne te puis mieux dire; Louis, mon fils, qui tiendra mes États. »

Aude répond :

« Ce propos m'est étrange.

» Ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges, que, Roland mort, je reste encor vivante. »

Elle pâlit et tombe aux pieds de Charle. La voilà morte. A Dieu aille son âme!

Les barons francs en pleurent et la plaignent.

303.

Aude la belle est allée à sa fin.

Mais Charle croit qu'elle n'est que pâmée. Pris de pitié, il répand force larmes; lui prend les mains et la remet debout...

Sa tête, hélas! retombe sur l'épaule.

Aude est bien morte...

Et Charle qui le voit, autour du corps mande quatre comtesses.

Elle est portée en un moutier de nonnes.

Toute la nuit, jusqu'au jour on la veille ; puis, sous l'autel, bellement on l'enterre.

Moult grand honneur lui fut rendu par Charle[1].

1. On remarquera comme un écho de la mort de la belle Aude dans les poèmes bretons et anglo-normands sur Tristan et Yseult au douzième siècle :

Tristan n'est plus. Yseult s'écrie :

« *Doux ami, quand je vous vois mort, — je n'ai droit ni pouvoir de vivre...*

» *Ni vous sans moi; ni moi sans vous!* »

Auprès de lui elle se met; — elle l'embrasse et puis s'étend; — et aussitôt elle rend l'âme...

Gens, priez pour la blonde Yseult.

II

GANELON ET SES JUGES

304.

L'empereur Charle est revenu à Aix.

Le traître Gane a été mis aux fers, dans la cité, en face du palais.

Là des valets le clouent à un poteau. Les mains liées par des courroies de cerf, il est battu à grands coups de bâtons et flagellé avec des nerfs de bœufs. De ses forfaits c'est le digne salaire...

Dans les douleurs il attend son procès.

305.

Comme il est dit dans l'ancienne chronique, Charle manda les hommes de ses terres, qui, rassemblés dans la chapelle d'Aix, en un grand jour, jour de très belle fête, — c'était, dit-on, le jour de saint Silvestre, — du vil félon commencèrent le plaid...

Or donc, oyez ce qu'il advint de Gane, mis en justice et traîné devant Charle.

306.

— « Seigneurs barons, dit le roi Charlemagne, jugez-moi Gane et donnez force au droit...

» M'ayant suivi dans ma guerre d'Espagne, il m'a ravi vingt mille de mes Francs, et mon neveu que vous ne verrez plus, et Olivier, le preux et le courtois. Il a trahi enfin les douze pairs. Et tout cela, pourquoi? Pour de l'argent. »

Gane répond, fier et la tête haute :

« Sois-je maudit si je nie ce qui est. Ce que j'ai fait, je n'en fais pas mystère.

» Roland m'avait fait tort en mon avoir et condamné à douleur et trépas.

» Lui voulant mal, j'ai pu vouloir sa mort.

» Mais que ce soit trahison, je le nie. »

Et tous de dire : « On en tiendra conseil. »

307.

Devant le roi, Ganelon se tient droit, le corps gaillard, la face colorée. Qu'il fût loyal, on dirait un baron.

Il envisage et les Francs et ses juges, et ses parents qui sont trente avec lui; puis il s'écrie de sa voix la plus forte :

« Au nom de Dieu, barons, entendez-moi!

» Longtemps je fus dans l'armée près du roi, le servant bien, avec foi et amour...

» Mais, quand Roland se mit à me haïr, qu'il me choisit, pour souffrir et mourir, comme envoyé auprès du roi Marsile, pour me sauver j'eus recours à l'adresse.

» J'avais d'ailleurs déclaré défier le preux Roland, Olivier, tous les pairs. Le roi l'ouït, et ses barons l'ouïrent.

» Vengeance, soit! Mais trahison! Non pas. »

Et tous de dire : « On ira en conseil. »

III

GRACE POUR GANELON!

308.

Gane, aussitôt son procès commencé, a rassemblé trente de ses parents.

Il en est un que les autres écoutent; c'est Pinabel, du château de Sorence : il parle bien et par droites raisons; puis, bon guerrier, fait respecter ses armes.

Gane lui dit :

« Je me confie à vous. Arrachez-moi à la mort, à la honte. »

Lors Pinabel :

« Oui, vous resterez sauf.

» Je suis votre homme; et s'il est un Français, qui contre vous demande la potence, que l'empereur nous mette ensemble aux champs!

» L'épée au poing, je le démentirai. »

Le comte Gane à ses pieds lui rend grâce.

309.

Au conseil sont Saxons et Bavarois; nombreux

Teutons et nombreux Allemands; Français, Normands, Poitevins, Bourguignons.

Les Auvergnats sont les mieux disposés; et Pinabel les trouve favorables.

L'un dit à l'autre :

« Il faut en rester là...

» Trêve au procès! Faisons prière au roi que, cette fois, il fasse grâce à Gane, prêt à servir avec foi et amour.

» Roland est mort : on ne le verra plus... Argent ni or ne sauraient nous le rendre.

» Fou qui voudrait l'épreuve du combat. »

Et tous de dire : « Eh bien! nous l'accordons. »

Tous, hors Thierri, frère du duc Geoffroy.

310.

Vers l'empereur s'en viennent ses barons.

— « Roi, disent-ils, nous venons vous prier de décider que Ganelon soit quitte, et puisse ainsi, avec foi et amour, comme jadis servir son empereur.

» Laissez-le vivre : il est homme si noble!

» Roland est mort, on ne le verra plus; tous les trésors ne sauraient nous le rendre. »

Le roi leur dit : « Vous êtes tous félons! »

IV

THIERRI, LE TENANT DE CHARLEMAGNE, ET PINABEL, LE TENANT DE GANELON

311.

Le roi, voyant que tous lui font défaut, baisse la tête... et sombre est son visage.

— « Ah! s'écrie-t-il, je suis bien malheureux! »

Mais devant lui s'en vient un chevalier, Thierri d'Anjou, frère du duc Geoffroy.

Il a le corps maigre, frêle, allongé; les cheveux noirs et le visage brun. Sa taille n'est ni grande ni petite.

Courtoisement il dit à l'empereur :

« Beau sire roi, ne vous tourmentez pas...

» Vous le savez; je vous ai bien servi.

» Je siège ici du droit de mes ancêtres.

» Eh bien, je dis : Quelle que soit la faute, dont Ganelon à Roland fait reproche, votre intérêt devait sauver Roland.

» N'était-il pas homme à votre service?

» Qui l'a perdu a fait œuvre de traître... Gane est un traître, et de plus un parjure.

» Cela étant, je le condamne à mort.

» De félonie atteint et convaincu, qu'il soit pendu et que les chiens le mangent!

» S'il est quelqu'un des siens qui me démente, la bonne épée qui pend à ma ceinture va soutenir l'arrêt que je prononce. »

— « C'est bien parlé, Thierri », disent les Francs.

312.

Lors Pinabel devant le roi s'avance.

Grand, fort, agile, on voit que c'est un brave, sachant tuer son homme au premier coup.

Il dit au roi :

« Sire, le plaid est vôtre. Préservez-le des noises et du bruit.

» Voici Thierri qui a dit son arrêt : je dis qu'il ment, et prétends le combattre. »

En même temps, au poing droit de Thierri, Pinabel met le gant en peau de cerf.

— « Bien! dit le roi. Mais je veux bons otages. »

Trente parents s'offrent pour caution.

L'empereur dit : « J'accepte. » Et il prescrit qu'ils soient gardés tant que voudra justice.

313.

Quand Thierri voit que le combat est proche, il offre au roi le gant de sa main droite.

Le roi répond de Thierri par otages, et fait porter quatre bancs sur la place.

Là vont s'asseoir ceux qui doivent combattre.

Chacun approuve; et tout se passe en règle, sous les regards d'Ogier, juge du camp...

Les champions, Pinabel et Thierri, ont demandé leurs chevaux et leurs armes.

V

LE DUEL DES DEUX CHAMPIONS

314.

Bien confessés, et absous, et bénis, la messe ouïe, la communion faite, de riches dons offerts aux monastères, les champions sont prêts à s'aligner, et devant Charle ils se rendent tous deux.

Ils ont chaussé aux pieds leurs éperons; vêtu leurs corps de hauberts d'acier blanc, forts et légers; attaché sur leurs têtes leurs heaumes clairs cerclés de pierreries; ceint leurs épées à la garde d'or pur; pendu au cou leurs écus à quartiers; pris au poing droit leurs lances aiguisées, et enfourché leurs destriers rapides...

On vit alors cent mille chevaliers s'apitoyer sur Thierri pour Roland, et, l'œil en pleurs, souhaiter son triomphe.

Dieu seul connaît comment tout finira.

315.

Sous Aix s'étend une vaste prairie. C'est là que va s'engager le combat.

Les deux barons sont des preux intrépides, et leurs chevaux sont fringants et agiles.

Piquant des deux, ils leur lâchent les rênes, et avec force ils foncent l'un sur l'autre.

Leurs deux écus sont fracassés, brisés; leurs deux hauberts sont démaillés, rompus; les deux chevaux ont les sangles cassées : la selle tourne; et les cavaliers tombent.

Cent mille Francs voient ce spectacle et pleurent.

316.

Les deux barons sont donc jetés par terre. Lestes et prompts, sur leurs pieds ils se dressent...

Que Pinabel est fort, léger, agile!

L'un cherche l'autre : ils n'ont plus de chevaux; mais leurs épées, à la garde d'or pur, avec grands coups, sur les heaumes d'acier frappent sans trêve, afin de les trancher...

Quels rudes chocs! Ah! les chevaliers francs sont en grand trouble; et l'empereur s'écrie : « Faites, mon Dieu, éclater le bon droit! »

317.

— « Quitte le champ, Thierri, dit Pinabel; et tu

auras mon amour et ma foi; et tu seras comblé de mes trésors.

» Réconcilie Ganelon et le roi! »

Thierri répond :

« Loin de moi telle idée!

» Ainsi faisant, je serais un félon.

» Que Dieu prononce aujourd'hui entre nous! »

318.

Thierri reprend :

« Tu es un vrai baron, très fort, très grand, et le corps fait au moule; et tous tes pairs te réputent vaillant.

» Eh bien, renonce à ce fâcheux combat : avec le roi je te mettrai d'accord.

» Pour Ganelon, on en fera justice; et jamais plus il n'en sera parlé. »

Lors Pinabel :

« Moi céder! Dieu m'en garde!

» Je soutiendrai toute ma parenté, sans reculer devant homme qui vive.

» Plutôt mourir que mériter tel blâme! »

Et leurs épées à nouveau s'entre-choquent, frappant si fort les casques gemmés d'or, que le feu clair en jaillit vers le ciel.

Les séparer n'est plus chose possible : leur corps à corps doit finir par mort d'homme.

319.

Il frappe en preux, Pinabel de Sorence!

Sous ses grands coups l'armure de Thierri lance des feux dont la vive étincelle fait s'enflammer l'herbe sèche des prés.

Voici l'épée pointée sur son visage; elle a fendu son heaume de Provence; elle descend jusqu'au-dessous du front...

Pauvre Thierri! Il a sa joue en sang et son haubert déchiré jusqu'au ventre...

La mort est là... Mais Dieu va l'écarter.

320.

Thierri se sent blessé à la joue droite; et son sang clair rougit le pré herbu.

Il frappe alors Pinabel sur son heaume.

L'acier se fend du cimier au nasal; le crâne éclate et la cervelle en sort...

Thierri brandit son glaive ensanglanté, et abat mort le champion de Gane.

Ce coup donné, Thierri est bien vainqueur.

Les Français crient : « Le doigt de Dieu est là.

Il est de droit qu'on pende Ganelon et les parents qui répondent pour lui. »

321.

Dès que Thierri du combat sort vainqueur, auprès de lui s'en vient l'empereur Charle, accompagné de quarante barons, dont le duc Naime, Ogier de Danemark, Geoffroy d'Anjou et Guillaume de Blaye.

Le roi, prenant Thierri entre ses bras, l'essuie avec ses grandes peaux de martre, puis il les quitte et il en revêt d'autres.

Tout doucement on désarme Thierri ; et on le met sur une mule arabe.

Le baron part escorté et joyeux ; on entre à Aix ; on descend sur la place...

Il va falloir procéder aux supplices[1].

1. Dans la chanson de geste GEAIDON (*douzième siècle*), l'Angevin Thierri devient *le chevalier au geai* parce que, sur son heaume, serait venu se poser un geai, au moment où il terrassait Pinabel.

Un traître du lignage de Ganelon, Thibaut d'Aspremont, a résolu de perdre Charlemagne et Thierri. Il envoie à l'empereur des pommes qui lui sont remises comme un présent du chevalier au geai, et où a été subtilement mêlé un poison mortel.

Certain baron goûte les pommes avant l'empereur, et tombe foudroyé. Grande colère contre Thierri, soupçonné d'avoir voulu empoisonner Charlemagne.

L'empereur convoque sa cour, et s'adresse au chevalier :

« Geaidon, lui dit-il, avez-vous rien à réclamer? Vous a-t-il été fait quelque injustice?

— » Aucune, sire. Mon fief d'Angers me suffit; et je ne demande rien, sinon l'honneur de vous servir.

— » C'est trop d'audace! Tais-toi, félon. Tu as entrepris de me donner la mort...

— » Moi, sire! Un tel crime!

— » Oui, toi, en m'envoyant une corbeille de pommes empoisonnées.

— » Mensonge! On vous a trompé.

— » Il n'y a ici de menteur que toi! Sois-je maudit de Dieu si je prends un seul repas avant que ta mort ait expié ton attentat.

— » Sire, qui fut l'ami de Roland et le vainqueur de Pinabel est incapable de pareils forfaits. Un tel homme se sert de la lance, non du poison; et il ne s'attaque qu'aux ennemis, non à son seigneur. »

Lors intervint le vieux comte du Mans : « Oui, l'auteur de l'attentat mérite d'être brûlé vif. Mais, sire, est-il quelqu'un, dans votre cour, qui ose soutenir que c'est Geaidon? »

— « Moi! » cria un chevalier de haute taille, au visage coloré et à la barbe blonde. C'était Thibaut.

Défi. Combat.

L'épée à la main, Thierri force le traître à avouer son infamie; et puis « il l'envoie aux enfers rejoindre Ganelon ».

Dans la suite du poème, Thierri, victime de l'ingratitude de l'empereur, se retourne un moment contre lui. Il est admirablement secondé par un humble vassal nommé Gautier, véritable homme des bois, qui, armé d'une lourde hache et accompagné de ses sept fils, se voue à la défense de son seigneur.

Le chevalier au geai réussit à s'emparer de la personne de Charlemagne.

Mais la victoire ne fait que le ramener au devoir. Il se jette aux pieds de l'empereur pour lui demander grâce; et, tout repentant de ses fautes, finit par se faire ermite.

VI

LE SUPPLICE DE GANELON ET DE SES TRENTE PARENTS

322.

Charle a mandé ses comtes et ses ducs :

« Qu'opinez-vous sur ceux que j'ai gardés? Pour Ganelon ils sont venus au plaid ; pour Pinabel ils se sont faits otages. »

— « Qu'ils meurent tous ! » répondent les Français...

Le roi commande un sien viguier, Basbrun, exécuteur de sa haute justice :

« Va, qu'ils soient tous au bois maudit pendus !

» Par cette barbe aux poils blancs et chenus, si un s'échappe, on te pend ; tu es mort. »

— « Ne craignez point : qu'ai-je autre chose à faire? » dit le viguier.

Aidé de cent valets, Basbrun les prend et les mène de force.

Bientôt après, les trente sont pendus...

Le traître ainsi se perd et perd autrui.

323.

L'accord est fait. Les juges Bavarois, les Poite-

vins, les Bretons, les Normands, les Allemands et surtout les Français, tous sont d'avis qu'il faut que Gane meure, dans des tourments sortant de l'ordinaire.

On fait venir quatre forts destriers, auxquels on lie Ganelon pieds et mains.

Ces étalons, emportés et agiles, sont fouettés par quatre valets d'armes et sont lancés devers une cavale, qu'on a placée au beau milieu d'un champ...

Ganelon souffre un terrible tourment : membres et nerfs sont tirés sans mesure ; de tout son corps la charpente est rompue ; et son sang clair inonde l'herbe verte...

Le voilà mort en félon avéré.

C'est le bon droit qu'un traître ait court triomphe [1].

1. Une tradition veut que Ganelon ait été le seigneur de Montigny, gros bourg fortifié du temps jadis, situé à deux lieues de Châteaudun et tout voisin de Cloyes. On l'appelait *Montigny-le-Ganelon.*

Dès le moyen âge, il y avait de fréquents combats à coups de fronde entre les enfants de Montigny et les enfants de Cloyes. Ceux-ci abordaient la lutte en criant :

Sus à Montigny-le-Ganelon
D'où est partie la grande trahison

Au château de Montigny-le-Ganelon on vous montre une porte appelée de temps immémorial *la porte de Roland.*

Mais Ganelon n'était-il pas un Allemand? C'est l'opinion de quelques historiens, parmi lesquels Michelet.

De fait, dans des poèmes postérieurs à la Chanson de Roland, Ganelon fut représenté comme le petit-fils de Doon de Mayence; et les trouvères mirent en scène toute une collection de traîtres qui furent désignés comme membres de la famille de Ganelon, sous le nom de Mayençais.

VII

LE BAPTÊME DE BRAMIMONDE — PAS DE REPOS POUR CHARLEMAGNE

324.

Quand Charlemagne eut ainsi fait vengeance, il convoqua les évêques de France, ceux de Bavière et ceux de l'Allemagne :

— « J'ai au logis une noble captive, dit l'empereur. Elle a vu tant d'exemples, elle a ouï tant de très beaux sermons, qu'elle a la foi et veut être chrétienne.

» Baptisez-la pour qu'à Dieu soit son âme ! »

— « Soit ! dirent-ils. Il lui faut des marraines, qui toutes soient hautes et nobles dames. »

Aux bains à Aix est grande compagnie...

On baptisa la reine Sarrasine, en lui donnant le nom de Juliane.

Elle est chrétienne ; et c'est à bon escient.

325.

[1] Quand l'empereur eut ainsi fait justice et apaisé

1. Fin admirable d'une admirable épopée ! Charlemagne est le

son grand ressentiment, quand il eut fait Bramimonde chrétienne, le jour fini, la nuit sombre venue, il se coucha dans sa chambre voûtée.

Mais Gabriel de par Dieu vint lui dire :

« Roi, réunis les armées de l'empire ; et en Syrie cours à marches forcées porter secours au roi Vivien dans Imphe ; car les païens assiègent cette ville, et les chrétiens à grands cris t'y réclament. »

Mieux aimerait Charle n'y pas aller ; et l'œil en pleurs, tirant sa barbe blanche : « Dieu ! s'écrie-t-il, que ma vie est peineuse ! »

Ici finit la geste de Touroulde[1].

bras armé de la divinité. Travaillé en son corps et en son âme, il voudrait enfin prendre un peu de repos : « Marche ! » lui dit l'ange. Il souffre de repartir ; mais il repartira, et il passera les mers pour continuer sa tâche de soldat de la chrétienté.

1. Ci falt la geste que Turoldus declinet.

Les chansons et les chroniques consacrées au récit des faits et gestes de Charlemagne et de ses preux étaient appelées des *Gestes*.

S'agit-il ici de l'auteur qui *achève* (*declinet*) de composer cette geste ; du scribe qui achève de la copier ; du jongleur qui achève de la chanter ? On ne sait.

TABLE DES MATIÈRES

LA CHANSON DE ROLAND

LIVRE PREMIER

Le ressentiment.

LIVRE DEUXIÈME

La trahison.

LIVRE TROISIÈME

Les prodiges des preux.

LIVRE QUATRIÈME

Le désastre.

LIVRE CINQUIÈME

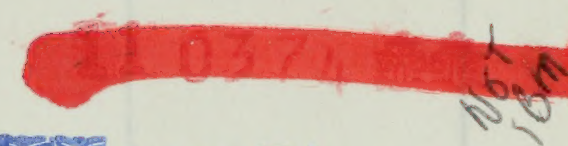
La revanche.

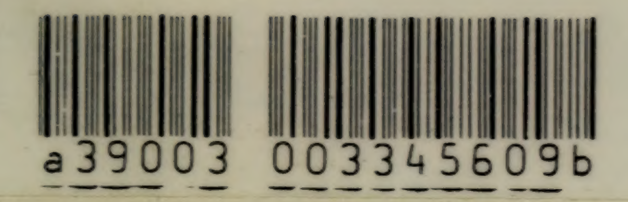
LIVRE SIXIÈME

L'expiation.

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.






CE

a39003 003345609b

